



MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.



TOME QUATORZIÈME.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e^.

1834.

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Aventure de deux sœurs. — La jeune religieuse. — Le grand maréchal. — L'empereur. — Le secret. — La duchesse de Frioul. — Masséna. — Le héros de Gênes et de Rivoli. — Retraite de Portugal. — Le bataillon de maraude. — Conférence de Gollegao. — Les trois avis. — Lettre de Junot. — Le maréchal Ney sauve l'armée. — Sa rare et belle bravoure. — Junot le considère comme ayant sauvé l'armée. — Départ de Ney pour la France. — Retour de l'armée. — Je revois Junot. — Désertion des Irlandais. — Nous allons à Toro. — Encore Masséna. — Projet de mariage. — Promenade à cheval. — Les brigands. — Le maréchal Clausel. — Chute de cheval. — Retour en France. — Le maréchal Marmont. — Le général Caffarelli. — Vittoria et l'attaque du convoi. Les têtes et les bras coupés. — Mina.

Ce couvent, ces religieuses me rappellent une

anecdote qui me fit long-temps rire à l'époque de mon retour d'Espagne, car jusque là je ne la sus qu'imparfaitement.

Lorsque nous n'étions pas contens de notre logement, je faisais venir l'alcade ou le corrégidor, et je demandais à être conduite dans un couvent de femmes, bien certaine d'y trouver non-seulement mes aises, mais même beaucoup de superfluités. Ce fut ce qui m'arriva à *Duenas*, ou bien à *Torrequemada*, ou bien encore à *Bribiesca*[1]; je ne *veux* préciser lequel des trois endroits. Junot demeura dans la maison qui nous avait été donnée, et moi je m'en fus loger au couvent, où je fus reçue par la prieure avec la plus affectueuse hospitalité. Ma petite chambre avait un tapis de nattes indiennes; un cuir d'Espagne recouvrait le mur à hauteur du genou; de bons fauteuils, un très-beau brasero à bassine d'argent contenant des noyaux d'olives embrasés était au milieu de la chambre; une aiguière d'argent, de très-beau linge, des matelas de soie et de laine de Ségovie; un lit entouré de bons et amples rideaux de pékin des Indes, quelques miroirs à bordure en filigrane d'argent; enfin, toute une foule de recherches soignées faisaient de cette chambre une délicieuse retraite.

[1] C'est dans l'une des stations de coucher de Bayonne à Madrid... Voilà ce que je puis affirmer, par exemple, sans préciser un lieu, ce qu'il est inutile d'exiger.

Les religieuses espagnoles ne donnent aucunement l'idée de ce qu'était autrefois chez nous la vie claustrale. Chez elles, tout est liberté; et même quelquefois licence; elles jouissent même, en général, d'une trop grande facilité à recevoir les étrangers. La *closura* n'existe vraiment que de nom. Aussi, dès qu'elles voient une figure qu'elles ne connaissent pas, elles l'entourent, et ne lui laissent aucun repos. Lorsque je fus installée, elles s'en vinrent toutes, deux par deux, trois par trois, pour m'entretenir en gaieté, à ce qu'elles disaient... D'abord, elles m'amusèrent; mais ensuite, cela devenait long et fatigant; l'une d'elles, jolie comme un ange, paraissait moins *tourmentante* que ses compagnes, et pourtant bien désireuse de me parler. Je l'appelai; elle vint; mais je m'aperçus que la conversation ne serait pas longue; la pauvre petite sœur ne parlait pas un mot de français. Je savais dès lors un peu l'espagnol, et je lui dis quelques phrases pour l'engager à parler. Elle ne dit rien d'abord; mais dans la soirée elle s'enhardit, et venant à moi, elle me dit tout bas un nom qui me fit sauter sur ma chaise, car je ne pouvais comprendre comment ce nom pouvait être prononcé dans l'intérieur d'un couvent. Je regardai la petite sœur; on l'appelait *Santa-Maria da Gracia*, et, en vérité, elle était bien nommée : c'était une bien gracieuse personne. Elle était alors rouge comme une cerise, et cette nuance rose momentanée, car les Espagnoles sont

pâles habituellement, lui seyait comme un fard de beauté ; mais quoiqu'elle fût bien jolie, cela ne m'expliquait pas sa question, et je la lui fis répéter. Cette fois, il n'y avait pas erreur, et j'entendis parfaitement bien :

— Donde stà ahora el general Duroc [1] ?

— Et que lui voulez-vous ? ma sœur ! m'écriai-je toute surprise, et tout amusée de cette question.

La petite sœur mit un doigt sur sa bouche, sourit en montrant trente-deux petites perles, et dit encore à demi-voix, et avec une délicieuse expression de confiance, et qui montrait qu'elle voyait que je l'avais comprise :

— Sta bien [2] ?

— Oh ! muy bien... muy bien [3] !...

Et lui prenant la main de nouveau, je lui dis en souriant aussi :

— Es my amigo el general Duroc...

Sa jolie figure s'anima à l'instant même d'une foule de sensations impossibles à rendre. Ses yeux devinrent plus brillans, sa bouche s'entr'ouvrit comme une rose ; elle joignit les mains, et les élevant à demi, elle vint se placer devant comme pour mieux me voir. J'étais une autre personne pour elle depuis qu'elle savait que j'étais l'amie de

1 Où est le général Duroc ?
2 Il se porte bien ?
3 Très-bien, très-bien !

celui qu'elle aimait, et cependant je pouvais, moi aussi, être son amie par amour!... je pouvais être sa femme... Eh bien! toutes ces pensées ne vinrent pas d'abord à l'Espagnole aimante. Elles ont des cœurs d'or ces jeunes filles!... il y a là des trésors d'amour qui feraient renoncer à tout une éternité.

...Je revis encore la jeune sœur. J'appris d'une de ses compagnes, qu'elle avait fait profession seulement depuis deux mois. Elle était d'une bonne famille de la province, et depuis son enfance on l'avait destinée au cloître.

Nous fîmes séjour le lendemain. Je revis la jeune religieuse, et je lui demandai si elle savait que le général Duroc fût marié. Elle fit un signe de tête affirmatif, et sans aucune apparence de chagrin.

— Su muger es Espanola, ajoutai-je [1].

Ici ce ne fut pas de même, et elle parut fort étonnée. Elle leva plusieurs fois les mains en signe de surprise, mais toujours sans nulle marque de contrariété. Lorsque je m'en allai, elle me donna un petit reliquaire, que j'ai rapporté très-fidèlement, et tout aussi fidèlement remis.

Lorsque je parlai de cette petite aventure à Duroc, il fut long-temps à me comprendre, et

1 Madame la duchesse de Frioul, veuve de maréchal Duroc, et aujourd'hui madame la baronne Fabvier, est Espagnole; elle est fille de M. Hervas.

cela était tout simple, parce que ma *Santa-Maria da Gracia*, religieuse, ne lui rappelait pas le souvenir d'une jolie jeune fille à la basquina *frangée*, et au corset rose brodé d'argent et serrant la taille... Mais le signalement et le *nom de la ville* finirent par le mettre au fait... Je fus surprise de voir l'embarras que cela lui causa. Je lui promis d'être discrète, et je lui ai tenu parole...

— Oh! ce n'est pas pour moi que je crains, me dit-il...

— Et pour qui donc? lui demandai-je.

— Je ne veux pas le dire.

— Eh bien! si vous ne voulez pas tout me dire, moi, je vous promets de ne jamais laisser passer une seule de nos conversations sans parler de la petite nonne.

— N'allez pas faire une chose pareille, s'écria-t-il... je ne vous le pardonnerais jamais.

— Il n'importe. Alors, faites ce que je veux.

— Je ne le puis. Cela ne me regarde pas seul.

— Allons donc! c'est une défaite.

— Non, sur mon honneur!...

— C'est une grande assertion... Mais puisque j'ai votre secret et que je le garderai, je puis aussi garder celui d'un autre. Pour une femme, deux secrets ne sont pas plus lourds à porter qu'un seul... une fois l'effort de discrétion fait, on n'y pense plus.

Il s'en fut en riant, mais je lui tins parole... Chaque fois que nous nous rencontrions, je lui

disais un mot, je lui faisais un signe qui lui rappelait Maria da Gracia, ce fut à le rendre fou. Enfin, je me rappelle qu'un jour il me cria *merci;* mais je fus impitoyable, et l'*obsession* continua...

— Mon Dieu, me dit-il enfin, que vous êtes peu charitable... Que vous ai-je donc fait, pour me pourchasser comme un remords?... Mais... mais, mon Dieu, sa sœur ne vous a-t-elle donc pas demandé des nouvelles de l'empereur?...

— Ah! ah!... je comprends.

Je crois que cette année de 1811 fut fertile en événemens de cette nature. Il y avait à Salamanque un certain couvent d'augustines dont *le mirador* [1] a vu donner et recevoir bien des signes d'intelligence, ainsi qu'un autre à Valladolid sur le Campogrande... J'indique le lieu de celui-ci parce qu'il n'existe plus... Maintenant parlons de choses plus sérieuses...

Nous voici arrivés à une époque remarquable dans les annales de la France : ses destinées pâlissent; ses armes ne sont plus victorieuses comme aux jours où son seul aspect faisait reculer des nations tout entières... maintenant c'est elle qui se retira devant l'ennemi, elle! la France!...

Et ce même homme qui fait sa retraite devant

1 On appelle ainsi une galerie bâtie tout au haut de la maison, et dans laquelle on prend le frais la nuit. Les religieuses y sont à l'abri de presque tous les regards, mais *quant elles le veulent...*

les Anglais, c'est le même qui vainquit à Essling... à Rivoli... à Gênes!... c'est-à-dire, c'est le même nom... mais ce n'est plus le même homme.

On trouvera peut-être que je parle peu de Napoléon dans ce volume, mais c'est beaucoup s'occuper de lui que de mettre à jour bien des points obscurs de l'histoire d'Espagne de cette époque... Bientôt les intérêts de tous vont se trouver groupés autour de sa tête, et il sera l'unique point de mire de tout ce qui respire en France et même en Europe.

Ce fut le 14 novembre que l'armée française commença sa retraite sous la *protection* du maréchal Ney et de Junot. Ney fut sublime, à ce que me dit mon mari, dans cette retraite; mais ce n'en était pas une à bien dire, jusqu'au moment où Masséna se détermina à rentrer en Espagne... il le fit au moment de l'arrivée du 9e corps; mais ce n'est pas là le reproche qu'il mérite, il n'y avait plus de vivres... depuis long-temps les soldats n'avaient pour subsister que ce que la maraude leur procurait. On avait été obligé de la tolérer, et c'est la première fois, certes, qu'on a vu mettre dans un ordre du jour :

« *Tel bataillon sera de maraude!...* »

L'arrivée du 9e corps n'était donc qu'un malheur de plus... Ce fut le 27 décembre que la division Conroux joignit l'armée de Portugal [1], et

1 A Castel Branco.

le 29 que le comte d'Erlon arriva lui-même à Torres-Novas... On prit quelque temps position, mais enfin la pénurie des vivres devint telle, que le prince d'Essling résolut enfin effectuer tout-à-fait sa retraite. Il convoqua une sorte de conseil, si je puis appeler ainsi la conférence qui eut lieu à Gollegao, quartier-général de Masséna. Je possède une pièce curieuse qui est relative à cet objet : c'est la conférence de Gollegao, qui fut remise, écrite comme elle est, à chaque chef de corps d'armée, avec l'invitation de mettre au bas son avis. L'exemplaire que je possède est celui qui fut remis au duc d'Abrantès, et au bas duquel est apposée une apostille de sa main : c'est une pièce pour l'histoire. Le maréchal Ney doit en posséder une semblable,

Résumé de la conférence de Gollegao.

« On y fait d'abord l'examen de la *situation actuelle de l'armée*. On y annonce que toutes les denrées sont consommées, et que pour aller chercher des vivres les troupes en ramènent à peine pour le nombre de jours qu'elles mettent à faire leur route [1]. Le 6e et le 9e corps peuvent en-

1 Elles occupaient alors *Portodemoz, Alcaubete, Leyria, Santarem* *, *Punhete*, *Pernès* **, *Pombal, Thomar* *** et

* Quartier-général du 2e corps ; général commandant en chef, le général Reigner.

** Quartier-général du 8e corps : duc d'Abrantès.

*** Quartier-général du 6e corps ; maréchal Ney.

core tenir quelque temps, mais le 8e et le 2e ne le peuvent pas. Le 8e ne reçoit que les trois quarts ou même les sept neuvièmes de ses rations, et le 2e corps n'en reçoit que les sept douzièmes, ou à peu près la moitié...

» Les chevaux d'artillerie, tous ceux de la cavalerie, y est-il dit plus loin, ne peuvent plus trouver de fourrages, et en sont réduits à *brouter* un peu de mauvaise herbe; ils meurent journellement en grand nombre, et ceux de l'artillerie deviennent chaque jour moins capables de traîner les pièces et les fourgons. L'armée ne peut donc rester dans la position où elle est... il faut prendre promptement un parti? quel sera-t-il?

Différens partis proposés.

« 1° Quitter les bords du Tage pour aller prendre position sur le Mondego... rétablir les communications avec Almeida.

» 2° Forcer le passage du Tage à *Punhete* pour aller dans l'Alentejo, et rétablir les communications avec Madrid et le 5e corps, par Badajoz [1].

» 3° Réunir à Santarem deux corps d'armée pour occuper l'armée ennemie, tandis que le

Martinhel. Elle envoyait chercher ses vivres jusqu'à Alcobaça et sur les bords du Mondego.

1 L'événement a fait voir qu'il est malheureux que cet avis n'ait pas prévalu, et beaucoup plus tôt.

reste de l'armée forcerait le Tage et tenterait d'envoyer des partis pour joindre le 5e corps, en même temps qu'il fournirait des vivres à ce qui serait à Santarem ; mais ne le quitter pour aller sur le Mondego que lorsqu'on ne pourrait plus faire autrement [1].

» 4° Prolonger la situation de l'armée dans la position où elle se trouve... attendre de nouveaux ordres... ou des nouvelles du 5e corps, qui a ordre lui-même de s'approcher par l'Alentejo... et attendre qu'on soit réduit à la dernière misère avant de prendre un des partis ci-dessus proposés. »

Comparaison des partis propooés avec les intentions de l'empereur.

« Il y a opposition, dit le résumé de la conférence, avec les volontés de l'empereur dans le premier parti proposé, en ce qu'on abandonnerait le Tage à l'ennemi, ainsi que toute la ligne, que l'on délaissait.

» Le second est plus conforme *aux ordres de l'empereur*, dit le prince d'Essling ; cependant on y voit encore de grandes difficultés, toujours à cause des *positions occupées actuellement*, et qu'il

[1] On voit qu'à cette époque Masséna savait très-bien qu'on faisait le siége de Badajoz.

faudrait abandonner... Il est donc également rejeté.

» Le troisième parti proposé est celui, à ce que déclare encore le prince d'Essling, le plus en rapport *avec les volontés de l'empereur*, en ce qu'il remplit le double but *d'occuper l'ennemi* [1], et de faire vivre l'armée en la mettant en rapport avec le 5e corps et Badajoz; cependant ce parti n'est pas encore celui qu'on doit suivre. On préfère le quatrième, qui s'accorde tout-à-fait avec les *intentions de l'empereur*...

» Nous savons, est-il dit plus bas, que le maréchal Soult fait le siége de Badajoz : ce ne peut être qu'avec le 5e corps et des détachemens du 1er et du 4e corps... Il est probable *qu'après la prise de Badajoz*, le 5e corps fera le siége d'Elvas, mais qu'avant la prise de cette ville, celle d'Estremoz et celle de Portalegre, le 5e corps, qui n'a pas de rapport exact sur notre position, ne s'avancera pas, dans la crainte d'être *écrasé* par lord Wellington, à moins que nous ne jetions des troupes sur la rive gauche du Tage; *mais ce projet offre de grandes difficultés* [2]. Je crois donc qu'il

1 Il y a ici une particularité extraordinaire... Il paraîtrait positif que l'empereur avait ordonné à Masséna de fatiguer son ennemi par une obsession continuelle, et que ces ordres, probablement secrets, lui enjoignaient de se conduire ainsi. Du moins les réponses faites aux différens partis proposés l'indiqueraient assez.

2 J'espère que voilà une opinion bien motivée!

vaut mieux *gagner* du temps, et attendre, pour prendre un nouveau parti semblable à celui qu'on nous a proposé, que nous soyons réduits à une extrême misère il faut aussi attendre de *nouveaux ordres de l'empereur*. Si les officiers qui sont partis avec le général Gardanne [1] ont pu passer, ils seront de retour du 10 au 15 du mois prochain. »

Tel est le *résumé du résumé* de la conférence ; je l'ai dépouillé de beaucoup de répétitions diffuses et ennuyeuses. Maintenant voici les deux paragraphes de la fin que je transcris en entier.

« Nous, maréchal, prince d'Essling, commandant en chef l'armée de Portugal, avons interpellé messieurs les officiers-généraux qui étaient à Gollegao avec nous, dans la journée du 15 février, de prendre connaissance de l'écrit ci-dessus; contenant huit pages, et intitulé : *Résumé de la conférence de Gollegao*, en les invitant d'émettre leur opinion sur l'exactitude des faits qui y sont énoncés.

» Torres-Novas, le 20 février 1811.

» *Signé* Masséna. »

[1] Celui qui est allé en Perse. Les soldats, qui cherchent toujours à rire, et sont parfois très-plaisans, disaient : *le général Lannes est bien à plaindre,* il a perdu le général Kilmaine; mais il est content tout de même, car il lui reste le général Gardanne.

Maintenant, à cet *exemplaire* du résumé de la conférence de Gollegao, voici ce que je trouve au revers de la page où Masséna a écrit ce que je viens de transcrire plus haut.

Opinion du duc d'Abrantès, commandant en chef le 8e corps de l'armée de Portugal, sur l'écrit ci-dessus.

« Quoique la réunion de Gollegao ait plutôt
» donné lieu à une *conversation* qu'à une confé-
» rence d'importance, puisqu'on n'y a pris l'avis
» de personne, et que chacun a émis ses opinions
» sans ordre, néanmoins j'ai été assez attentif à
» ce qui s'est dit pour pouvoir assurer que l'écrit
» ci-dessus, contenant à peu près ce qui a été dit
» à Gollegao, renferme cependant des propositions
» *qui n'y ont point été discutées, et qu'il y a eu des*
» *observations de faites et des objets discutés qui n'y*
» *sont pas énoncés.*

» Pernès, le 21 février 1811.

» *Le général en chef du 8e corps,*

» Le duc d'Abrantès. »

Le sens de l'opinion du duc d'Abrantès, qui d'abord paraît obscur, s'explique tout naturellement lorsqu'on voit la conduite du prince d'Ess-

ling ultérieurement. Il est notoire pour chacun des intéressés, qu'il a voulu prendre l'avis de tous ses généraux en chef pour n'en suivre aucun. Du moins voilà ce qui me fut dit par le maréchal Ney et par Junot, et je sais que le général Reignier pensait comme eux. Quant au comte d'Erlon, je ne sais s'il était de l'avis de ses collègues : toutefois je ne l'ai pas revu au retour de la campagne.

Malgré cette belle résolution qui avait l'air de traiter de *faibles*, d'*incapables*, d'*ignorans*, tous ceux qui parlaient d'une retraite, cette retraite eut lieu presque *immédiatement* après la conférence de Gollegao, puisque l'armée se mit en mouvemement le 6 mars. Le même jour, le duc quitta également Pernès, et fit sauter le pont avant son départ. A peine le 8e corps eut-il commencé son mouvement, que la cavalerie anglaise parut sur sa gauche, et le suivit toujours dans sa marche.

Voici maintenant un moment bien glorieux pour le maréchal Ney!... Il a sauvé l'armée!... Et cependant le prince d'Essling fut constamment peu bienveillant pour lui, et souvent *très-malveillant*. Dans une lettre de Junot, que je reçus par un officier qui passa au mois de janvier, il me disait [1] :

[1] Cette lettre a huit pages; elle me fut écrite de Pernès, le 6 janvier, et ne me parvint que long-temps après. Elle

Il paraît positif qu'on est décidé à rejeter sur Ney et sur moi ce qui a été fait de mal dans cette campagne; mais je suis enfin décidé à ne pas me laisser attaquer ainsi plus long-temps sans me défendre. Il faudra que l'empereur m'entende; il faudra qu'il sache enfin la vérité.

On voit par cette phrase, que non-seulement le maréchal Ney sentait la conduite de Masséna envers lui, mais que ses camarades la jugeaient ainsi. Cependant il rejeta loin de lui, au moment du péril, toute pensée de vengeance. Tout entier au salut de l'armée, sa conduite fut admirable. Faisant continuellement l'arrière-garde, il soutint constamment le feu de l'ennemi; ses attaques et sa bravoure, et sa fermeté imposèrent aux Anglais, et sauvèrent l'armée de Portugal d'une ruine entière. Ce qu'on lui a reproché à l'affaire de Pom-

était fort importance, en ce qu'elle parlait des affaires privées de Junot et en même temps des affaires de l'armée. Je la donnai en 1819 à Sa Majesté Louis XVIII... et depuis elle est devenue un autographe assez curieux, parce que le roi souligna à l'encre rouge tout ce qui lui parut mériter quelque attention relativement à Masséna et à mes propres affaires. Cette lettre fut ensuite envoyée à M. de Villèle, lorsqu'il était président du conseil, quelques années après... Jamais depuis je n'ai pu la ravoir... Maintenant je l'ai demandée à M. Humann... Il m'a répondu qu'on *ne pouvait la trouver.* Comment une lettre de huit pages peut-elle s'égarer ?. . Si elle me revient avant que le volume soit composé, je la mettrai tout entière; autrement elle sera placée dans le XVe volume.

bal était ordonné par les circonstances. Ce fut le 10 mars que Pombal fut brûlé, et le 12, Ney était obligé de livrer son brillant combat de Redinha ; le 14, *à Miranda da Corvo ;* le 15, il protégeait le passage de la Segra, et il avait encore un combat *à Foz d'Arience ;* le 16, il protégeait encore le passage des troupes à *l'Alva ;* tandis qu'au milieu des grands périls dont l'armée était entourée, Masséna, si différent de ce qu'il fut jadis, voyant cependant tous les malheurs qui pouvaient l'accabler au milieu d'une marche de nuit faite dans le bas pays, tandis que l'ennemi occupant les hauteurs, pouvait aisément suivre jusqu'à nos moindres pas ; eh bien ! Masséna, insoucieux de TOUT dans un pareil moment [1], insoucieux de notre salut et du sien, était auprès d'une femme !... lorsque l'ennemi surprenant tout à coup le quartier-général, fut au moment de prendre le général en chef. Masséna, obligé de se jeter à peine vêtu sur un cheval, fut contraint à fuir !.. fuir !... lui !... pendant une nuit sombre, obligé de presser le galop de son cheval pour que les Anglais ne se rient pas de lui devant ses cheveux blancs !

Le maréchal Ney était à peu de distance. Accablé de fatigue, ainsi que ses troupes, il prenait

1 C'était à *Chao de Lamas*, et les Anglais occupaient les hauteurs de *Fuente-Cuberta*... Le maréchal Ney eut une belle conduite là.

un repos bien nécessaire pour recommencer le lendemain au point du jour sa mission libératrice. On court à lui... on l'éveille... on lui annonce que le prince d'Essling est peut-être pris.

— Pris!... s'écria-t-il en s'éveillant tout-à-fait à cette nouvelle; pris! Pardieu!... tant mieux... il faut s'en réjouir, et s'en réjouir doublement, car l'armée est sauvée... hum!... aussi pourquoi dormait-il? Ne faut-il pas que chacun veille?

Et pourtant il montait à cheval! et repoussait les Anglais, étonnés de le retrouver toujours le même, toujours prêt à combattre, même au milieu du sommeil, cet homme qu'ils avaient tout le jour en face, et qui leur apparaissait ainsi comme un être des temps fabuleux.

Mais Masséna, déjà ulcéré contre Ney par cette lutte continuelle établie entre eux depuis le commencement de la campagne, fut au comble de l'irritation pour cette affaire de *Chao de Lamas*... parce qu'il était de ces hommes qui se fâchent quand ils ont tort; et pourtant Masséna, tout vétéran qu'il était comparativement à Ney, devait aussi apprendre, quoiqu'il fût vieux, que des hommes tels que ceux que l'empereur lui avait donnés pour composer le grand état-major de son armée, étaient d'une nature assez supérieure pour n'être pas traités en enfans, et de manière à sentir journellement une flèche aiguë blesser leur amour-propre; je ne puis même décider, après avoir entendu Junot proclamer hautement que

l'armée n'avait été sauvée que par le maréchal Ney, en faveur du prince d'Essling. Qu'a-t-il fait pour cette armée? le siége de Ciudad-Rodrigo a été conduit par Ney et Junot [1]; celui d'Ameida?.. une bombe a fait rendre la place; la bataille de Busaco? mais le 6e et le 2e corps ne lui ont même pas l'obligation d'avoir donné une sépulture chrétienne aux milliers de cadavres que sa faute a fait massacrer à la Sierra d'Alcoba!... et leurs crânes blanchis qui roulent aujourd'hui dans la montagne en servant de jouet aux linx et aux ours, prouvent que sa gloire ne doit pas s'enorgueillir de cette fatale journée. Est-ce dans sa conduite *à la Fabius?* Mais lord Wellington a été bien autrement habile, et de ce côté toute la gloire est pour lui [2]. Est-ce dans la retraite que fit l'armée française?... Mais, sans Ney et sans Junot, cette armée était perdue!... perdue à jamais...

Non! non... il faut que son ombre fasse silence si elle ne veut pas que celles des deux autres se lèvent pour l'accuser.

1 Junot protégeait les opérations de siége en passant l'Agueda et occupant les Anglais, comme on l'a vu dans les lettres de Junot...

2 Pour en donner une idée, voici un fait sur mille : quelques jours après que le maréchal Ney eut quitté l'armée, le 6e corps ayant, comme de coutume, envoyé *à la maraude* (c'était à *Urgeira*, près de Guarda, qui venait d'être surprise par les Anglais), les Anglais survinrent, l'armée redoubla de vitesse, et laissa les maraudeurs : ils étaient 1,200!...

Enfin, l'armée arriva à Celerico; et là on put enfin respirer. Alors, le maréchal Ney regarda autour de lui : il vit que ses frères d'armes n'avaient plus besoin de ses secours.

— Je te laisse avec eux, dit-il à Junot, et il partit pour la France.

Je le vis à son passage. Il était bien ulcéré contre Masséna!... et il avait raison. Cependant lorsque l'on était seul, on réfléchissait, et l'on voyait que la passion montrait peut-être à Ney ces mêmes objets dans un de ces miroirs qui doublent et grandissent les choses.

Oh! que je fus heureuse de revoir Junot, et de lui mettre son fils entre les bras! Il était si excellent père!... il sentait si bien le bonheur[1]!.. mais comme il avait souffert!... Grand Dieu! comme il était changé!... Etait-ce donc pour avoir des jours aussi assombris à cette époque de sa vie que son sang avait baigné les champs de l'Afrique et de l'Italie, et tout récemment encore ceux de l'Espagne!... Je le questionnai; il ne me répondit pas avec clarté; mais je vis, moi qui connaissais son âme, qu'il souffrait, et qu'une main bien chère ne fermait pas la blessure qu'elle avait faite sans intention, j'en suis certaine, mais enfin

1 Comme il serait heureux aujourd'hui en voyant cet enfant né au milieu des dangers et des larmes, sauvé comme par miracle de la mort... être un grand garçon, la joie, le bonheur et l'orgueil de sa mère!... Junot arriva à Salamanque, le 23 avril.

qu'elle AVAIT FAITE, et Junot pouvait être bien malheureux d'une semblable souffrance.

Aussitôt après l'arrivée de Junot à Salamanque, où du reste il ne venait que pour me chercher, nous partîmes pour Toro. L'armée de Portugal était en pleine dissolution; elle n'avait plus de cavalerie; son artillerie était presque toute démontée, et l'infanterie était dans l'état le plus déplorable. Le 8e corps surtout était abîmé par les maladies et le manque de vivres. Le pays de Toro est fertile; il aurait pu s'y rétablir; mais tout aussitôt qu'il y fut, sa mission le mit sur les routes pour escorter les convois sur Rodrigo, que les Anglais devaient reprendre quelques semaines plus tard; garder le pays, et faire un genre de service qui devait achever *de le fondre;* car il devenait pour ainsi dire colonne mobile.

En passant à *Martin del Rio*, Junot apprit une nouvelle qui fut d'un augure fâcheux: ce fut la désertion du chef de bataillon Fitz Henry. Chef de bataillon dans le régiment irlandais, il avait non-seulement déserté, mais emmené avec lui quatre-vingt-quatre hommes de son régiment, qu'il avait, ainsi que lui, livrés à don Julian, près de la *Boreda de Castro*. Cette nouvelle fit une profonde impression sur Junot. L'abandon des troupes étrangères faisait présager que l'orage pourrait bien enfin demeurer stationnaire, et gronder sur nos têtes du moment que le vent des destinées ne le pousserait plus sur celles de nos ennemis.

Dans le même temps, lord Wellington qui avait toujours suivi nos traces, était déjà devant Almeida, devant cette malheureuse ville abîmée par deux siéges, deux explosions [1], dont chaque monceau de décombres recouvrait cent cadavres et qui devait avant peu succomber sous un nouveau malheur.

C'était le général Brénier qui étai dans Almeida : c'était un homme loyal, brave, résolu, grand comme un jeune garçon de dix ans, mais ayant dans cette enveloppe la valeur, et toutes les nobles qualités que pouvait avoir un officier de la grande armée ayant fait les guerres de la république. Aussi était-on sûr qu'Almeida tiendrait tant qu'elle pourrait tenir ; mais il était de son destin de *mourir* en l'air. Dans la nuit du 10 au 11 mai, une effroyable explosion se fait entendre... c'est encore Almeida ! Cette fois, les fortifications sont détruites... tout est ravagé... mais la garnison s'échappe dans l'ombre, gagne *Barbadel Puerco*, où elle est recueillie par le 2e corps. Le général Brénier a perdu quatre cent cinquante hommes à cette aventure ; mais l'honneur de la garnison est sauf, et puis *une sortie*, plusieurs assauts auraient bien frappé autant de têtes.

1 La première fois qu'elle fut attaquée, il y eut déjà une très-forte explosion, la seconde eût lieu lorsque le général Coxe y commandait, et la troisième et la dernière fut celle du général Brénier.

Un matin, Junot entra chez moi en tenant une lettre qu'il me donna à lire; elle était de Masséna. Il lui annonçait qu'il quittait l'armée; et le priait d'aller le voir avant son départ pour la France. La lettre de Junot en contenait une autre pour moi. Comme les parties, du moins le plus grand nombre, n'existent plus maintenant, je puis dire quelle était la cause de cet adieu plus spécial.

C'était un projet d'union entre nos deux familles. Il s'agissait d'un mariage entre deux de nos enfans; son billet d'adieu était aimable. Il m'y demandait la permission d'aller porter lui-même de mes nouvelles à mes enfans à son arrivée à Paris.

— L'un d'eux m'appartient autant qu'à vous, me disait-il; je veux le lui prouver... Autorisez-moi à aller *lui* porter une petite lettre de vous ou de son père.

Mes enfans étaient alors en Bourgogne chez leur tante (une sœur de leur père, et j'ai toujours eu de l'humeur de ce contre-temps); je ne pus donc donner à Masséna la lettre qu'il demandait. Je suis sûre qu'il prit mon refus pour un caprice excité par l'humeur que j'avais de ses querelles avec le duc; et puis, en joignant à cela *une voix ennemie*, qui ne cherchait qu'à souffler un feu de discorde, l'on aura facilement la traduction de beaucoup d'incidens qui vont être connus incessamment. Je lui répondis une lettre que je fis

le mieux qu'il me fut possible, et que Junot lui porta.

Je demeurai alors seule à Toro, avec madame Thomières, mon ange consolateur, et gardée par la première division, dont le général Clauzel (aujourd'hui maréchal) était le chef. J'étais charmée de l'avoir près de moi. J'ai déjà parlé de la haute estime que Junot lui portait. Mais ce que je n'ai pas dit, c'est combien il est d'un charmant esprit, d'une conversation qui est tout à la fois instructive et amusante; instructive, parce qu'il a beaucoup vu; amusante, parce que son esprit fin et prompt dans son regard sait saisir tous les aspects d'une chose, et vous la présenter avec d'autant plus d'art que j'ai connu peu d'hommes avec l'apparence d'un plus grand naturel. J'ai fort appris à l'apprécier, et les années écoulées n'ont fait qu'ajouter à mon estime et à mon attachement pour lui, dont, au reste, j'ai hérité de mon mari.

Toro est un des plus singuliers séjours que j'aie eu occasion d'habiter pendant mes campagnes. C'est une vieille ville située dans le royaume de Léon, sur la rive droite du *Duero*. C'est *l'Abocella* des Romains. La ville est jolie; assez peuplée pour une ville d'Espagne, et si ce n'étaient ces éternels couvens [1], qui donnent un aspect tou-

1 On compte à peu près huit mille habitans à Toro, mais cette immense quantité de couvens, en renfermant

jours si sérieux à la ville, on s'en arrangerait assez bien. Une particularité philanthropique est attachée à cette ville de Toro : c'est là que furent souvent convoquées les Cortès, et que les lois, les constitutions les plus libérales de l'Espagne y furent promulguées, et sont toujours reconnues sous le *nom de lois de Toro.*

La campagne qui entoure Toro est fertile et riante comme l'est toujours une plaine arrosée par un beau fleuve. Il est donc assez agréable de s'y promener à cheval... mais le moyen de prendre ce divertissement, certes bien innocent, lorsque les guérillas nous entouraient au point de venir jusqu'au pont du fleuve! Cependant on s'y prenait de façon à pouvoir prendre l'*air* au moins, et après avoir doublé le poste du pont, placé quelques hommes dans un bois, ou plutôt un bocage formé de quelques massifs, on pouvait faire quelque temps le galop... encore, pour en arriver là fallait-il faire une grande orpération ; c'était presque aussi habile qu'une ramasse du Mont-Cenis. Pour ceux qui connaissent Toro, et le pain de sucre sur lequel il est bâti, il n'est besoin de rien ajouter ; pour ceux qui ne le connaissent pas, il est bon de savoir que la montagne sur laquelle

un grand nombre de ses habitans, lui donne un aspect désert ; il en est de même à Valladolid et à Salamanque. Valladolid surtout est plus frappé de ce vrai fléau ! On y comptait quarante-sept couvens en 1805, et il n'y avait pas 30,000 âmes.

se trouve la ville est positivement, comme je le disais tout à l'heure, *un pain de sucre.* C'est comme Angoulême, ou bien comme Laon; mais la montagne de Toro est bien plus rapide que celle de ces deux villes, et il était désagréable, pour des femmes, de la descendre à cheval à cause de la fourche de la selle. Je descendais donc en calèche, me donnant des airs de fashionabilité comme au bois de Boulogne, et montant mon cheval à l'extrémité du pont.

Un jour je proposai à madame Thomières de faire une promenade un peu longue... Le temps était beau comme il l'est dans les jours de printemps, où tout ce qui vous entoure est lumière et fleur... où tout est clair et parfumé : alors il y a du bonheur dans cette atmosphère qui nous presse; vous aspirez la vie, et une vie presque heureuse à chaque mouvement de votre cœur. Aussi Ramond [1], *en remerciant* une violette de lui rappeler plusieurs printemps, ne dit pas :

Ce printemps qui fut heureux... il dit...*plusieurs printemps*... Oui, cette époque est toujours belle, fraîche, heureuse!... le printemps de l'année, le printemps de la vie, le printemps de l'amour, ils sont tous également frais et doux.

Ce fut donc par une belle journée de mai que nous fîmes la partie, madame Thomières et moi, de parcourir les campagnes qui bordent le Duero.

[1] Impressions en revenant de Gardani, par Ramond.

C'est un beau fleuve : surtout au-dessous de Toro. J'avais envie d'aller à Tordesillas [1] pour y voir le vieux château dans lequel mourut Jeanne la folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et mère de Charles-Quint. Millin m'avait écrit de Paris pour me demander un renseignement que je ne pouvais avoir que sur les lieux, et je voulais m'acquitter de ma commission. Toutefois je n'avais encore rien de bien déterminé lorsque ce beau soleil, ce doux air parfumé, ce beau ciel bleu, lorsque tout cela se déroula autour de moi, je demandai mes chevaux, et nous descendîmes la montagne. Madame Thomières était aussi gaie que moi, nous étions comme de jeunes filles sortant de captivité... Nous descendîmes de calèche, et nous montâmes à cheval à la tête du magnifique pont de pierre qui est sur le Duero au bas de la montagne ; puis, nous nous avançâmes dans la campagne tout en continuant une conversation intéressante que nous avions commencée dans la calèche.

Nous parlâmes long-temps, et l'on sait que l'on peut avancer assez loin tout en demeurant au pas de son cheval, ce fut ce qui nous arriva. Mon cheval, qui était une bête ardente et toujours

1 C'est la Turris-Syllæ des Romains... tout le royaume d'Espagne est en général fort curieux pour les antiquités qu'il renferme ; il n'y a guère de ville qui n'offre des vestiges antiques plus curieux encore du temps des Romains que de celui des Maures.

alerte, me pressait de partir; je regardai madame Thomières et rendant la main à la biche, nous partîmes au galop de course dans cette belle plaine, où c'était plaisir, en vérité, d'aller à ce train.

Il y a un charme indicible à être emporté ainsi rapidement à une distance éloignée... de franchir des lieux inconnus... de gravir à des hauteurs immenses, de descendre dans de sombres profondeurs, et tout cela est facile avec un cheval sûr et de l'adresse. Cette volonté satisfaite, ce mouvement donné au corps, cet air fendu par la vitesse de la course, tout cela est fantastique et plaît surtout à l'homme parce que, un moment, il a l'illusion de la souveraine puissance, il croit dominer la nature... il tient une baguette de commandement [1].

Le jour dont je parle j'éprouvais ce charme dans toute sa force, et je m'y abandonnais avec une volupté d'autant plus douce, que depuis long-temps je n'avais été aussi loin dans mes courses et avec une aussi entière liberté. J'arrêtai mon cheval après une longue traite, et rejetant mon voile en arrière je respirai avec délices

1 Les hommes doivent bien mieux apprécier cela que nous. Ils peuvent être SEULS, et nous il nous faut continuellement être obsédées par un domestique qui nous suit, et une personne qui nous accompagne. Cette *société forcée* empoisonne tout le plaisir de cette exécution de volonté dont je parle.

l'air embaumé de cette Espagne toujours chargée de parfums et d'une si douce langueur...

— Mon Dieu ! me dit alors madame Thomières qui comme moi sentait bien les charmes de cette belle matinée, quel adorable temps !... quelle charmante promenade!... quel dommage qu'on ne puisse goûter ce plaisir qu'en tremblant, et qu'on ait toujours peur des brigands !...

A peine eut-elle dit ce mot, que je m'arrêtai court, et que moi et mon cheval nous fîmes un groupe *équestre*... Je regardais madame Thomières et n'osais lui répondre, car tout en parlant *de sa peur*, elle croyait encore que le poste accoutumé était dans le petit bois auquel nous touchions en ce moment; mais il n'en était rien, et si dans ce moment il y avait un poste, il n'était pas des nôtres.

Le fait est, que dans la disposition d'esprit où j'étais le matin en voyant ce beau temps, ce beau fleuve, ce pays si riche et si fertile, cette campagne parlant d'abondance et de paix, et ne rappelant aucun danger, le fait est que j'avais mis en oubli bien plus qu'en mépris, car je ne veux pas du tout me faire ici plus brave que je n'étais, mais j'avais oublié pour quelques momens qu'il y eut des brigands en Espagne, et que surtout les brigands me guettaient depuis un an pour me prendre. J'étais donc descendue pour faire ma promenade sans prendre aucune précaution, et dans ce moment nous étions sous la seule garde de la pro-

vidence ; ce qui n'est pas tout-à-fait assez en Espagne.

Lorsque j'eus dit cela à madame Thomières, l'excellente femme ne me fit pas un reproche ; seulement elle me dit avec sa douce voix :

Allons-nous-en...

C'était bien ce qu'il y avait de mieux à faire, mais nos chevaux ayant été menés excessivement vite, ne pouvaient évidemment fournir une autre course dans cet instant... et puis ensuite... en regardant autour de moi je ne vis que les belles eaux du fleuve, le ciel bleu, les masses verdoyantes du bois qui était en face de nous... et je mis en oubli de nouveau les brigands et les dangers.

Allons, allons, dis-je à madame Thomières, ne démentons pas notre réputation de vaillance... continuons notre promenade.

— Je le veux bien, me dit-elle, mais le ciel sera tout aussi beau sur notre tête en retournant de ce côté.

Et elle me montrait la ville.

Dans ce moment mon piqueur s'approcha de moi, et me dit à voix basse :

— Madame veut-elle regarder derrière elle ?

Madame regarda, et ce que *madame* vit ne fut pas de nature à la tranquilliser. C'était un homme à cheval qui venait, au moment même, de sortir du bois ; il était sur la lisière, et paraissait attentif.... Madame Thomières avait de très-bons yeux.

— Chère Agathe, lui dis-je, il n'est plus heure

de rire; regardez bien cet homme, n'a-t-il pas la plume rouge?... n'a-t-il pas la veste brune?...

Mais tandis que je parlais, un second homme était venu joindre le premier... puis un troisième... puis un quatrième, enfin un cinquième vint compléter le groupe... Il fallait partir... Je rassemblai bien ma bête, et lui appliquant fortement un coup de cravache, je l'excitai de toute ma puissance; madame Thomières me suivit; elle montait parfaitement à cheval, et je n'avais pas peur pour elle.

— Madame, me dit mon piqueur, ils nous suivent!...

Je tournai la tête, et je vis en effet le groupe d'hommes qui s'avançait sur nous et gagnait du terrain...

— En avant, Agathe! lui criai-je tout essoufflée, car la rapidité de la course me coupait la voix...

Dans ce moment je sentis que mon cheval faiblissait... et que son galop n'était plus aussi rapide. Je tournai encore la tête, et cette fois je crus apercevoir que l'un des hommes me faisait signe d'arrêter. Je suis fâchée pour lui qu'il m'ait jugée assez bête pour croire que je lui obéirais... et comme on peut le penser, je n'en courus que plus vite... ils ne gagnaient plus de terrain, mais nous avions encore assez de distance à franchir, lorsque tout à coup je vis ma calèche s'ébranler de sa place, et venir au devant de moi en deçà du

pont... Je fis faire un dernier effort à *la biche*, et je joignis la calèche dont le valet de pied tenait la portière ouverte ; je m'y élançai, madame Thomières me suivit, mon cocher fouetta ses chevaux, qui, frais et reposés, et n'ayant qu'une voiture légère à traîner, partirent comme l'éclair... Les deux piqueurs suivirent tenant en laisse nos deux chevaux, qui eux-mêmes, n'ayant plus personne à porter, coururent comme s'ils avaient eu aussi peur des brigands.

Quant à ceux-ci, car c'étaient bien eux, ils avançaient, et en vérité ils avançaient bien. Cependant nous pouvions nous rire d'eux, lorsque l'un des palonniers de la calèche vint à casser. Je n'oublierai jamais l'effet que me fit le craquement du bois et l'imprécation du cocher... nous allions sur la terre, et le bruit m'en parvint tout entier... Dire comment cela ne nous empêcha pas d'arriver au pont, je n'en sais rien ; le fait est que nous y arrivâmes : le poste était sorti, et tout prêt à recevoir les brigands ; mais lorsque ceux-ci me virent à l'abri, ils ne tentèrent même plus de courir après moi, et ils tournèrent bride aussitôt vers le petit bois dans lequel ils rentrèrent ; et nous, plus mortes que vives, nous remontâmes dans notre nid d'aigle, remerciant Dieu qui m'avait vraiment bien préservée dans cette occasion-là.

Ce qui m'arriva quelques jours après en est bien une preuve. Le général Clausel me proposa une promenade dans la campagne, mais pour laquelle

on prit cette fois quelque précaution : le temps était beau, et nous sortîmes...

Nous avions déjà fait près de deux lieues, et nous nous disposions à rentrer, lorsque le général Clausel, s'arrêtant tout à coup au milieu de son discours, me dit avec cet air sérieusement doux et spirituel qu'il a :

— Madame la duchesse, savez-vous qu'il est une chose qui m'étonne fort ?

— Mais il en est par ici un bon nombre qui peuvent y donner matière ; qu'est-ce que c'est ?

— C'est que vous ne soyez pas tombée depuis que j'ai l'honneur de monter à cheval avec vous. Toutes les fois que je suis l'écuyer d'une femme, toujours elle tombe..!

Nous nous mîmes à rire.

— Ne riez pas, nous dit-il toujours fort sérieusement, car c'est sans doute mon influence, puisque, dans ce nombre de chutes, il y en a un grand nombre de faites par des femmes qui montaient à cheval presque mieux que moi...

J'ai déjà dit que ce jour-là le temps était admirable, le soleil se couchait ; et comme il se couchait derrière nous, il éclairait sans nous gêner toute cette belle campagne de Toro, et les eaux du fleuve étincelaient comme si elles eussent roulé des paillettes d'or ; nous cheminions tranquillement au pas, et dans ce balancement qui est si doux après une course rapide, tout à coup mon cheval, dont j'étais parfaitement sûre, et qui était

une bête excellente du haras de Pless, et parfaitement dressée, fit un écart de gauche à droite... cela me surprit, parce que c'était la première fois que cela lui arrivait.

— Eh bien! qu'est-ce donc? dis-je en la flattant de la main... Mais avant que j'eusse fini la seconde parole, la maligne bête avait renouvelé son écart; et comme cette fois il avait été de droite à gauche, et que le premier avait légèrement dérangé mon équilibre, le résultat de cette seconde sottise fut de me jeter à bas de mon cheval, et d'une telle manière, que jamais il ne fut de chute plus complète.... Je fus d'abord un peu étourdie du coup; mais comme je portais toujours un petit chapeau de castor, et qu'il ne quitta pas ma tête, le coup fut très-amorti. Lorsque la belle demoiselle rua sur moi pour me faire ses adieux, elle le fit d'assez loin pour ne pas me maltraiter.

Lorsque je fus un peu remise, car enfin c'est une chose qui dérange l'équilibre général qu'une chute de cheval, je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'air tout pantois du général Clausel.

— Eh bien! vous voyez! me dit-il... je vous avais prévenue... c'est un sort attaché à moi.

Il en avait l'air si convaincu que ma gaieté en revint tout-à-fait; mais mon piqueur venait de trouver la raison des écarts de la Biche. La pauvre bête venait à l'instant même de prendre *la vue grasse*[1]... et l'effet s'en était manifesté d'une étrange

[1] On appelle ainsi une maladie qui prend instantané-

façon. C'était ma personne et ses deux oreilles qui lui avaient semblé singulières probablement, à défaut même d'un brin d'herbe, car en ce moment nous suivions un chemin dégarni même d'un buisson.

J'en fus quitte pour quelques contusions, et pour me faire saigner. Mais ce qui demeura dans ma mémoire pour en être à jamais reconnaissante, ce fut ce que je devais à Dieu, de ce que ce malheur ne m'était pas arrivé le jour où j'étais poursuivie par les brigands.

Junot revint de Salamanque ; il avait vu Masséna, et il avait repris pour lui sa vieille amitié. Ces deux pères, dont l'un était jeune et l'autre vieux, se trouvaient en même ligne, par ce rapprochement que produisaient leurs deux enfans et ce projet d'union : c'est ainsi que les jeunes générations dominent les anciennes.

Avant de quitter le commandement de l'armée de Portugal, Masséna eut une visite qui lui déplut beaucoup ; ce fut celle du maréchal Bessières, qui fut à Ciudad-Rodrigo avec une division de la garde impériale.

— Si l'empereur m'avait donné de telles troupes ! disait Masséna... s'il m'avait donné des hom-

ment aux chevaux et se jette sur leurs yeux ; ils voient double, et les objets prennent presque une autre forme. Ma jument était une bête excellente, qui fut perdue à compter de cet instant.

mes, et non pas des enfans et des conscrits, comme une partie de ton corps d'armée... hum!...

Et lorsqu'il avait de l'humeur ; alors il frottait son œil [1]... Il semblait par là adresser un reproche tacite à Napoléon. Du reste, il fallait que le prince d'Essling fût en grande confiance pour parler sur ce sujet. Il n'aimait pas que les gens qu'il ne connaissait que depuis peu de temps même le missent dans le cas de s'expliquer sur une chose qui lui était évidemment pénible.

Junot et Masséna reparlèrent encore de leur projet de mariage.... et ce fut alors que celui-ci écrivit à ma fille cette lettre toute paternelle, à laquelle répondit Joséphine sans savoir ce qu'elle écrivait, bien que cependant à cette époque elle comprît déjà la différence d'une lettre d'elle à un étranger ou à son père ; mais comme elle l'écrivit sous notre dictée, elle ne put apprécier cette différence.

Masséna repartit pour la France, et quitta le commandement de l'armée de Portugal le 15 mai de cette même année 1811, et le maréchal Marmont le prit à sa place. Une lettre de *l'empereur lui-même* avait annoncé à Junot qu'il avait un

1 On sait que ce fut à une des chasses de l'empereur (je crois dans la forêt de Rambouillet) que, plusieurs personnes se trouvant placées en rond, ou plutôt en demi-cercle, un grain de petit plomb creva l'œil de Masséna. L'empereur dit que c'était Berthier... Berthier, que c'était un autre ; le fait est que c'était l'empereur.

autre commandement dans le nord, et que le 8e corps allait être fondu dans une nouvelle organisation de l'armée de Portugal ; il pouvait donc quitter l'Espagne et revenir en France.

Il faut avoir subi un long exil, loin de la patrie, pour apprécier l'harmonieuse magie de ces paroles.

— Laure! nous retournons en France...

Je fis un bond de ma chaise au cou de Junot... je l'embrassai en pleurant, en riant tout à la fois. Il y avait une douce folie dans un tel moment... Toutes les douleurs sont oubliées... toutes... On en accepterait pour ainsi dire de nouvelles pour l'avenir d'un pareil instant.

Tous nos préparatifs se firent avec une célérité facile à comprendre. Le maréchal Marmont, qui venait d'arriver à Salamanque, vint à Toro pour voir son vieil ami, *son féal*, son frère d'armes ; celui qui, s'il vivait, lui aurait conservé comme moi, estime, amitié, et amitié profonde, parce qu'il aurait toujours vu en lui ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il sera, un homme habile, un homme de cœur et d'honneur, dont les événemens ont maîtrisé la destinée, et qui fut constamment victime de l'ineptie des uns, et du despotisme des autres. Avant de jeter ainsi à la tête d'un homme malheureux la pierre qu'on s'empresse d'abord de ramasser pour l'accabler, il est bien naturel cependant de consulter un peu, par un regard en arrière, de quelle nature sont les jours de sa vie

passée. Quand cet examen est fait, c'est alors qu'il faut rendre une justice impartiale; c'est alors qu'il faut lancer la pierre vengeresse; *elle ne doit l'être que par une main pure*, a dit Notre Seigneur... Si la loi était suivie, combien de pierres retomberaient sur la terre!... Quelquefois j'entends des voix s'élever contre le vieux soldat exilé... et quelles sont ces voix?... celles de quelques hommes qui ont blanchi sous les vingt-deux gouvernemens que nous avons eus depuis quarante ans, et qui toujours ont eu des sermens pour chacun d'eux... ou bien des inconnus dont la vie est non-seulement obscure aux yeux de la patrie, mais dont ils seraient repoussés comme enfans parricides eux-mêmes, si cette vie était exposée au jour lumineux de la justice.

Ces choses-là me révoltent!... Pauvre duc de Raguse!... lui si fidèle à ses amitiés du champ de bataille et de la tente!... lui dont le souvenir peut invoquer tant de jours glorieux!... il se trouve condamné au silence par des hommes dont le front devrait rougir devant lui... Oh! c'est à la fois odieux et stupide!...

Il vint dîner avec nous à Toro... Lorsqu'il vit cette longue chambre parquetée, et boisée d'un bois de chêne que le temps avait noirci, et qui servait de salon, cette autre chambre si petite et si sombre, qui était ma chambre à coucher...

— Eh quoi! me dit-il d'un air touché, c'est ici que vous demeurez!...

— Oh ! vous n'avez rien vu, lui dis-je en riant... Si vous étiez venu à Ciudad-Rodrigo... à San-Felices-el-Grande !... à Ledesma même... c'est alors que vous auriez pu comparer ma demeure avec celle de la petite-maîtresse de Paris.

— Et vous riez !... et vous êtes gaie !...

— Je ne l'ai pas toujours été... mais nous retournons en France...

Ce lieu où il me voyait lui paraissait presque une prison, et pourtant je disais vrai... il était un palais, en comparaison de ceux que j'avais habités depuis mon départ de Salamanque l'année précédente.

Enfin, nous partîmes !... Junot commandait lui-même notre escorte, laquelle était composée en grande partie des cadres de son corps d'armée. Il s'y joignit beaucoup de personnes, qui, charmées de faire la route avec sécurité, demandèrent, et obtinrent la permission de nous suivre ; nous formions donc une petite armée. La chose était nécessaire, car la route de Burgos à Bayonne paraissait être excessivement dangereuse, surtout dans sa dernière partie. Nous emmenâmes avec nous madame Thomières, quoiqu'elle suppliât son mari de la laisser en Espagne... il ne le voulut pas. Le général Thomières prévoyait une nouvelle campagne en Portugal, plus terrible peut-être que les deux premières, et il ne voulait pas exposer sa femme aux horreurs d'une retraite précipitée comme celle d'Oporto, ou bien d'une retraite es-

cortée de la famine et de l'assassinat, comme celle qui venait de se faire ; il nous confia sa femme, et nous l'emmenâmes. Elle pleurait à sanglots en quittant l'Espagne.

— Je ne reverrai plus mon mari, nous disait-elle au milieu de ses larmes... je ne le reverrai plus !...

Hélas ! la pauvre femme avait un pressentiment qui n'était que trop vrai... Le général Thomières fut tué, comme un brave homme qu'il était, aux Arapiles [1] !...

La première partie de notre route se fit très-tranquillement ; nous nous arrêtâmes à Valladolid chez le maréchal Bessières, à qui nous l'avions promis, et nous y passâmes deux jours. Il était établi parfaitement au palais, sur la place Saint-Paul, et tenait là une sorte de cour.

— Vous voudrez bien me faire le plaisir de faire les honneurs de chez moi, n'est-il pas vrai ? me dit-il.

— Comment donc ! mais cela va de soi-même... et que me faut-il ordonner ?

— Oh ! rien du tout. Seulement, en votre qualité de maîtresse de maison, il vous faut attendre avec patience.

Et il me montra la pendule, qui en effet marquait six heures.

1 Ce qu'on appelle la bataille de Salamanque, livrée le 22 juillet 1812.

— Et qui attendrai-je ?

— Une bien jolie femme.

— Ah ! ah !... est-ce que la maréchale est ici ? Il faut dire que la maréchale Bessières, dont la physionomie agréable et douce avait seulement été remarquée lors de son mariage, comme elle-même l'était pour une charmante et gracieuse personne, était devenue depuis peu de temps d'une beauté très-positive. Elle avait engraissé, et comme toutes les lignes de son visage étaient parfaitement pures, elle était vraiment belle, et la chose m'avait frappée. Je répétai ma question.

— Elle aurait eu l'honneur de vous recevoir, me dit le maréchal en riant... Non, ce n'est pas elle... c'est madame la comtesse De...., femme d'un colonel de la garde ; vous devez connaître son mari ?

— Il faudrait, pour que je ne le connusse pas, que je n'eusse jamais regardé devant moi quand il passait ; mais je pense que les ennemis le connaissent encore mieux.

Le colonel De.... était énormément grand et mince, et je crois qu'un coup de sabre, appliqué par son poignet, qui venait au bout d'un bras long, lequel tenait à une épaule non moins longue, devait assommer, s'il ne pourfendait pas son homme. C'était une des braves colonnes de la garde impériale.

— Et sa femme est jolie ? demandai-je au maréchal.

— Charmante... mais elle est souffrante en ce moment, et c'est peut-être pour cela qu'elle se fait attendre.

Il regarda à la pendule une seconde fois, elle marquait six heures et demie... il consulta sa montre... c'était bien pis... sept heures moins un quart... Il laissa échapper un mouvement d'humeur.

— Il faut l'excuser, lui dis-je. Dans ce moment de l'année, le jour trompe beaucoup.

Et en disant cela, je pensais que cette même raisòn devait avertir la jeune femme paresseuse, cár je voyais le gothique portail de Saint-Paul, dont les admirables sculptures étaient en face de moi, recevoir graduellement l'ombre du soir qui descendait sur elles.

Enfin, comme sept heures sonnaient, les deux battans s'ouvrirent, et on annonça madame le comtesse De...

Je vis entrer une jeune femme fort jolie, dont la beauté froide et régulière était pourtant positive, au point qu'on ne pouvait la nier; mais que cette beauté pût plaire, c'était une autre chose. Aussi, tout en convenant qu'elle était belle, je dis qu'elle ne me plaisait pas.

Ensuite il y avait eu à cette malheureuse entrée quelques *incidens faits* pour influer sur une décision à porter sur une femme. C'était une longue attente... et puis au bout de deux heures perdues à regarder une aiguille de pendule, on voit arri-

ver une grande et vigoureuse personne appuyée sur un long, long mari, de sept pieds onze pouces *onze lignes et demie au moins*, qui murmure d'une voix faible, qu'elle est si languissante qu'elle ne peut marcher... Et puis des flacons de sel, des boîtes à vinaigre... des mouchoirs... des pastilles de menthe... c'était toute une pharmacie ambulante que la poche du colonel De...

— Vous devez savoir ce que c'est que l'état où je suis, madame, me dit-elle d'une voix languissante.... car l'état d'une jeune femme.... en Espagne !...

— Oui, madame... je viens de l'éprouver... Mais je n'avais pas le temps de penser à ses douleurs ; je n'ai senti que ses joies.

Pauvre femme ! elle venait me parler de ses *souffrances de femmes* à moi !... à moi, contrainte de mettre mon fils au jour dans une masure ouverte pour ainsi dire à tous les vents, de passer avant ce cruel jour des mois entiers, errante de village en village, au travers des coups de fusil des guérillas, privée souvent de la nourriture la plus nécessaire à mon état... sans cesse entourée de périls, réveillée au milieu de mon sommeil par des attaques imprévues, obligée de fuir à moitié vêtue... et c'est assise dans un fauteuil de velours, au moment de se placer devant une table couverte d'une vaisselle d'or, entourée de tous les soins, qu'elle venait m'offrir une comparaison de nos deux états ! Oh ! je n'ai pas de pitié pour des maux

imaginaires... On avait dit à madame la comtesse De... *Vous serez bien mal en Espagne!... Oh mon Dieu! mais vous y mourrez!...* et elle se croyait en effet déjà morte [1].

Nous repartîmes de Valladolid avec madame Thomières qui ne nous quittait pas, et nous fîmes la route paisiblement jusqu'à Burgos; mais une fois arrivés à Bribiesca, nous n'entendîmes plus que des paroles d'alarmes; les uns disaient que le pont de la Bidassoa était brûlé par Mina; les autres que la ville de Vittoria était saccagée; que le génétal Caffarelli avait été massacré, et que les insurgés étaient maîtres de tout le pays. Ces nouvelles étaient terribles! Je les ignorai pendant quelque temps; Junot me les cachait pour ne pas me faire mal, et surtout on évitait que la nourrice en sût rien, pour que son lait n'en souffrît pas. Mais son mari allait et venait; on ne pouvait l'empêcher d'entendre ni de parler à sa femme; et quoique Junot lui eût fait sa leçon, et que lui-même eût du cœur, il ne parut plus devant sa femme qu'avec un visage alongé, et une expression tellement extraordinaire, qu'elle vit bien qu'il y avait des inquiétudes à avoir. Elle m'en

1 Le lendemain, le maréchal me fit dîner avec une femme bien agréable qui était alors à Valladolid; c'était madame la baronne le Pic, femme du général le Pic. Elle était jolie, douce et charmante. Son mari était avec justice l'un des officiers de la garde le plus estimé de l'empereur.

parla comme à une personne aussi intéressée qu'elle.

— Je n'ai plus que lui, me dit-elle en embrassant mon fils; je ne crains plus pour ma pauvre Laure (c'était la sœur de lait de mon fils; elle était morte à Salamanque); elle est en terre maintenant, et les monstres d'Espagnols ne peuvent plus lui faire de mal! mais vous, madame!... mais mon petit Rodrigue...

Et elle serrait son nourrisson contre son cœur!... Elle avait une haine contre les Espagnols que rien ne peut rendre, et en même temps une terreur de leur cruauté qui redoublait encore cette haine.

Junot la rassura; mais on voyait qu'il était inquiet; il avait des nouvelles sûres; il payait grandement ses espions; et quoique en Espagne on trouve moins de facilité pour la trahison que dans un autre pays, on en trouve cependant, et là, comme ailleurs, la clef d'or ouvre toutes les portes et délie toutes les langues.

Il savait donc l'épouvantable massacre de Salinas... Qu'on juge de son inquiétude!... Enfin, nous arrivâmes à Vittoria, où Junot trouva avec un véritable plaisir un ancien ami, un frère d'armes de l'Égypte et de l'Italie, le général Caffarelli.

Ceux qui le connaissent en savent assez pour que je n'aie pas besoin de faire et son portrait et son éloge : c'est un homme brave; c'est un brave homme : c'est un homme enfin, possédant toutes

les vertus, les qualités qui faisaient estimer la vraie noblesse au temps jadis... Les Caffarelli portent un nom cher à tout ce qui les a connus. Celui qui mourut en Égypte était fort aimé de l'empereur : celui-ci était un de ses aides-de-camp favoris. Il l'avait donné à Eugène pour être ministre de la guerre en Italie.

Au moment où nous sommes, il était en Espagne, gouverneur des trois provinces[1], et assez ennuyé de cette guerre sanglante, qui ne produisait aucun laurier au milieu de ces désastres sur cette terre arrosée de sang.

Quelques jours avant notre passage, il avait expédié sur France un convoi de malades, de prisonniers et de voyageurs. C'était l'adjudant-commandant d'H....... qui commandait le convoi.

Pour comprendre toute l'horreur de ce désastre, il faut connaître les lieux. Je vais au moins tâcher d'en donner une idée. La plaine de Vittoria est immense. Ce n'est qu'à son extrémité qu'on retrouve les rochers escarpés qu'on a cru laisser pour toujours derrière soi à Pancorvo. On retrouve à *Salinas de Lecy* les mêmes roches sauvages avec plus de facilité pour une embuscade, pour envelopper ceux qui sont sur la route. Elle présente d'abord assez de largeur, et monte doucement ; puis elle redescend très-rapidement à

1 Appelées les Vascongades. C'est l'Alava, la Biscaye et le Guipuscoa.

Salinas, mauvaise bourgade où se trouvent quelques maisons misérables et une *fonda* [1]. Il y a pourtant quelques voyageurs qui lui ont donné le nom de *ville :* à la bonne heure. Le fait est que c'est une bourgade moins grande que Bribiesca même. Quelques mines de sel qui sont aux environs lui ont fait donner son nom de *Salinas ;* mais la production la plus abondante du pays, c'est le fer. A Mondragon, à Bergara, dans toutes les petites villes qui sont au bord de l'Eva, on voit des usines en grande activité, et le fer que l'on en tire est parfait. On y trouve même une mine d'acier naturel. Les habitans de la Biscaye sont intelligens, et rien de ce qui peut produire chez eux n'est perdu pour l'industrie. Leur caractère est aussi tout différent de celui des autres Espagnols, et dans ce moment, où cette partie de la Péninsule est en butte à une attaque plus directe des maux que produisent les partis en guerre civile, j'en vais dire quelques mots.

La Biscaye, quoiqu'elle soit *Espagne*, est en quelque sorte hors de ses limites *morales.* Les Biscayens portent l'amour de leur indépendance aussi loin que des peuples peuvent le porter. Ils lui ont sacrifié plusieurs fois leurs intérêts et même leur vie. La cour d'Espagne, même au temps de l'ancienne dynastie, ménageait leurs priviléges et

1 La différence de la *fonda* à la *venta* et à la *posada*, c'est que la *fonda* est établie par un privilége royal.

avait pour eux des égards vraiment témoignages d'une sorte de déférence, si ce n'était une crainte. Ainsi, par exemple, leurs impôts ne portaient que le nom et le caractère de *don gratuit*. Lorsqu'il fallait des soldats, le contingent des provinces de la Biscaye ne se fournissait qu'en étant demandé *à leur gouvernement*, qui le répartissait également sur les communes, mais d'après leur possibilité, et non d'après la volonté d'un intendant ignorant... Le port de Bilbao, celui du Passage, Saint-Sébastien, avaient tous des franchises extraordinaires, et tout le monde sait que, avant la guerre, l'Alava, Guipuscoa et la Biscaye [1] n'avaient pas de douane... En 1718, un ministre voulut les contraindre à en recevoir. C'était un nommé *Patinho*... Le pays fut au moment de s'insurger... il fallut abandonner le projet. Plus tard, en 1778, lorsque Florida-Blanca voulut étendre à plusieurs ports de la mère-patrie le commerce de l'Amérique espagnole, on *proposa* à la Biscaye de participer aux bienfaits de cette union commerciale [2], en admettant volontairement les

1 Ce sont les trois provinces appelées Vascongades.

2 Dans les derniers temps du ministère du prince de la Paix, ce bien leur fut enlevé, et le tabac et les mousselines furent prohibés... tant la liberté est un bien précaire!... mais il est à remarquer dans ce moment important où les yeux de l'Europe sont arrêtes sur l'Espagne, que les trois provinces vascongades sont en avance de CENT ANS sur le reste du pays, relativement aux belles et bonnes idées.

douanes chez elle. La Biscaye refusa. En 1804 on mit un nouvel impôt territorial en Alava. Une insurrection fut au moment d'éclater. On ne la comprima que par l'exil de plusieurs propriétaires influens et déterminés à soutenir les droits de leur constitution. C'est donc en tous points un peuple fort excellent que les Biscayens... Ils joignent à cet amour de la liberté, une volonté ferme, une industrie toute nationale et une grande sobriété.

On peut présumer, après cette exquisse, de l'impression que dut faire sur eux la conquête de l'Espagne par l'empereur... Ils avaient d'abord été les plus vifs admirateurs de sa gloire ; ils devinrent ses ennemis d'autant plus déterminés, qu'ils se virent doublement menacés dans leurs fortunes et dans leurs libertés... Ils se soulevèrent dans l'intérieur du pays avec une ardeur que facilitait encore les localités... Leurs rochers escarpés, la rareté de leurs routes, la disposition de la contrée, tout les protégeait [1] : ils profitèrent de tout... Plusieurs chefs de bandes qui étaient

1 Ils étaient tellement désireux de faire *par eux-mêmes*, qu'il y avait à *Bergara*, petite ville près de Mandragon, une *école patriotique* où la métallurgie était enseignée par les maîtres les plus habiles... nous avons eu un Français, M. *Proust*, qui a été leur donner ses lumières, et qui depuis a passé à l'école de Ségovie. Les jeunes gens de la Biscaye ont en général un grand goût pour l'étude de la chimie, et plusieurs ont été faire des voyages en Suède et en Allemagne, pour y exercer une *pratique* qui éclairât la *théorie*. Il

naturels du pays, en connaissaient mieux les *replis*, si l'on peut s'exprimer ainsi, devinrent pour nous des génies malfaisans. Bientôt on ne se borna plus à de simples assassinats... à des enlèvemens de courriers... on attaqua des convois aussi forts qu'une petite armée... et Mina (celui qui était alors la terreur de l'Espagne) se leva et arbora la bannière de la plus insurrectionnelle des révoltes...

Ce fut alors que ce convoi, dont j'ai parlé tout à l'heure, se mit en route pour France. C'était par une admirable journée, le soleil brillait sur les armes des soldats de l'escorte, et long-temps après que le convoi eut quitté la ville, les habitans purent distinguer sa marche ; car il paraissait comme un ruban diapré, tramé d'or et d'argent, se dessinant au travers de cette riante campagne de Vittoria; il se dirigea vers les rochers de Salinas, puis on le vit ensuite disparaître dans ces gorges profondes, où, véritable convoi mortuaire, il ne devait trouver en effet que la mort.

est de fait, comme l'a observé un homme de beaucoup de talens qui a bien connu l'Espagne, que la *patrie* n'est pas un vain mot pour les Biscayens. Aussi, comme je le remarque ici, il y a une plus grande volonté de résistance dans les trois provinces biscayennes que dans le reste de l'Espagne. Je l'ai observée, même avant la guerre de l'indépendance, cette volonté. L'empereur aurait tout obtenu d'eux en faisant faire le procès au prince de la Paix : ils ne demandaient que cela.

Les Français sont toujours aussi imprudens qu'ils sont braves, et cela, par une suite de cette même bravoure. M. d'H.... était en tête de la colonne du convoi... J'ai beaucoup entendu parler de cette terrible affaire du massacre de Salinas; le pinceau de plusieurs artistes du premier mérite a conservé sa mémoire [1], et les veuves et les orphelins qu'il a faits l'ont encore plus solennellement consacré... Je n'ajouterai donc rien à ce qui fut dit sur le peu de soin que le chef du convoi eut du dépôt sacré qui lui fut confié, bien que j'aie entendu là-dessus des paroles partant de bien haut, mais cela ne conduirait à rien aujourd'hui.

Les Espagnols laissèrent engager les Français dans la gorge de Salinas... La route, fort belle du reste, comme toutes celles de ces montagnes, est cependant fort étroite. D'un côté elle est bordée par la rivière bouillonnante et peu profonde de l'*Eva*, et de l'autre par des rochers à pic, que l'on ne peut gravir, mais que l'on peut descendre avec une grande facilité, surtout lorsqu'on est de la race chevrière, comme les Biscayens... Mina fit donc coucher ses hommes dans les buissons, derrière les rocs qui dominent la route... puis, lorsque le dernier Français fut entré dans le piége, *ils se levèrent alors!*... et le massacre commença.

1 Il faut placer au premier rang le tableau du général Lejeune, dont l'admirable talent a rendu ce moment terrible avec une vérité effrayante.

Les horreurs qui furent commises dans cette journée n'ont jamais été bien connues, parce que l'empereur ne voulait pas effrayer, par une description trop vraie, ceux qui devaient retourner en Espagne... On n'a jamais su par quelles affreuses tortures des femmes étaient arrivées à la mort!... à la mort quelles devaint regarder comme un bien désirable!... Des malades sans forces, sans armes, massacrés dans leurs charrettes... des enfans égorgés avec un raffinement de barbarie, que les Cannibales les plus féroces de l'Amérique ne connaissent peut-être pas... ils ne voulaient aucun prisonnier... le colonel Lafitte [1], ayant ONZE BLESSURES, fut pourtant épargné par eux!... ils l'emmenèrent dans la montagne, lorsque, après s'être soûlés de carnage, ils eurent teint en rouge, et en rouge de sang, les eaux si claires de l'Eva...

Sur cette route si étroite, bordée par une rivière et par des rochers à pic, s'était donc engagé tout le convoi sans ordre et sans suite, et il occupait, comme on peut en juger par ce que j'ai dit, une longueur de plus d'une lieue, car il y avait déjà DES GENS du convoi arrivés à Salinas, et qui même y déjeunaient, lorsque les premiers cris de mort se firent entendre...

Il y avait un fort détachement de prisonniers

1 Colonel de dragons..... Sa bravoure imposa sans doute à ces hommes qui n'étaient pas féroces par nature, et dont les passions soulevées faisaient seules toute la violence.

espagnols confié aux soins du chef du convoi.... ils furent délivrés... encore des ennemis de plus...

Le récit de ce malheur nous avait été fait assez imparfaitement. Le général Caffarelli nous en donna le détail avec vérité, et il eut raison... Il voulait nous engager à demeurer quelque temps à Vittoria; mais Junot pensa fort judicieusement que c'était aussitôt après un événement semblable que la route était parfaitement sûre. En effet, Mina avait emmené sa prise, et s'était retiré dans les hautes vallées. C'était du moins ce que nous dirent les espions qui nous apportèrent des nouvelles...

Nous partîmes... Ce que j'ai souffert dans l'espace de quelques heures ne peut se comparer qu'à ces momens d'un effrayant délire qui trouble la raison et vous transporte au milieu de ces cimetières bouleversés par les Goules, les Djinns, quand ces monstres d'enfer viennent y faire leurs odieux festins.

J'ai déjà dit que la route était étroite, et qu'on s'était battu dans l'espace d'une lieue... Après le combat on avait donné la sépulture à une partie de ces cadavres... mais beaucoup avaient été enterrés sur les bords du torrent!... d'autres étaient demeurés dans les hauteurs de la roche, où la balle de nos soldats avait été les frapper, car nous n'étions pas tombés sans vengeance... mais le plus odieux, c'était des dépouilles fraîches encore... et qui étaient demeurées suspendues aux bran-

ches des buissons de la montagne!... Partout la mort avait inscrit son passage d'un doigt ensanglantée... partout elle avait poussé son cri, et partout l'écho en vibrait encore... *mort*, *massacre*, *carnage* : tous ces mots qui renferment le même sens se reproduisaient pour moi sur chaque pierre, sur chaque tertre élevé au bord de la route!...

La nourrice de mon fils était avec moi dans ma voiture; cette femme dont le courage avait toujours été ferme depuis son entrée en Espagne, commençait à faillir depuis la mort de sa fille. Elle n'avait plus pour véhicule de sa force qu'une affection qui, enfin, quelque douce qu'elle soit, n'est pas celle de la mère pour son enfant; elle ne sentit plus autant le besoin de sa conservation, et elle ne vit autour d'elle que des dangers sans espoir de délivrance... Une fois que le décourangement se fut emparé d'elle, elle devint encore plus malheureuse...

Ce fut dans cet état qu'elle entra sous les roches de Salinas.

La chaleur était extrême à cette heure du jour, car nous étions partis assez tard de Vittoria... A peine fûmes-nous dans le défilé, qu'une fraîcheur dont le charme nous eût ravis dans d'autres lieux, dans d'autres temps, vint nous envelopper, et nous saisir comme le froid glacial d'un caveau des morts. Junot était à cheval... allant partout... jetant un coup d'œil rapide sur les hauteurs que

parcouraient des hommes à lui depuis le lever du jour, et revenant me tranquilliser par un mot ou par un regard. Sans doute il y avait un grand charme à se voir l'objet d'une aussi tendre sollicitude!... mais pouvait-il détruire l'impression des lieux? pouvait-il effacer les traces sanglantes que les pluies d'automne n'avaient pas lavées, et qui, toutes fraîches encore, rendaient presque palpitans les débris demeurés près d'elles?.. Ah! ce souvenir est affreux!

Nous avions déjà parcouru un tiers de la route, lorsque Rose me regardant avec une expression d'autant plus remarquable, que son œil allait à la fois de mon fils à moi-même, me dit :

— Mon Dieu! que madame est pâle...

Je craignais tant de l'effrayer, que je voulus sourire; mais, en la regardant à mon tour, je fus effrayée de la lividité de sa figure!... c'est que la même impression nous avait saisies... c'est que le prestige qui agissait sur notre raison était arrivé à son plus haut degré d'intensité... c'est que nous étions presque folles, non de crainte, comme de faibles femmes... mais de terreur! mais d'une horreur profonde... et malheur à tout être humain dont le cœur fût resté ferme devant ces bras rongés par les chiens, ces jambes à demi-putréfiées.. ces peaux de crâne encore saignantes et revêtues de leurs chevelures!... car voilà les objets hideux que Rose et moi nous apercevions mutuellement sans oser nous les montrer l'une à l'autre, tandis

que l'odeur fétide, épouvantable, d'un charnier imprégnait l'air que nous respirions, et nous étouffait.

Lorsque je sortis enfin de ce cloaque infernal, je joignis les mains et je remerciai Dieu... puis j'embrassai mon pauvre enfant... je le serrais convulsivement contre moi. Il me semblait qu'il venait d'échapper à une mort certaine... je le regardais et je croyais voir sur ses joues rosées l'impression produite par ce souffle empesté... Hélas! je ne me trompais pas... l'instinct maternel est toujours sûr...

Nous traversâmes la Biscaye sans aucune rencontre fâcheuse. Seulement, les bruits les plus alarmans nous étaient rapportés dans tous les endroits où nous nous arrêtions. Je tâchais de les dérober à Rose et à son mari; mais la chose était impossible. Enfin, à Hernani, on nous dit si positivement que le pont de la Bidassoa était brûlé, que Junot prit le parti d'y envoyer un exprès pour s'assurer du fait. Il revint au bout de quelques heures, précédant un régiment de dragons qui venait d'entrer en Espagne, et dont le colonel donna à Junot tous les renseignemens dont nous avions besoin. Le pont avait été attaqué en effet par la troupe d'Espoz y Mina; mais les Français l'avaient forcé à la retraite. Cependant les Espagnols avaient eu le temps de jeter des fascines et des matières combustibles sur le pont, qui, étant en bois, avait déjà commencé à céder au feu. On

l'éteignit toutefois à temps, et le solives rouges du pont furent seulement noircies par la fumée.

Nous le passâmes enfin deux jours après, et nous quittâmes l'Espagne.

— Dieu veuille, dit Junot, lorsque nous fûmes de l'autre côté du pont [1], et en jetant un dernier regard sur Irun, Dieu veuille que nous soyons plus heureux que dans les années qui viennent de s'écouler !

Hélas ! il quittait les orages du Midi pour aller chercher les tempêtes du Nord !

1 J'avais voulu passer le pont de la Bidassoa à pied.

CHAPITRE II.

Espoz y Mina. — Son portrait. — Las partidas. — Un mot sur les chefs de guérillas. — Les provinces vascongades. — Salinas. — Le convoi. — Le massacre. — Le charnier. — Le mauvais chef. — Le déjeûner. — Le pont brûlé. — La Bidassoa. — Nous rentrons en France. — Lettre du prince de la Paix. — Note à lire.

J'ai parlé tout à l'heure d'un homme bien remarquable dans la guerre d'Espagne ; d'un homme qui fut mal connu , et mal jugé par beaucoup de Français ; comme il lui était indifférent que cette opinion changeât, et il ne fit rien pour la détruire, et il passa long-temps pour ce qu'il ne fut jamais : cet homme , c'est Espoz y Mina, oncle et successeur du jeune Mina l'étudiant.

Avant de donner un aperçu de son caractère , il me faut parler de ces *guerillas* , ainsi qu'on les a d'abord nommés en France et que nous avons continué à appeler ainsi.

L'armée espagnole fut toujours au-dessous des forces qui étaient dénoncées dans les journaux des différens partis. L'Espagne, et c'était avec

raison, les faisait monter à un numéro qui était presque le double de la vérité. La France, pour avoir plus de mérite à vaincre dans les batailles de l'Aragon et de Catalogne, plaçait dans ses bulletins vingt mille hommes là où il n'y en avait pas dix mille. L'Angleterre mentait également par la même raison que l'Espagne. Le fait est que l'Espagne, au temps où elle était vraiment forte, n'a jamais pu mettre en campagne au delà de cent mille hommes d'infanterie, et peut-être dix mille hommes de cavalerie [1]. Tout cela avait pour chefs, Blake, le duc del Parque, Ballesteros, la Romana, Venegas, Caro, frère de la Romana, et enfin pour commander tous ces hommes-là, dont le plus faible valait mieux que lui, ce malheureux *Cuesta*, qui perdit les affaires à la bataille de la Talaveyra.

Blake ne fit pas mieux que lui à Belchitte [2], où

[1] J'ai déjà dit que, ne me mêlant pas d'expliquer les affaires militaires, je n'offrais que l'avis de ceux qui pouvaient le donner, et, à cet égard, mes renseignemens viennent d'un lieu qui ne me permet pas de douter de leur exactitude.

[2] A Belchitte... six lieues de Saragosse... le 18 juin 1809. Le 15, le général Blake avait été déjà battu devant Saragosse même... J'eus cette nouvelle aux eaux de Cauterets, où j'étais alors, sans qu'elle vînt de Paris, par mon médecin, qui avait des relations constantes avec les contrebandiers français et espagnols, et avait des nouvelles très-sûres et très-fraîches presque tous les matins. Ce médecin était M. Labbat, médecin des eaux de Cauterets.

le général Suchet le battit si complétement, que le pauvre Blake s'en allait demandant son armée à tous venans. De toutes ces défaites, de toutes ces prises de villes et de garnisons, il s'en suivit une dépopulation de soldats, mais non pas de combattans. La nation avait été défiée tout entière, la nation tout entière releva le gant, et cela devait être pour ceux qui connaissaient l'Espagne. Les rangs des régimens s'éclaircirent à la vérité ; mais tout auprès s'éleva aussitôt une force redoutable pour l'Espagne elle-même, ce furent les *partidas*.

Il est bon de dire également un mot sur l'état morale de l'Espagne insurgée, à cette époque.

La présence de l'empereur y avait produit l'effet presque surnaturel que cet homme surnaturel lui-même amenait avec lui, pour l'imposer là où il paraissait. Mais une fois la première stupeur dissipée, et lorsque les revers de Baylen, d'Oporto, de Séville eurent relevé le courage des Espagnols, ils prirent une confiance dans leur position qui les perdit. Ils s'abusèrent presque volontairement sur nos ressources, crurent, parce qu'ils le voulaient bien, que notre armée était réduite à rien, tandis que nous avions encore deux cent mille hommes d'infanterie en Espagne ; et sans vouloir juger des véritables causes de la nonchalance de nos troupes, ils l'attribuèrent, Dieu me pardonne de le dire, je crois, à *de la peur*, et cette pensée leur troubla le cerveau. Ils se crurent à leur tour

invincibles... De là, toutes les mille sottises, non-seulement des chefs espagnols dans leur conduite avec l'Angleterre, comme je l'ai dit plus haut en citant une lettre de lord Wellesley ; mais les deux juntes enchérirent sur les généraux, et ce fut dès lors le plus beau des tumultes, et une confusion qui fait pâlir celle du camp d'Agramant [1]. La Romana, le seul homme que la Péninsule ait pu avoir à la tête de ses affaires, et qui les eût bien menées, était haï et redouté de la junte suprême autant qu'il l'avait été de l'ancienne junte de Séville. Cuesta était également dans une complète dissidence avec la junte ; et toujours en querelle avec Venegas, que la junte n'avait nommé que pour opposer un rival à Cuesta, ce qui n'était pas difficile pour la belle besogne qu'il faisait. Les juntes provinciales n'étaient pas plus unies avec le pouvoir militaire, qui pourtant était le seul qui pût sauver la patrie. Ce n'étaient pas ici des raisons métaphysiques qu'il fallait opposer aux malheurs de l'Espagne, c'était une ferme volonté et du canon.

Il y avait alors un agent d'Angleterre près de la junte, qui s'appelait, je crois, M. Frère. C'est

1 Quand on pense qu'à cette époque ils avaient en leur pouvoir toutes les forteresses et les places du sud et du midi, et par conséquent toutes les fortes et les importantes, Girone, Cadix, Carthagène, Lérida, Taragone, Tortose, Valence, Badajoz, la Corogne, le Ferrol, etc., etc., c'est inconcevable.

à cet homme que l'Espagne doit non-seulement en partie ses malheurs passés, mais à qui elle peut reprocher tous ceux qui la menacent aujourd'hui.... Mais il faut finir maintenant l'origine des guérillas.

Ce M. Frère était fort lié avec le duc d'Albuquerque, et encore plus, disait-on, avec une personne que le duc aimait avec passion. Cette femme, dont l'esprit était fort remarquable, donnait de l'ombrage à la junte parce qu'elle protégeait la France, d'après les accusations du *comité de salut public* que la junte avait établi, et qui ressemblait comme deux gouttes de sang à celui que nous avions à l'époque anodine de 93; et puis cette femme, jugeant des moyens et de la capacité du duc d'Albuquerque, qui en avait de réels, le poussa à faire des démarches pour obtenir des troupes de *Cuesta* et de *Venegas*. Ceux-ci, furieux de la crainte de perdre un seul homme des troupes qu'ils employaient du reste si bien, s'unirent entre eux et avec la junte, bien que Cuesta fût son ennemi, pour s'opposer à Albuquerque [2]: alors ce fut une confusion plus complète que jamais, et l'on ne s'entendit plus : l'incapacité ne fut même plus la seule chose dont l'Angleterre eût à se plaindre, et la corruption s'introduisit dans les séances de la junte. La Ro-

1 A cette époque il fut très-près de faire sa soumission au roi Joseph.

mana le dit lui-même en termes très-amers à une personne de mes amis qui me l'a répété.

Ce fut donc alors, quand l'armée fut débandée et presque sans chef, lorsque la junte qui ne s'entendait en rien en administration, ou qui ne voulait pas s'y entendre, fit des réquisitions absurdes et hors de propos, des démarches contraires au bien du pays, ce fut alors que les *partidas* commencèrent la *guerilla* ou petite guerre. Les bandes qui formèrent les premières troupes se composèrent de mauvais sujets, de moines ennuyés de leur couvent, de forçats libérés et de déserteurs fuyant la discipline militaire; les contrebandiers en formèrent d'autres plus redoutables par leur nombre et par leur ensemble. On appelait ces troupes-là *quadrillas*. Ce furent eux et ceux que j'ai nommés plus haut qui formèrent la masse des *partidas*. Il y eut ensuite d'autres troupes, comme celles de quelques chefs dont les noms sont fameux, même parmi nous. C'est tout autre chose. Dans le cœur des chefs de quelques corps de partisans il y a eu de nobles et grandes passions pour véhicules : la vengeance, l'amour de la patrie et l'esprit ambitieux d'entreprise.

Les plus remarquables de ces chefs sont : Longa et le *Marquisetto* (Parfies) [1], les deux Mina, Renovales [2], Don Julian (Sanchez) [3], *l'Emprecinado*

1 Les Asturies et la Biscaye.

2 Navarre et Aragon.

3 Sierra de Gata, Salamanque, Toro et Burgos.

(Juan-Martinez) [1], el Medico (Juan-Paladea) [2], *El Principe* [3], Juan Abril [4].

J'ai été long-temps, je puis le dire, la *voisine* de don Julian, et, à part la terreur qu'inspiraient ses hommes, terreur qui n'était même fondée sur aucun récit effrayant, je n'ai autre chose à dire sur lui, si ce n'est qu'il avait une grande réputation de bravoure et même de probité. Il avait de l'ambition ; et quel est après tout l'homme qui n'en a pas ? Mais c'était même un honnête homme ; je n'ai eu qu'à m'en louer ; car il pouvait exécuter son projet de me prendre en sacrifiant plusieurs personnes de mon escorte, et je lui sais gré de ne l'avoir pas tenté [5].

Renovales était officier dans l'armée : il n'eut pas de bonheur dans ce genre de guerre, étant probablement trop habitué à une attaque plus régulière ; il fut bientôt battu, et il quitta le commandement de sa *guerillas*. Le jeune Mina, étudiant au moment de l'insurrection, avait dit-on, des talens et du mérite ; mais il est un homme qui devait faire pâlir toutes ces réputations d'hommes de guerre des montagnes... et cet homme,

1 Madrid.

2 Tolède, Ocana et Aranjuez.

3 Castilla-Viéja.

4 Ségovie et Castilla-Nueva.

5 J'ai su depuis que j'avais l'obligation de cette courtoisie au duc de Wellington : *Songez*, lui avait-il dit, *que nous ne faisons pas la guerre aux femmes...* Je n'en ai pas moins une grande reconnaissance à don Julian.

c'est *Espoz y Mina*, oncle de l'étudiant, et qui lui succéda.

Mina est un homme qui rappelle tout ce que l'antiquité nous raconte de beau, de sublime même, lorsqu'elle parle de ces patriotes servant leur pays pour le pays lui-même, versant leur sang parce que ce sang doit cimenter ses libertés... c'est l'homme du pays, *l'homme du sol*, le martyre de la patrie. Sans nul doute Mina fut souvent cruel... féroce même dans sa conduite; mais, d'après les nombreux renseignemens que j'ai eus sur son compte, son caractère était grand et généreux. Naturellement ignorant, il ne connaissait pas la façon de faire la guerre; mais il était brave, avait un jugement prompt et lucide, et une persévérance à l'épreuve de tout ce qui peut abattre les plus forts.

Il était paysan, comme on le sait sans doute. Soit que sa naissance lui eût donné de l'aversion pour la noblesse, il ne voulut jamais admettre un grand seigneur, ni même un noble dans sa troupe. Il se tint presque toujours dans les provinces voisines de l'Èbre. Ce fut en 1809 qu'il créa sa troupe, c'est-à-dire qu'il la prit après son neveu; et en 1812 il avait une armée complète, puisqu'on la portait à près de douze mille hommes, qu'il payait *regulièrement*. Voici un fait remarquable de cet homme que nous avons appelé brigand bien libéralement. Il ne voulut pas avoir recours à l'Angleterre pour le paiement de sa

troupe ; il ne voulait avoir affaire *qu'à lui*, et il se créa des ressources. Un bruit qui courut à cette époque en Espagne, et que je suis fondée à croire vrai, mais que je n'ose prendre sur moi d'affirmer, c'est que *Mina* avait fait un marché avec les généraux français, pour que tout ce qui n'avait pas rapport à la guerre, et qui *venait* de France, fût escorté par lui Mina, ou par ses troupes, c'est-à-dire *ses guerillas*, en payant une sorte de redevance qu'il employait à payer ses troupes. D'après ce que je sais de lui, la chose ne m'étonnerait pas.

Mais si Mina lui-même n'était pas d'un naturel féroce, il laissa faire des atrocités par ses troupes en bien des circonstances, et notamment dans celle de l'attaque du convoi. Néanmoins, avant de l'accuser, *lui* personnellement, il faut réfléchir à ce que les guerres de partis ont d'horrible dans leurs scènes, et combien les instrumens employés par les chefs sont difficiles à diriger.

Le mal produit dans la guerre d'Espagne par les *partidas* est immense. Les Anglais ont voulu le nier, et je ne conçois pas pourquoi, car l'évidence est positive. Quelle fut la véritable cause des malheurs de la troisième expédition de Portugal ? ce fut précisément cette interception de nouvelles, cet empêchement de faire communiquer un corps avec un autre, et cela sur la surface entière de la Péninsule !... L'impossibilité de faire passer une dépêche autrement qu'avec une escorte de deux

cents hommes, tandis que les Espagnols et l'armée anglaise correspondaient télégraphiquement, l'autre impossiblité de faire passer des convois de vivres sans un bataillon pour les defendre, tandis que les ennemis avaient leur pain cuit, coupé, et prêt à manger en arrivant dans chaque village. On a évalué le nombre des hommes des guérillas à soixante-mille, je le crois aisément.

Maintenant que j'ai assez parlé de l'Espagne, pour avoir, je crois, donné une idée assez juste de son état intérieur, voici une pièce assez curieuse écrite *deux mois* plus tard que l'époque à laquelle nous sommes arrivés, et dans la même année. On sait que le roi et la reine d'Espagne étaient alors à Marseille, le séjour de Compiègne ne leur ayant pas convenu. Cette lettre est, j'espère, une réponse à tout ce qu'on peut dire contre l'empereur dans sa conduite envers les souverains espagnols; et, en tout état de choses, je sais bien quelles réflexions cette lettre peut suggérer.

« [1] Marseille, le 30 novembre 1811.

« J'ai mis sous les yeux de Leurs Majestés,

[1] Le prince de la Paix a dit dernièrement qu'il ne savait pas comment *j'avais des lettres de lui*. Je pourrais lui en montrer un grand nombre toutes écrites de sa main s'il veut se donner l'ennui de les relire. J'ai même fait la générosité d'en donner pour des recueils d'autographes. Ces lettres sont adressées à mon mari, dont j'ai les papiers.

» monsieur le colonel, votre lettre du 21 du cou-
» rant.

» Le roi et la reine sont infiniment satisfaits des
» détails intéressans qu'elle contient. Ils en ont
» fait plusieurs fois la lecture, et n'ont pu y voir
» sans *attendrissement* la constante bienveillance
» de Sa Majesté l'empereur et roi pour eux et
» pour leur famille.

» Ils ont reconnu dans cette circonstance une
» nouvelle preuve des bonnes dispositions de Son
» Excellence le duc de Rovigo à leur égard, en
» même temps que votre zèle, et la sagesse de
» votre conduite dans tout ceci. Je me plais d'au-
» tant plus à vous le témoigner que c'est leur in-
» tention. Continuez donc à répondre de cette
» manière à la confiance que le roi et la reine ont
» en vous.

» Vous connaissez assez la position gênée dans
» laquelle se trouve le roi sous le rapport de ce
» qu'il doit, et sous celui de ses finances.

» Tâchez, monsieur le colonel, d'engager Son
» Excellence le duc de Rovigo, à provoquer une
» prompte réponse de Sa Majesté l'empereur sur
» la lettre du roi. Vous concevez que les disposi-
» tions à arrêter pour notre départ, fixé au 6 avril
» prochain, sont naturellement subordonnées au
» secours *extraordinaire* que Sa Majesté sollicite
» de la bienveillance de Sa Majesté l'empereur.

» Telles sont, monsieur le colonel, les bases
» des nouvelles demandes que vous avez à faire,

» et sur le prompt succès desquelles vous appré-
» cierez aisément notre impatience.

» Je suis, monsieur le colonel, votre affec-
» tionné.

» LE PRINCE DE LA PAIX. »

Cette lettre a été copiée par moi-même sur l'original qui existe à Paris, et est entre les mains de celui à qui elle fut adressée [1].

On peut ajouter que l'empereur fut toujours à merveille pour les souverains espagnols. Une fois le paiement ne se fit pas exactement pour leur pension, et le colonel Cailhé fut envoyé près de l'empereur pour solliciter ce paiement. — A l'instant même, me dit-il, l'empereur le fit ordonnancer. Je rapporterai plus tard une nouvelle preuve, non seulement de *sa bienveillance*, comme ils l'appellent, mais bien plutôt *de sa coquetterie* envers eux.

[1] M. le commandeur Cailhé de Geisne, colonel au service de Portugal.

CHAPITRE III.

Joie de la France. — Naissance du roi de Rome. — Madame Durand. — Ses Mémoires. — Ils sont excellens et vrais. — Mon arrivée à Sèvres. Réception des dames de la Halle. — Conversation de Junot avec elles. — Leur bonté et leur esprit naturel. — Mes enfans. — Rencontre du Roi Joseph à Poitiers. — Ma joie de le voir. — Ses mots sur l'empereur. — Je me sépare de madame Thomières. — L'empereur et le roi de Rome. — La tête blonde et rose. — Victor Hugo.

Nous trouvâmes la France encore dans l'ivresse de la joie la plus délirante, de la naissance du roi de Rome [1]. Hélas! c'était le dernier sourire de la fortune à Napoléon. Mais combien il fut heureux de cette dernière faveur!... comme il en jouit!.. Il faut l'avoir vu auprès de son fils, l'avoir vu dévorer de caresses cette ravissante *tête blonde et rose*,

1 Les détails les plus admirablement faits comme vérité, sur cet événement, se trouvent dans un ouvrage intitulé : *Mémoires de madame Durand*, veuve du général Durand... dame d'annonce de Marie-Louise.

et lui adresser dans un regard toutes les félicités qu'un tel homme pouvait promettre à sa race, pour avoir ensuite une idée juste de ce que dut souffrir l'infortuné sur son roc de feu, lorsqu'il n'avait plus seulement que le portrait de l'ange qu'il ne devait plus jamais revoir.

A Bayonne, je me séparai avec grand regret de madame Thomières, qui s'en fut au Mans, et moi je me dirigeai vers Paris, où j'avais une extrême hâte d'arriver, car une vive douleur s'était emparée de ma joie, et l'avait anéantie à peine mon pied avait-il touché la terre de France...

La terreur continuelle qui avait dominé la nourrice de mon fils avait produit sur elle l'effet que j'en avais redouté; son lait s'était passé. Ce fut en pleurant qu'elle me montra son sein, dans lequel le pauvre enfant ne trouvait plus qu'une nourriture sans saveur et sans force... Déjà on s'apercevait d'un changement en lui, et l'œil d'une mère surtout l'avait remarqué dès le premier instant... Ma pauvre tête se perdait. Aussi la route de Bayonne à Paris se fit-elle rapidement.

Il était dit que je rencontrerais souvent ce que j'aimais dans mes voyages, car bien que Jérôme ait été peu reconnaissant de l'amitié maternelle de ma mère, je n'en ai pas moins gardé de l'attachement pour lui; mais pour le roi Joseph, c'est une autre affaire. Mon attachement, mon amitié, mon dévouement, tout est demeuré de même qu'aux jours de ma jeunesse et de mon enfance. Combien

fus-je donc surprise agréablement, lorsque, arrivée à une poste dont j'ai oublié le nom, mais qui est près de Poitiers, j'aperçus à la porte de l'hôtel de la poste une grande quantité de voitures et beaucoup de foule : cette foule s'ouvrit devant un homme dont je ne distinguai pas d'abord les traits, et qui s'avança vers ma voiture. Mon mari le reconnut le premier : c'était le roi d'Espagne ! Junot s'élança hors de la voiture ; je voulus en faire autant, mais le roi ne le permit pas ; il y monta lui-même, s'assit en face de moi, et je revis en lui l'ami de ma mère, l'ami de mon frère, celui que nous avions toujours trouvé aussi bon, aussi parfait dans la rue du Rocher, qu'il l'était dans sa maison d'Ajaccio ; et sur le trône des Espagnes et des Indes, comme il était dans la rue du Rocher. C'était cette même bonté, cette même bienveillance dans les souhaits de bonheur, et surtout cette même loyauté de cœur, qui lui a conservé dans l'injuste adversité du sort, autant d'amis qu'il en avait lorsqu'il portait une couronne.

Il venait alors de Paris, où il avait été pour le baptême du roi de Rome, dont il était un des parrains avec Madame-Mère. Il nous dit que jamais on n'avait vu un plus bel enfant que le roi son neveu : c'est un amour de l'Albane, nous dit-il.

Le roi d'Espagne paraissait non pas soucieux, mais triste ; de cette tristesse comme son caractère la lui imposait. On voyait qu'il souffrait... Junot lui fit quelques questions sur Paris... sur l'impé-

ratrice.. et lorsqu'il arriva à l'empereur, le visage du roi prit à l'instant même une expression singulière...

— On dit qu'il se porte à merveille, dis-je alors pour détourner une pensée qui ne paraissait pas douce...

— Oui, répondit le roi d'Espagne ; il se porte bien... mieux que jamais... et cependant, madame Junot... vous le trouverez bien changé...

Il souriait tristement en parlant, et il était facile de comprendre de quel changement il entendait que nous serions frappés... Il me dit adieu après être demeuré encore quelques instans avec moi, et descendit de ma voiture après m'avoir embrassée, comme un frère plutôt que comme un roi. Junot le reconduisit, et causa un peu avec lui. Lorsque nous fûmes remontés en voiture, et roulant chacun de notre côté, Junot me dit qu'en effet le roi d'Espagne avait été frappé du changement qui s'était opéré dans l'empereur depuis son second mariage.

— Tu ne retrouveras plus le Napoléon de l'armée d'Italie, mon pauvre Junot! avait-il dit à celui-ci... Non, il n'est plus le même!...

Oh! que de fois je me suis rappelé ces paroles!...

Nous arrivâmes à Paris. Avant d'y entrer, nous eûmes une scène assez plaisante à Sèvres. *Les dames de la Halle* (je fais ici une différence) ayant appris que Junot et moi nous revenions d'Espagne, s'informèrent à mon hôtel par quelle route nous

devions venir de Bayonne; et ayant appris que c'était celle de Chartres, elles vinrent au nombre de quinze ou vingt avec des bouquets magnifiques, car on était alors dans la belle saison de fleurs. Aussitôt que nous fûmes arrêtés devant l'hôtel de la poste, elles eurent à la portière de la voiture une conversation avec Junot, mais tellement plaisante, qu'il eût fallu plus que du sérieux pour y résister; elles prétendaient qu'elles ne pouvaient qu'être très-fâchées de ce qu'*un de leurs petits gouverneurs* était né chez *ces sauvages d'Espagnols*.

— Mais qu'est-ce que cela te fait, à toi? lui dit Junot... mon fils n'en est pas moins Français, n'en est pas moins Parisien, pour être né en Espagne.

— Oh! que non, répondit l'orateur en chef, ce n'est pas la même chose... Où est-il ce cher enfant?...

Il était dans une seconde voiture avec la nourrice. Junot lui cria de le leur montrer, pour qu'elles vissent bien qu'il était aussi bon Français que s'il fût né dans la rue des Champs-Élysées. Aussitôt elles coururent toutes à la voiture de mon fils, et l'entourèrent avec grand bruit. Le pauvre petit qui était déjà un peu souffrant les accueillit à son tour par des cris de mellusine.

— A la bonne heure au moins, disait la première de ces dames; voilà un enfant bien portant!... il crie au moins!...

Toutes se mettaient aussi à crier autour de cette voiture, et il y avait une sorte de charme à voir cet enfant accueilli par le peuple de Paris, qui lui souhaitait la bienvenue, tandis qu'il revenait ainsi prendre son rang de Français, après être né au milieu de la mitraille ennemie dans une terre lointaine et étrangère.

Enfin, nous entrâmes dans Paris. Je revis ma maison, j'embrassai mes enfans... Ils se portaient bien tous trois. Mon fils Napoléon était d'une beauté merveilleuse. Je passai ce jour-là de douces heures!... Hélas! elles ne devaient pas avoir beaucoup de sœurs; et l'enfant que je ramenais, à qui j'avais donné le jour au milieu de tant de douleurs et d'inquiétudes, je devais arriver à la joie, à l'orgueil de le voir un homme, et un homme tel qu'il est, par bien des jours et des nuits passés dans les larmes et les angoisses d'une mère craignant pour la vie de son enfant... Mais ces Mémoires ne sont pas ceux de mes intérêts privés; il faut poursuivre la narration de ceux qui sont publics.

Je trouvai en effet Paris extrêmement changé. La société avait pris une physionomie tellement différente, que j'en fus frappée au point de me croire dans un autre pays que le mien. Je ne pus m'empêcher de le dire à mes amis, en demandant compte à plusieurs d'entre eux de cette cour si gaie, si aimable, que j'avais laissée charmante, et que je retrouvais, je le répète, si différente d'elle-même.

Plusieurs causes avaient amené les choses à ce point; mais le mariage de l'empereur était la plus puissante de toutes. Le faubourg Saint-Germain, dont il y avait déjà bon nombre de femmes parmi les dames du palais, mais qui jusque-là, quoique fort protégées par l'impératrice Joséphine, n'avaient pas reçu de cette protection une assez grande assurance pour être ce qu'elles étaient devenues; le faubourg Saint-Germain se crut assuré de sa prépondérance. Aussitôt que l'empereur eut épousé un princesse d'Allemagne, il devint arrogant, et malheureusement l'empereur le souffrit. Le faubourg Saint-Germain jouait son jeu, et faisait bien. Napoléon faisait mal, et ne jouait même aucun jeu.

A l'époque du mariage, la cour avait été présentée en masse à l'impératrice; mais comme je n'étais pas à Paris à cette époque, je fus obligée de subir l'ennui d'une présentation *personnelle*. J'écrivis aussitôt après mon arrivée à madame la duchesse de Montebello, pour qu'elle voulût bien me faire parvenir les ordres de l'impératrice.

Je reçus la réponse presque aussitôt, pour être présentée le surlendemain; Junot également. La cour était en grand deuil, pour le roi de Danemarck. Ma toilette devait donc être toute renouvelée; car du noir au grand jour est hideux pour peu qu'il ait six mois de date. Je fis faire un grand habit de crêpe noir doublé de satin noir, garni d'une grande blonde surmontée d'une tête

en jais. La jupe était également garnie de deux rangs de blonde, avec une tête de jais. J'étais coiffée avec des plumes noires, et j'avais au cou et aux oreilles de très-beaux fers de Berlin, gravés et montés en émail noir. Le costume de cour est fort beau ainsi tout en noir. C'était d'ailleurs le matin que j'étais présentée; l'audience était indiquée pour deux heures. Je me rendis d'abord chez le grand-maréchal avec Junot : là nous attendîmes avec les autres personnes présentées que notre tour arrivât. Junot devait passer avant moi.

Lorsque je fus appelée, j'avoue que je marchai d'un pas plus rapide que de coutume en de pareilles occasions, par l'impatience extraordinaire que j'avais de connaître enfin par moi-même notre souveraine, celle qui avait remplacé Joséphine... celle enfin chargée par Dieu et les hommes de faire le bonheur de celui que nous aimions, que nous vénérions à l'égal d'un dieu. Je ne dissimulerai pas que l'intérêt qu'elle excitait en moi était en ce moment porté au plus haut degré de force : et lorsque j'entrai dans le grand salon jaune, qui était celui où l'impératrice Joséphine nous recevait toujours, non-seulement le matin, mais le soir, j'étais vivement émue.

Marie-Louise était alors âgée de dix-neuf ans. Sa taille était ordinaire, et si ses épaules et sa poitrine eussent été d'un moins grand volume, elle aurait pu avoir une tournure agréable. Mais

ce dont elle manquait entièrement, c'était de la grâce... Jamais femme n'en fut plus dépourvue. Il y avait bien en elle un ensemble, mais il était confus. Rien n'y était en harmonie. C'était un regard kalmouck avec une bouche autrichienne. C'étaient des parties de personne à la Rubens, et puis des bras et des mains d'une maigreur ou plutôt d'une petitesse ridicule, dès qu'il était question de proportions; une grande fraîcheur, de jolis cheveux, tels étaient les charmes qui avaient séduit Napoléon, qui pourtant était habitué à regarder de jolis visages. Quoi qu'il en soit, il a été amoureux, très-amoureux de Marie-Louise : c'est un fait certain.

Si j'avais marché d'un pas rapide pour arriver plus vite devant l'impératrice, je dus ralentir ma démarche au moment de franchir la porte, et me rappeler qu'elle était princesse allemande, et que je ne devais oublier aucune des façons de cour que j'avais apprises dans mon étiquette étrangère. J'entrais donc aussi posément qu'une douairière; je fis comme elle mes trois révérences, et j'attendis en silence le bon plaisir de Sa Majesté.

On sait que ce bon plaisir n'était pas toujours celui de la causerie, surtout en public. Cependant nous ne pouvions pas, elle et moi, passer à nous contempler tout le temps de l'audience, et ce n'était pas à moi à commencer.

Ce fut elle qui, en effet, après m'avoir attentivement regardée d'un œil assez gracieux, me

demanda combien j'étais demeurée de temps en Espagne?... puis si j'avais été à Madrid?... s'il y faisait bien chaud?... si je nourrissais mon fils?... si je m'étais trouvée auprès de Junot lorsqu'il avait été blessé?...

Oh! pour le coup, cette dernière question compléta l'enchantement!... Il avait déjà beaucoup de puissance en commençant l'entretien par une demande qui m'était directement personnelle. Mon Dieu! que notre pauvre nature contient de misérables sentimens si faciles à émouvoir!... et combien on comprend madame de Sévigné s'écriant, après avoir dansé avec Louis XIV :

— Quel grand roi nous avons?...

— Et bien! qu'en dites-vous? me demandèrent plus de trente personnes que je vis dans la même journée.

— Charmante; elle me paraît même jolie... Que me disiez-vous donc quelle ne l'était pas?

Celui à qui j'adressais ce reproche sourit et ne me répondit rien... A quelque temps de là, il y eut cercle à la cour : on était encore en deuil; on m'avait dit le soir même de ma présentation, que l'impératrice avait témoigné que j'étais l'une des femmes qu'elle avait trouvées en France faisant le mieux la révérence. L'avait-elle vraiment dit, je n'en sais rien; mais on pense bien en même temps que cela compléta ma prévention. Aussi lorsque je revis Marie-Louise au cercle, je la trouvai encore charmante avec ses blonds che-

veux et son cou blanc comme un cygne ; elle me parla encore de l'Espagne pour me demander s'il y faisait aussi chaud qu'en France, et je trouvai l'à-propos de l'Espagne aussi aimable pour moi que spirituel pour elle ; car une souveraine est doublement agréable par le sujet de discours qu'elle sait prendre... Un troisième cercle vint; l'Espagne fut encore le texte de la phrase impériale... Et je commençai cette fois à trouver la chose un peu répétée. L'empereur, la première fois qu'il m'avait revue, m'avait dit :

— Ah ! ah ! madame Junot, eh bien ! vous avez donc été en Espagne ? Avez-vous eu bien peur des guérillas ? On dit que vous avez été brave comme un soldat !...

Et puis ce fut fini ; il ne me parla plus de l'Espagne qu'une ou deux fois, mais pour des choses tout-à-fait étrangères au sujet de conversation qu'il fallait choisir.

Le jour de ma présentation, j'aperçus avec plaisir derrière l'impératrice la seule femme qui pouvait être sa dame d'honneur : c'était la duchesse de Montebello. Je savais déjà sa nomination ; mais j'avoue que je fus heureuse en voyant sa belle tête me sourire avec une expression cordiale de bonne amitié, et représenter en même temps auprès de Marie-Louise, dans sa personne, toute l'armée impériale. J'ai déjà donné mon opinion sur la duchesse de Montebello ; cette opinion est invariable, parce qu'elle est fondée sur

la vérité. Je connais madame la duchesse de Montebello depuis trop long-temps pour n'être pas fixé sur ce que je dois penser d'elle ; et ce que j'en pense est bien *sous tous les rapports possibles*.

Quant à madame de Luçay, elle avait certainement de la douceur, de la politesse, de la bonne volonté, pour en avoir même ; mais il y avait en elle une sorte de *guindage*, avec une excessive prévenance, si je puis employer ce mot, qui nuisait à la dignité simple et naturelle qu'il lui aurait fallu avoir dans une charge aussi éminente que celle de dame d'atours de l'impératrice du MONDE, car Marie-Louise l'était alors. Il faut non-seulement du sérieux, mais un ensemble de convenances bien difficile à former. Au reste, l'impératrice parut ressentir l'effet que je viens de signaler, car elle n'avait pas pour madame de Luçay l'attrait qui la portait vers madame la duchesse de Montebello... Je dois dire, en parlant de celle-ci, que je trouvai en arrivant à Paris la clef d'une énigme renfermée dans l'une des lettres de M. de Narbonne, et que j'avais reçue quelques semaines avant mon départ pour France.

M. de Narbonne, cet ami si cher à moi, cet ami que j'avais défendu contre le caprice de l'empereur, quand il me disait :

« *Je veux que vous lui fermiez votre porte... il est mon ennemi...* »

Eh bien ! M. de Narbonne justifiait en ce mo-

ment ma tendre amitié. Justice venait enfin de lui être rendue..... l'empereur lui accordait non-seulement de la bienveillance, mais une grande faveur. Il avait fort influé, comme chacun sait, dans l'affaire du mariage avec Marie-Louise... Aussi l'empereur attaché, je dirai presque subjugué par cet homme, *dont le cœur avait de l'esprit, dont l'esprit avait du cœur,* voulut avoir auprès de la jeune impératrice un homme comme M. de Narbonne, qui avait toutes les qualités requises pour faire un parfait grand-maître de sa maison.

Le maréchal Duroc, à qui l'empereur fit part de cette pensée, la trouva tout admirable, et pendant vingt-quatre heures M. de Narbonne fut nommé grand-maître de la maison de l'impératrice Marie-Louise.

Lorsque j'arrivai à Paris, la chose n'était pas faite, mais elle était au moment de l'être. M. de Narbonne m'en parla comme il l'aurait dit à l'une de ses filles, en me demandant le secret, et je lui tins parole, car Junot lui-même ne sut pas un mot de l'affaire. La nomination devait avoir lieu le jour de la Saint-Louis. La veille, je revis M. de Narbonne le matin, et de meilleure heure que son heure habituelle [1]. Il paraissait soucieux, et lui, qui toujours était d'une humeur aimable et gaie, me sembla d'une préoccupation singulière. Je provoquai sa confiance, c'est-à-dire son abandon,

1 Je le voyais tous les jours de ma vie, à cette époque.

et il me dit que dans ce même moment il prenait une étrange résolution, c'était celle de refuser la charge qui lui était offerte auprès de l'impératrice. Il me dit toutes ses raisons pour le faire, et je l'approuvai.

Il avait su (n'importe par quel moyen, mais il le savait) que l'impératrice avait beaucoup pleuré en apprenant qu'elle aurait un grand-maître de sa maison; la duchesse de Montebello, qu'elle aimait tendrement, n'avait peut-être pas été étrangère à cette scène, et je trouve que dans ce pays *qu'on appelle la cour*, il est tout-à-fait de bonne guerre de s'examiner et de se défendre si l'on se croit attaqué.

La duchesse de Montebello se crut donc en danger, car son poste était le point important qui, de la place qu'on allait créer, allait être constamment attaqué, et elle en parla à l'impératrice de manière à la faire agir avec efficacité. En effet, à peine l'empereur eut-il vu ses larmes, qu'il fut ébranlé. Cependant sa résolution n'était jamais subordonnée, *pour quoi que ce fût*, aux instances et aux pleurs d'une femme; il ne céda en conséquence en rien, d'après ce que lui dit Marie-Louise. Mais Duroc ayant raconté l'histoire à M. de Narbonne, celui-ci prit aussitôt son parti, et il vint me le communiquer... C'était un refus.

— Je ne veux pas me trouver là en dissidence avec la favorite, me dit-il; elle est bonne, bienveillante même, et je crois la connaître assez pour

être sûr que jamais je n'aurai rien à craindre d'elle ; mais on ne peut répondre d'aucune bonne nature dans le pays où elle vit... Cet intérêt personnel, qui partout ailleurs est déjà un poison qui altère les affections les plus saintes, devient ici un serpent qui nous contraint de mordre et d'étouffer père et mère... jugez, moi, pauvret, ce que je deviendrais !... à peine distingué de l'empereur, il me faudrait tout à la fois reconquérir sa bienveillance et lutter contre une ennemie, car la duchesse deviendrait la mienne... et bien certainement que l'impératrice le deviendrait aussi ; non... non, je refuse et mon parti est bien pris.

Ce qui fut dit fut fait. L'empereur, charmé de plus en plus de l'esprit et des talens de M. de Narbonne, et voyant peut-être dans cette dernière partie de sa conduite une nouvelle preuve de sa force de raisonnement, l'empereur le nomma l'un de ses aides-de-camp... S'il n'avait jamais choisi que de cette manière dans le faubourg Saint-Germain, on ne le lui aurait pas tant reproché.

Quelque temps après, je vis dans les nominations de chambellans, celle de M. le comte Juste de Noailles, tandis que madame la comtesse Juste de Noailles était nommée dame du palais de l'impératrice. Cela me charma. J'aimais la comtesse Juste depuis bien des années, et je n'avais jamais voulu céder à l'empereur, non plus que pour M. de Narbonne, pour fermer ma porte à madame

de Noailles ; ceci me donna lieu de faire à l'empereur une observation que je tenais, au reste, en réserve depuis long-temps.

La cour était au bal chez la reine Hortense, je crois... je ne dansais pas... j'étais assise sur une banquette en regardant danser; c'était une anglaise qui se descendait alors. M. de Narbonne portait *l'aiguillette* pour la première fois ce jour-là. Il était appuyé dans l'embrasure de la porte et regardait aussi danser... L'empereur l'avisa comme moi...

— Eh bien, me dit-il avec cette expression impossible à bien rendre pour qui ne l'a pas connu... eh bien! êtes-vous contente... voilà un *de vos amis* près de moi?...

Madame de Noailles descendait alors l'anglaise, et je crois que son mari la dansait aussi... Je regardai d'abord M. de Narbonne, vers lequel l'empereur dirigeait mes yeux, puis les ramenai vers mon amie; je souris en regardant l'empereur et je lui dis :

— Et si j'avais strictement obéi à vos ordres, sire, qu'en serait-il arrivé?... quel nom mériterais-je à l'heure même, si j'eusse rempli votre volonté? car Votre Majesté m'a recommandé plus de vingt fois de fermer ma porte à M. de Narbonne et à madame de Noailles ainsi qu'à son beau frère, M. de Mouchy!... J'ai eu l'honneur de lui répondre, qu'étant mes amis ils ne pouvaient lui être ennemis, et que j'en répondais... Votre Majesté

a jugé que j'avais raison probablement... puisqu'elle les a placées près d'elle?...

L'empereur ne répondit pas un mot... Mais sa physionomie n'était pas à l'orage, malgré mon long discours. Au surplus, il y avait déjà quelque temps que je l'avais préparé.

Le jour de la Saint-Louis, il y eut grande réception pour l'impératrice; mais la cour fut convoquée à Trianon. Il paraît que l'impératrice montrait de la prédilection pour cet endroit plus que pour un autre, et l'empereur, toujours désireux de lui plaire, voulut que le jour de sa fête fût encore plus gai pour elle en se passant dans un lieu qu'elle aimait. En conséquence, sans regarder à l'ennui que les femmes devaient éprouver en faisant dix lieues en grande toilette, les billets d'invitation furent envoyés pour Trianon. Les circonstances qui se groupent autour de mes souvenirs de cette journée sont assez remarquables:

Nous nous trouvions ensemble, la maréchale Ney, la duchesse de Raguse et moi, lorsqu'on vint à parler de cette fête de Trianon, et de l'ennui de faire quatre lieues et demie dans une voiture, étant coiffée, habillée; et tout cela pour une fête de cour.

— Eh bien! dit la maréchale Ney, faisons une chose, allons à Versailles en robe blanche et en chapeau de paille, faisons porter nos toilettes par nos femmes; quant à nous, nous partirons de

Paris d'assez bonne heure pour nous promener dans le parc; ensuite comme mon mari et le général Junot sont ici dans ce moment, ils nous donneront à dîner chez Raimbaud; nous nous habillerons ensuite, et nous arriverons belles et fraîches à Trianon.

Ce projet était trop agréable pour ne pas être accueilli. Seulement la duchesse de Raguse proposa un amendement qui fut accueilli à l'unanimité. Elle avait un vieil ami nommé Ricbourg, ancien maître d'hôtel du roi, autant que je puis me le rappeler, qui logeait à Versailles. Il était ami de M. Perregaux, le père, et connaissait madame Marmont depuis son enfance. La duchesse nous proposa d'aller dîner chez lui, dans son établissement toujours confortable de vieux garçon, de nous y habiller, et de là nous rendre à Trianon. On parla de ce projet à M. de Ricbourg, qui en fut enchanté, car il faut dire aussi que nous étions toutes de sa connaissance.

Le maréchal Ney et la maréchale, Junot et moi, la duchesse de Raguse et le bon Lavalette qui, en sa qualité de notre ami à tous, occupait la place du duc de Raguse, alors en Espagne; la baronne Lallemand et M. de Ricbourg; nous étions donc réunis dans la salle à manger de ce dernier le 25 août 1811, dans les meilleures dispositions de gaieté, et assis tous les huit autour d'une table où était servi le plus succulent, le plus parfait des dîners.

Jamais il ne s'est vu de gens plus joyeux et d'une humeur plus cordiale. Junot et le maréchal Ney, heureux d'avoir quitté l'Espagne, de ne plus être sous la férule de la *vieille femme*, riaient et plaisantaient comme deux enfans. Ils nous faisaient rire nous-mêmes aux larmes. J'ai déjà parlé du charmant esprit de Lavalette. Junot, quand il avait la volonté de plaire, était certainement aussi aimable qu'il est possible qu'un homme le soit. Le maréchal Ney, lorsqu'il joignait cette même volonté d'être aimable à cette auréole de gloire qui l'entourait, était également un convive remarquable et pouvait beaucoup plaire. Il en avait la volonté ce jour-là, comme je l'ai dit, et rarement alors on manque son but. Ce fut donc dans une parfaite disposition d'esprit que nous nous habillâmes tous pour aller faire notre cour. Toutefois, ce moment fut celui d'une scène qui, toute comique qu'elle était, avait cependant son côté carastéristique et moral.

Lorsque nous fûmes sortis de table, la maréchale Ney nous dit que jusqu'à ce moment elle avait voulu faire porter à son mari l'habit habillé à la française, mais sans pouvoir y parvenir, et que dans l'espoir qu'il n'y prendrait pas garde au milieu de notre joyeuse journée, elle avait fait porter un habit habillé pour le maréchal, et qu'il était là tout prêt avec les manchettes en points d'Angleterre, ainsi que le jabot. Mais l'important n'était pas de faire porter l'habit de Paris à Versailles

par la femme de chambre de la maréchale, c'était de le faire porter par le maréchal lui-même, de Versailles à Trianon, et nous vîmes bientôt que la chose ne serait pas facile.

— Mon ami, lui dit la maréchale avec sa douce voix en s'approchant de lui toute craintive d'être repoussée dans l'attaque, tu sais que nous n'avons pas de temps à perdre, et nous sommes presque prêtes; s'il y avait quelque chose à faire à ton habit...

— Comment! dit le maréchal, quelque chose à faire à mon habit! eh! je l'ai mis hier pour aller dîner chez l'archichancelier.

— Mais, mon ami, ce n'est pas celui-là. Tu sais que l'empereur veut que vous portiez tous des habits à la française, et tu dois...

— Comment, s'écria le maréchal, c'est encore de cette mascarade que tu veux me parler! Bien certainement que je ne m'en affublerai jamais : je me suis prononcé là-dessus... Je ne veux pas avoir la tournure ridicule de tant d'autres dont je me ris. Ne m'en parle plus.

— Mais, mon ami, c'est impossible! l'empereur...

— Eh bien! que veut l'empereur? que les manufactures de Lyon, que les ateliers de broderie gagnent, n'est-il pas vrai? Eh bien! j'achèterai dix habits habillés, s'il le veut; mais qu'il me les fasse porter, pardieu! c'est une autre affaire.

La maréchale désespérant d'amener son mari à

ce qu'elle voulait par la persuasion *orale*, crut mieux faire en *opérant par les yeux*, et elle fit comparaître sa femme de chambre avec le fameux habit. Mais ce fut vraiment bien une autre affaire quand le maréchal l'eut aperçu : il se récria comme si on lui avait montré un costume de chez Babin, et en appelait à nous tous pour avoir notre avis. Cependant l'habit n'était pas mal ; seulement il était brodé avec des recherches de fleurs, des bouquets de boutons de roses, des bluets même, je crois, qui en vérité n'allaient pas au maréchal Ney, non plus que la couleur claire de l'habit. Il était néanmoins de bon goût, mais on comprenait que le maréchal préférât son habit de général brodé d'or, et qui avait relui aux yeux de l'ennemi sous le feu de la mitraille, à ce costume qui était pour lui aussi incommode qu'étranger. Madame Ney eut beau dire en faveur de l'habit, son mari fut inflexible. Enfin, poussé à bout par nos représentations, car nous soutenions la maréchale, comme cela était de notre devoir, il court à la femme de chambre de madame Ney, lui prend les deux bras, et avant que la pauvre fille pût savoir ce qu'il voulait d'elle, il les lui passe dans les manches de l'habit brodé, et la plaçant en prespective, comme ces bâtons en croix qu'on voit dans les boutiques du Palais-Royal pour porter les habits et les manteaux, il nous demanda si nous pouvions sérieusement lui conseiller de s'affubler d'une pareille toilette de mardi-gras.

Dans le même moment, Junot, qui avait été s'habiller, rentra vêtu d'un habit à la française extrêmement riche, mais où il n'y avait ni roses, ni bluets, par exemple. En le voyant, le maréchal se mit en colère.

— Comment! lui dit-il, tu consens à porter ce harnais-là... oh! Junot!...

Et il joignait les mains comme si c'eût été une grande faute... Hélas! peut-être avait-il raison... Du reste, Junot, qui était, comme nous, fort diverti de cette petite scène qui mettait dans un beau jour ce caractère noble et guerrier du maréchal Ney, Junot lui dit que depuis 1808 il portait à la cour fort souvent un habit habillé, ce qui était vrai... mais rien ne put décider Ney à s'en affubler. Il mit son uniforme, et mademoiselle Julie, ou Sophie, je ne sais, enfin la fatime de madame Ney, fut libre de disposer de ses bras qu'elle tenait étendus depuis une heure comme un portemanteau sans oser bouger... et le bel habit brodé fut replacé dans son carton, au grand contentement du maréchal et à la grande peine de sa femme...

Toutes ces folies nous faisaient rire aux larmes... c'était plaisir en vérité de voir ces quatre jeunes femmes, gaies, rieuses, couronnées de roses, entourées de bonheur et de tout ce qui peut le donner avec excès, portant la vie avec légèreté, car tout y était bonheur alors!... eh bien! elles étaient quatre ces femmes... qu'on les suive

toutes dans leur destinée!... comme elle est tristement accomplie aujourd'hui!... et pourtant le temps qui s'est écoulé depuis cette époque est de peu de durée... La maréchale Ney a vu s'ouvrir pour son mari, pour celui dont la France devait défendre les jours, puisqu'elle avait épousé sa gloire, la maréchale Ney a vu creuser sa fosse par des mains françaises au nom des furies qu'on nomme *esprit de partie*... Et moi... moi... comment la mort m'a-t-elle revêtue d'habits de deuil, ainsi que mes enfans!... Et la duchesse de Raguse!... pauvre, pauvre femme!... combien elle a souffert... combien elle doit souffrir!... plus, oh! bien plus que si la mort l'avait touchée de son doigt de squelette... Et madame Lallemand!... quelle existence fut la sienne pendant seize ans!... Si elle ne fut pas aussi lugubrement sinistre que le sort l'avait ordonné, c'est à son courage, à la force de son caractère qu'elle le doit... *Les quatre hommes n'existent plus!*... Ainsi la mort et l'infortune ont toutes deux promené leur équerre et leur faux, et ravagé dans l'espace de quelques années tant d'existences brillantes et heureuses, moissonnées tant de vies si fortes encore de feu et de volonté! Oh! il y a dans l'étude de malheurs si profonds bien plus de morale à recueillir que dans les paroles dites auprès du chevet mortuaire d'un roi seulement grand par les autres...

Mais pourquoi toujours lever ce rideau du passé?... n'est-ce donc pas assez de souffrir du malheur qu'il nous a légué?...

... Nous nous rendîmes à Trianon en nous promettant de ne pas nous quitter; ce que nous fîmes... Peu de temps après notre arrivée dans la galerie, nous rejoignîmes la comtesse du Chatel, qui demeura avec nous, et qui parcourut aussi les belles allées de Trianon, qui étaient ce soir-là encore plus ravissantes qu'elles le sont habituellement; car elles recevaient un charme de plus, quand on y arrivait en sortant de cette gallerie où l'on étouffait... c'était pour mourir. L'impératrice fut très long-temps à faire sa tournée, ce qui nous retint à nos places; mais aussitôt qu'elle nous eut dépassées, aussitôt qu'elle m'eut demandé s'il *faisait aussi chaud que cela en Espagne*, nous quittâmes la galerie pour aller nous promener dans les allées enbaumées du beau parc, disant entre nous quelle différence il y avait entre l'esprit agréable de l'impératrice Joséphine, qui savait toujours adresser un mot directement convenable à chaque personne à laquelle elle parlait, et ce répertoire éternel qui ne comprenait qu'un seul motif pour faire la gamme sur tous les tons.

C'est à cette fête de Trianon que je vis pour la première fois *tous* les hommes de la cour en habit habillé. Quelles singulières tournures il y avait, en effet, bonté divine!... Non sans doute, rien n'approchera jamais, quelque mordantes que soient les caricatures, du ridicule de certains personnages. Une ressemblance étonnante, et qui frappait tout le monde. Ce soir-là même, c'était le

général S********i en habit habillé comme tout le reste de la cour, mais ressemblant à Gavaudan dans les *Événemens imprévus*, d'une si forte manière, qu'en vérité il y avait à s'y méprendre. L'une de nous (et je commence par dire que ce n'est pas moi) observa qu'avec son nez au vent, sa petite personne toute ronde, et surtout le soin toujours apporté par lui d'être bien complet dans l'arrangement de sa petite personne, il y avait un nom qui lui allait à ravir, et ce nom était celui du général Poupet... Et bien ! le nom est joli... En vérité, il est joli... il l'est si bien, que long-temps nous ne l'avons appelé que le général Poupet.

J'avais retrouvé Madame toujours aussi bonne pour moi que lorsque je l'avais quittée. Sa maison était plus nombreuse, et les additions qu'elle y avait faites étaient toutes si bien, que jamais elle ne fut plus convenablement. La belle madame de Laborde, qui à cette époque était ravissante de beauté ; madame de Saint-Sauveur, fille du prince de Masserano ; madame de Rochefort [1], nièce du cardinanal de Bayane, furent ajoutées au service d'honneur de Madame-mère. C'était une vraie bonne fortune que d'avoir le brevet *de dame pour accompagner Madame-mère*, car elle nous rendait bien heureuses.

Le nom de madame de Rochefort me rappelle

1 Je crois que madame de Rochefort n'y vint qu'en 1812 ou 1813.

un mot du comte Louis de Narbonne. Nous disions un jour devant lui qu'elle était belle :

— C'est vrai... dit M. de Narbonne, elle est belle... Elle ressemble à l'impératrice Poppée...

Et cette manière emphatique de prononcer le nom de Poppée nous fit éclater de rire... Ce nom-là tenait bien plus de place qu'un autre dans sa bouche... et il allait très-bien à la figure dont il parlait... Elle était belle, c'est vrai... mais tous les traits étaient trop grands, même les yeux. La nature avait pris trop d'étoffe pour la faire... C'était comme une robe trop longue...

Ce fut cette même année qu'il arriva chez Madame une aventure fort plaisante qui fit rire surtout aux dépens de celui qui s'en fit le héros.

On était en automne ; Madame allait dîner chez la reine d'Espagne ; M. de Beaumont, son premier écuyer, avait été donner ses ordres pour que les voitures fussent prêtes, et Madame était restée avec madame de Fleurieu, qui se trouvait de service ce jour-là, dans le salon où est suspendu le grand Bélisaire de David. Le jour baissait, et le salon était à peine éclairé par la lueur mourante du feu, lorsque les deux battans s'ouvrirent, et le valet de chambre fit entrer un monsieur revêtu d'un uniforme richement brodé en argent, ayant bas de soie, escarpins, épée au côté, chapeau sous le bras, enfin tenue complète : ce monsieur s'avance dans l'appartement, salue légèrement les deux femmes qu'il entrevoit

dans la demi-obscurité, puis va à la cheminée, chauffe ses pieds, chante à demi-voix, tire sa montre, regarde la pendule, compare, et dit enfin assez haut pour qu'on l'entende :

— Que diable, ce vieux fou-là... comment va donc sa montre ?

Madame de Fleurieu, surprise au dernier point de cette façon d'agir, et ne comprenant pas d'ailleurs ce que pouvait venir faire un préfet (car elle venait enfin de distinguer la broderie *préfectoriale* sur le collet et les paremens du monsieur) chez Madame-mère, à cette heure de la journée, et surtout au moment où elle allait sortir, madame de Fleurieu allait lui demander ce qu'il cherchait et ce qu'il voulait, lorsque lui-même avançant d'un pas délibéré et la pointe du pied basse, la main dans le gousset, le jarret tendu, s'approcha du canapé, et s'adressant directement à Madame, il lui dit :

— Madame, savez-vous si Son Altesse Sérénissime viendra bientôt ?

Et il serrait les dents en souriant avec malice ; ce qui donnait à sa physionomie une assez drôle d'expression.

Madame, quoique toujours fort convenable, n'était pas constamment sur ses gardes ; et cette visite, qui d'abord l'avait troublée, l'achevait entièrement en ce moment, en lui parlant de cette façon : elle ne put que regarder le monsieur, et lui dire à demi-voix :

— Monsieur, je vous dirai... que.... je ne sais pas...

— Hein !... quoi? vous n'entendez pas? Je vous demande, madame, si vous savez quand doit venir l'archichancelier?

Ce fut bien une autre affaire... Ici madame de Fleurieu ne comprit pas plus que Madame, qui, plus stupéfaite cette fois que la première, regarda le monsieur brodé et ne put répondre une parole. Le monsieur brodé leva les épaules et s'en fut à la cheminée, posa ses pieds sur les chenets, les chauffa en sifflant toujours son air et marronnant par intervalles des mots qui ressemblaient aux imprécations d'un homme qui a faim. Madame de Fleurieu, qui commençait à trouver la scène un peu longue en raison de sa singularité, se leva en vraie dame de cour, et s'avançant vers le monsieur brodé, elle lui dit avec cette majesté que nous lui avons tous connue quand elle se mettait à la première position pour une révérence :

— Monsieur, voudriez-vous me dire où vous croyez être?...

Le monsieur se retourna vers elle, mais assez négligemment et laissant son pied sur le chenet :

— Comment, madame, où *je crois* être?... Je crois être chez S. A. S. l'archichancelier de l'empire... qui m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner, et que je suis fort étonné de ne pas voir ici ; car l'heure est pour cinq heures et demie.

— Monsieur, répondit gravement madame de

Fleurieu, vous n'êtes point chez M. l'archichancelier... vous êtes chez Madame.

— Chez madame?... Comment avez-vous dit, je vous prie?...

— Chez Madame!

— Et mais madame... madame, madame *qui?*

— Chez Madame-mère, monsieur, mère de Sa Majesté l'empereur et roi...

En entendant ces paroles sacramentelles, le monsieur se retourne, se précipite vers Madame en s'écriant: Ah! Madame!... que je suis heureux! que je suis content!... comment puis-je vous témoigner *ma joie* de faire la connaissance de la mère d'un homme à qui j'ai tant d'obligations?

Et le monsieur, énonçant à la fin ses noms et qualités, déclare se nommer *Desmousseaux*, et être préfet de Toulouse, c'est-à-dire du département de la Haute-Garonne: *Madame*, qui était d'une extrême bonté, l'accueillit alors comme devait l'être un fonctionnaire public qui paraissait si attaché à l'empereur; mais comme elle était une personne ponctuelle et de beaucoup d'ordre, et que six heures sonnaient en même temps à la pendule:

— Monsieur, lui dit-elle fort gravement, je vous engage à vous hâter.... L'archichancelier se met à table à cinq heures et demie, et il en est six; je ne puis pas vous offrir de vous dédommager, car je dîne chez ma belle-fille....

mais j'espère avoir le plaisir de vous revoir.

Le monsieur s'en alla après avoir recommencé dix fois les assurances de son bonheur d'avoir *fait ainsi la connaissance* de Madame ; quant aux excuses, il n'en fallait pas parler, car il n'y songeait pas, et le mieux de l'affaire, c'est que jamais il n'y a pensé depuis.

Mais l'aventure devait avoir un côté tristement sérieux pour lui. Lorsqu'il eut pris congé de Madame et qu'il fut sorti de ses appartemens, il se mit en devoir de gagner le logis de l'archichancelier ; mais le cocher de sa voiture de remise, après l'avoir déposé sur le perron de Madame, qu'il n'avait pas reconnu pour ne pas être celui de l'archichancelier, parce que rien ne ressemble plus à un perron en pierre qu'un perron en pierre, s'en était allé sans s'inquiéter autrement de son préfet... mais il pleuvait... il faisait du vent... de la boue... tout cela n'était rien encore en comparaison de l'orage qui attendait le préfet, lorsque enfin il arriva chez l'archichancelier, qui, bien que logé dans la même rue que Madame, était encore assez loin d'elle pour que le pauvre préfet y arrivât mouillé, crotté, et par-dessus tout affamé ; car il était six heures et demie : le prince archichancelier n'aimait pas qu'on se fît attendre, et, du reste, il n'attendait que des femmes, ou bien des hommes du premier rang.

J'ai promis de raconter une histoire arrivée au prince d'Ess... ; je vais terminer ce chapitre avec elle.

On sait que le prince était fort économe, pour ne pas dire un autre mot ; cependant il se mêlait à cette esprit d'avarice une volonté qui marche difficilement avec lui ; c'était celle de *contenter en tout* les goûts d'une femme qui s'était attachée à lui bien plus qu'il ne s'était attaché à elle. Pour faire tout aller ensemble le mieux possible, le prince avait acheté à cette femme une fort belle maison dans la rue de Lille, l'y avait établie dans le plus bel appartement, et souvent lui-même venait loger dans cette maison, lorsque l'envie lui en prenait ; mais ils étaient loin de tout occuper, et je l'ai déjà dit, comme il était un homme d'ordre et d'économie, il songea que l'on pouvait louer la partie de l'hôtel qui était inhabitée, et il le dit au notaire qui lui avait vendu cet hôtel, et qui ne connaissait de ses affaires que son nom et la vente qu'il lui avait faite.

Le moment où il fit cette communication au notaire était précisément celui où l'on ouvrait le Corps-Législatif : il vit le même jour un député qui venait pour la session, et avait avec lui sa femme et sa fille : celle-ci était une jeune et agréable personne parfaitement élevée ; à peine le notaire eut-il nommé le maréchal, que le député, enchanté de la possibilité de voir fréquemment le prince d'Ess...., puisqu'il deviendrait son locataire, conclut à l'heure même le marché, après avoir parcouru l'appartement avec le notaire, qui ne connaissait le prince que par sa

réputation, et le sachant fort avare, ne cherchait seulement pas à s'expliquer l'exiguité de son train.

Le jour même le député et sa famille s'installèrent dans la maison du prince ; ils passèrent le reste de la journée à terminer leur établissement ; et, lorsque vint le soir, ils se mirent à table pour souper, ainsi que devait le faire un vénérable député au Corps-Législatif du temps de l'empire.

Dans la pièce qui servait de salle à manger à la famille de province, il se trouvait une porte vitrée condamnée en apparence, et dont les carreaux étaient recouverts par un rideau de double mousseline, que chacun pouvait tirer de son côté ; lorsque le député avait demandé où menait cette porte, le concierge avait répondu qu'elle conduisait chez *madame*, mais qu'elle était *fermée*, et que d'ailleurs il y avait deux verrous de ce côté qu'il fit même remarquer, et le député et sa femme n'y firent plus attention.

Mais tandis qu'ils soupaient, un bruit étrange sembla venir par cette porte... Ce bruit, d'abord lointain, s'éleva par degrés... Bientôt on distingua des gémissemens, des plaintes, des cris.... Tout était confus ; mais la rumeur devint enfin plus vive, et tout à coup une dispute, un combat même violent parut se livrer à peu de distance. On n'entendait aucune parole distincte ; mais l'accent, le diapason élevé des voix l'indiquaient

assez. Bientôt le *crescendo* devint tellement violent, que la querelle semblait être dans la pièce voisine... Des porcelaines tombèrent... On appela au secours !... Puis tout à coup la porte vitrée fut presque brisée. En l'ouvrant, une femme échevelée, presque en chemise, se précipita dans la chambre, en s'écriant :

— Sauvez-moi ! sauvez-moi !...

Tandis qu'un homme assez âgé, en robe de chambre, en bonnet de coton, et tenant à la main une paire de pincettes dont il paraissait avoir fortement corrigé la femme qui se lamentait et pleurait auprès de madame De..., arrivait en blasphémant et le bras encore levé pour frapper... Le député se mit au devant du personnage en bonnet de coton, avec tout le respect néanmoins qu'il pouvait apporter dans son opposition envers un grand-officier de l'empire; car il présumait bien qu'il en avait un devant les yeux... et il ne se trompait pas.

En se réveillant de sa colère au milieu d'un groupe étranger, dont pas une figure ne lui était même connue, le bonnet de coton eut un moment de honte, mais il fut court; et il leva de nouveau le bras pour ajouter une nouvelle *zébrure* à celles qui rayaient en noir sur blanc la chemise et le jupon de la pauvre affligée. Comme madame De..... et son mari croyaient encore que c'était le noble ménage, M. De..... retint le bras du maréchal, et sa femme emmena la battue zé-

brée dans sa chambre, en ayant soin de se mettre entre elle et les pincettes, car le vétéran espadonnait avec, comme s'il eût été devant l'ennemi. Mais à peine madame De.... fut-elle dans l'appartement de celle qu'elle prenait pour la patrone de céans, qu'elle fut au courant de l'affaire par une femme de chambre vraie *soubrette de comédie*, une *de ces fatimes* qui feraient reconnaître leurs maîtresses entre mille.

— Eh bien! dit-elle en venant au coup de sonnette, le vieux singe a donc encore fait son sabbat? Ah! mon Dieu! quelle vie *nous* fait mener, cet animal-là!... Si j'étais de madame!...

Et elle faisait un signe qui ne laissait pas de doute... Madame De.... sut à l'instant à quoi s'en tenir, et son parti fut pris. Elle n'en dit pas un mot à cette femme, qui, du reste, en valeureuse amazone, savait fort bien affronter les coups de pincettes et même les coups de fusil, puisqu'on l'a vue plus tard à l'armée braver de vrais périls. Ce jour-là elle en fut quitte pour quelques contusions, que madame De.... lui conseilla de baigner dans de l'eau d'arquebusade; puis elle se retira, après avoir froidement échangé quelques paroles avec la dame battue. Elle trouva son mari en grande conversation avec le bonnet de coton, qui se retira après avoir profondément salué madame De... Elle surprit étrangement le député en lui apprenant où ils étaient. Mais leur parti fut arrêté tout aussitôt. Comme leur fille avait été

renvoyée par eux dès l'entrée des combattans, elle ignorait totalement la chose, et ne devait jamais l'apprendre. Le lendemain ils sortirent dès huit heures du matin, et furent arrêter un logement dans un hôtel garni, d'où ils envoyèrent chercher leurs effets. Le bonnet de coton fut très-courroucé, mais le père et la mère de famille étaient trop intéressés à éloigner de pareilles scènes des yeux de leur fille, pour que la crainte de blesser un homme qu'ils n'avaient jamais vu pût les arrêter.

La suite de cette anecdote est assez plaisante. Le député et sa famille demeurèrent à Paris une partie de l'hiver. Comme ils étaient fort recommandés, ils allèrent dans le monde; et le moment des bals étant arrivé, madame D.... passa peu de jours sans y conduire sa fille. Se trouvant à une fête donnée par le ministre de la guerre, mademoiselle De.... dansa dans la même contre-danse qu'une jeune personne charmante, dont la fraîcheur, les jolis traits, la tenue parfaite, tout en elle enfin attirait et plaisait. Mademoiselle De.... fut curieuse de savoir le nom de cette jeune fille si bien mise et si charmante, et elle le demanda à son danseur.

— Comment, lui dit-il, vous ne la connaissez pas? C'est une des plus riches héritières de France, et son héritage de gloire est pour le moins aussi beau que celui d'or et de pierreries. C'est mademoiselle M......

En entendant ce nom par lui-même si fameux, mais que des souvenirs particuliers lui rendaient encore plus remarquable, mademoiselle De.... fit plusieurs fois manquer la figure de la contredanse, par son attention soutenue à regarder mademoiselle M......

— Comme elle est jolie! dit mademoiselle De.... Elle ne ressemble pas du tout à sa mère.

— Oh! la maréchale est bien plus grande.

— Non, dit doucement mademoiselle De....; je la connais, et je vous réponds qu'elle est bien plus petite.

— Tenez, jugez-en vous-même, lui dit son danseur avec qui elle avait cette discussion...

Et dirigeant son regard, il lui fit remarquer une grande femme encore belle et fraîche auprès de laquelle s'asseyait la gracieuse jeune fille aux noms glorieux...

— Mais cette femme n'est pas la maréchale M...., dit avec impatience mademoiselle De...

Elle arrivait en ce moment auprès de sa mère, et lui dit à voix basse, car on lui avait recommandé de ne jamais parler de cette histoire, qu'il y avait là une femme qu'on appelait madame la maréchale Ma...., et que bien sûr ce n'était pas celle qu'elle avait vue un soir recevant...

Sa mère lui fit signe de ne pas poursuivre, et mademoiselle De.... lui demanda de regarder au moins celle qu'on prétendait lui faire prendre pour la maréchale...

— Mais je n'y vois pas de différence, dit madame De.... à sa fille ; c'est la même personne.

Mademoiselle De.... fut confondue.

— Comment ! et toi aussi, maman !... mais regarde bien... et songe donc que celle-ci aurait elle-même donné les coups de pincettes, bien loin d'en recevoir.

Elle avait raison la jeune fille.

Une grande, une immense circonstance dans la vie de Napoléon était au moment d'y marquer sa trace par un sillon de feu. C'était la convocation *d'un concile national.* Il s'ouvrit à Paris, le 11 juin 1811, et plus de cent vingt évêques de France, d'Allemagne et d'Italie y assistèrent ; et cette résolution, quoiqu'elle ait peut-être valu à l'empereur de cruelles représailles de la cour de Rome, est pourtant grande et noble, et marquera dans sa vie politique comme une de ces traces lumineuses destinées à éclairer après lui ceux qui marcheront dans sa route. C'était une lutte ouverte avec la cour de Rome, et l'empereur était dans son droit pour la soutenir... S'il a fait une faute... ce n'est pas d'avoir entrepris.

Ce concile était convoqué pour régulariser l'ordre de l'institution canonique, que le pape refusait aux évêques nommés depuis 1809, époque où Napoléon avait touché au domaine de saint Pierre. Le concile, reconnu compétent, décréta *que les siéges épiscopaux ne pouvant demeurer vacans plus*

d'une année, pendant laquelle même la consécration, l'institution doivent avoir lieu, les nommés s'adresseront au pape pour obtenir l'institution canonique... et six mois après la notification de la nomination, le pape sera tenu de donner l'institution, d'après la forme du concordat.. ajoutant que... *les six mois écoulés, si le pape n'accorde pas l'institution, le métropolitaine y procèdera ou bien le plus ancien évêque de la province.*

Les décrets du concile national furent envoyés à Savone, au saint-père. Ils avaient été rendus *le 5 août. Le 20 septembre* un bref du pape confirmant les décrets du concile, arriva à Paris... Mais par une ruse assez difficile à qualifier, car elle n'est pas digne de la cour de Rome, le bref est frappé de nullité le jour même où le saint-père le donne... La cour papale avait un système d'après lequel elle marchait, et dont elle ne déviait que par une force majeure. Ainsi donc ce même système fit refuser l'institution promise par le bref du 5 août, et jusqu'à la fin de 1819 nous avons été presque privés d'évêques en France. L'empereur oubliait souvent que sa volonté demeurait insuffisante dans une lutte où ses adversaires n'avaient pour eux que la ruse. Dans cette circonstance, par exemple, il ne comprit pas qu'un concile national pouvait être récusé par le saint-père, étant surtout captif. Un concile œcuménique était à plus de droit que jamais nécessaire en pareille circonstance. Sans doute on pouvait accep-

ter le concile national, mais le prétexte était bon, et on n'avait garde de le repousser.

Le cardinal Galerotti, mandé une fois par l'empereur dans son cabinet avec d'autres prélats, et interrogé par lui sur une question théologique très-délicate, ne répondit que par ce sourire bienveillant qu'ont si souvent les Italiens, et ce demi-haussement d'épaules, en avançant les mains et joignant à cela un air contrit, malgré le sourire... L'empereur répéta sa question; et comme il était fort animé, il le fit cette fois sur un diapason plus élevé, et en regardant le cardinal avec son œil de faucon... Le cardinal parut désolé, mais ne répondit pas autrement, si ce n'est qu'il joignit à sa première *manière* un froncement de sourcils qui indiquait qu'il était prêt à pleurer.

— Ah çà! qu'est-ce donc que cela veut dire? demanda Napoléon avec une humeur marquée.

— Son sordo, maestà!... son sordo! Misero me!... e poi!... vedi... sacra maestà!... Il Francese... Eh!... non posso!...

Et tout cela dit avec cette voix mielleuse que les cardinaux semblent prendre quand ils vêtissent la soutane rouge.

— Ah! dit l'empereur en passant avec colère, s'ils m'envoient ici des sourds et des aveugles pour *voir* et pour *entendre!*...

Du reste le cardinal Galerotti entendait fort bien, même le français, et cela quand il le voulait. Un jour il disait :

— L'empereur Napoléon est le plus grand théologien du siècle... il est plus habile qu'aucun de nous.

— Et comment cela?

— Voyez le cardinal Opizzoni... il ne voulait entendre à aucune concession, l'empereur non plus... Ils ont discuté : le cardinal Opizzoni disait non, l'empereur disait oui : le cardinal ne voulait pas, et Napoléon voulait : qu'est-il arrivé?... que l'empereur a fait mettre le cardinal Opizzoni à Vincennes, et tout de suite après le cardinal a bien voulu... J'ai donc raison de dire que l'empereur est un grand théologien.

Et moi, j'ai donc aussi raison de dire qu'avec de tels adversaires, dont l'attitude railleuse et rusée défie toutes les attaques, il ne faut pas songer à les combattre, mais bien à les gagner... l'empereur le comprit, mais trop tard.

Je le trouvai fort changé, *lui*, de sa personne. Mais une physionomie toute nouvelle sous laquelle il m'apparut divinement éclairé, ce fut celle *de père!*... une poésie admirable donne une juste idée de Napoléon regardant ou caressant son fils!...

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père [1]!...

Et puis, qu'il était beau cet enfant!... lorsqu'il

1 Ce sont ces vers immortels de Victor Hugo, sur la mort du royal enfant... il y a là toute une strophe à laquelle il faut des larmes... (*Napoléon II* dans les *Cent-et-Un*).

se promenait aux Tuileries, dans cette calèche faite en forme de conque, et traînée par deux jeunes daims que Franconi avait dressés, et qui lui avaient été donnés par sa tante, la reine de Naples !... Il ressemblait à ces amours d'Herculanum... Oh ! qu'il était beau ! et que son père était heureux !... Ce fut le dernier sourire de la fortune, mais il fut bien doux.

Un jour j'avais été chez le jeune roi; l'empereur y était, et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est-à-dire en le tourmentant. Il descendait de cheval et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait aux éclats, et alors il embrassait son père ; autant que l'autre le voulait... L'empereur se plaisait à ce jeu, et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

— N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot ? me dit-il ; convenez qu'il est beau...

Je pouvais l'affirmer sans flatterie : il était beau comme un ange.

— Vous n'étiez pas ici, *poursuivit l'empereur*, à sa naissance ; c'était un beau spectacle ! J'ai vu ce jonr-là combien les Parisiens m'aimaient ! Mais c'est une rude besogne pous vous autres femmes[1]...

Il passa la main sur son front, comme pour éloigner un souvenir pénible ; puis il reprit, toujours en caressant les joues rosées de son fils :

— J'ai bien compris, ce jour-là, que Junot se

soit sauvé de chez lui pour venir auprès de moi quand vous accouchiez !... Mais les Parisiens ont bien payé l'impératrice de ce qu'elle a souffert : oui, ils étaient bien contens. Et à l'armée, comment ont-ils reçu cette nouvelle-là ?

Je lui dis la vérité, c'est que pendant quinze jours les soldats furent comme fous de leur joie. Junot le lui avait déjà dit, mais il était bien aise d'une confirmation. Il se promenait les mains derrière son dos, la tête baissée, mais en souriant. On voyait qu'il rappelait à sa mémoire un moment bien heureux pour lui. Puis il revenait à son fils, l'embrassait, lui pinçait le nez, les joues ; et quand il criait :

— Allons, allons, taisez-vous, monsieur ; croyez-vous *que vous ne serez jamais contrarié.* Est-ce qu'un roi crie, d'ailleurs !

Il me parla ensuite de mon fils aîné, de mon plus jeune fils, qui alors était fort malade. C'était la première fois depuis bien des années que je le voyais s'occuper ainsi de nos enfans... Cette circonstance me frappa : je le dis à Junot, qui m'apprit également que l'empereur lui avait souvent parlé de la beauté de mon Napoléon, quand on l'avait conduit à Fontainebleau pour le baptême ; et qu'une fois il lui avait demandé s'il était vrai que je fusse accouchée *seule et sans secours* à Ciudad-Rodrigo, comme l'avaient dit dans le temps les journaux anglais. Deux ans plus tôt l'empereur ne se serait jamais occupé de pareille chose.

C'est une particularité bien étrange que cette sorte de dénégation attachée à la naissance des héritiers d'un trône... Que pouvait-il y avoir d'étonnant à ce que Marie-Louise, jeune, belle, fraîche personne, eût un enfant après onze mois de mariage [1] ? Et cependant que de sottises, que de pauvretés furent dites à cette époque !... On m'écrivait ces belles choses-là ; et lorsque j'arrivai à Paris, je fus stupéfaite d'entendre, de la part de gens qui jamais n'auraient dû même en avoir la pensée, des paroles au moins fort ridicules à cet égard-là... Mais j'entendis aussi des *versions authentiques*, et je ne conçois pas comment la plus absurde méchanceté n'a pas reculé devant l'impossibilité d'une accusation [2].

L'Angleterre a pu empêcher, par son *geôlier-bourreau*, de mettre sur le cercueil de NAPOLÉON une plaque qui indiquât que cette grande victime était morte sous les coups de son poignard le 5 mai 1821... la restauration a pu rendre des dé-

1 Le mariage civil de l'empereur fut célébré à Saint-Cloud le dimanche Ier avril 1810, à deux heures après-midi... Ce fut le lendemain, 2 avril, qu'eut lieu, dans la grande galerie du Louvre, la cérémonie religieuse.

2 Que n'a-t-on pas dit aussi de l'accouchement de madame la duchesse de Berry !... mais ici le cas était différent. Cette fois on pouvait en douter ; non pas que j'en doute, j'y crois au contraire.... mais il y a des circonstances au moins singulières qui ne sont pas même en apparence dans l'autre événement, auquel vingt-deux personnes assistaient.

crets pour qu'on déchirât des gravures, qu'on brisât des bronzes, qu'on abattit des statues...... oui, la haine et la crainte jalouse ont pu tenter beaucoup de choses pour détruire la plus immense, la plus lumineuse mémoire que la postérité accueillera jamais... Eh bien! malgré tous ces efforts impuissans, il restera toujours une tradition orale, simple parce qu'elle est sublime comme son sujet, et que c'est le peuple, le paysan, qui conserveront cette tradition dans toute sa beauté... Le père dira à son fils, qui le redira à l'autre génération, laquelle elle-même le transmettra à ses fils, comment chacun allait à Saint-Cloud pour voir la jeune impératrice qui se promenait, pâle, souffrante, mais pour des maux qu'on chérissait, car ils indiquaient son nouvel état. Cette tradition racontera comment la VOIX UNANIME de tout un peuple demandait qu'elle eût un fils... un fils, pour qu'il héritât de la gloire de son père qui avait fait la gloire de sa patrie..... pour qu'il héritât de l'EMPIRE DE FRANCE... et ce vœu, savez-vous bien, il partait des palais, des chambres dorées, comme il était poussé sous le chaume et dans la mansarde, par le mendiant et l'ouvrier... Une tradition qui demeurera éternellement vivante, sera celle du 20 mars 1811, lorsque le premier coup de canon annonça enfin que Marie-Louise était mère... A ce premier retentissement, tout ce qui marchait s'arrêta [1].... tout...

[1] Au premier coup de canon le bourdon de Notre-Dame

Dans une seconde la grande ville fut frappée de silence comme par enchantement... Le mot d'affaires le plus important, la parole d'amour la plus délirante, tout fut suspendu... et sans le retentissement du canon, on aurait cru être dans cette ville des Mille et une Nuits, qu'un coup de baguette pétrifia... Puis un vingt-deuxième coup tonna enfin dans le silence !... Alors UN SEUL CRI, UN SEUL !... mais poussé par un million de voix, retentit dans Paris et fit trembler les murs de ce même palais où venait de naître le fils du héros, et autour duquel la foule était si pressée, qu'un moucheron n'aurait pu se poser à terre...

Et les chapeaux volaient en l'air, les mouchoirs flottaient... On courait, on s'embrassait, on s'annonçait la grande nouvelle en riant, et pourtant avec des larmes, mais des larmes de joie ; car les vieux soldats voyaient dans ce fils de leur général bien-aimé, de leur empereur respecté et chéri, ils voyaient tout un avenir... et cet avenir était bien assez beau pour leur payer leur sang et leurs membres laissés sur tous les champs de bataille. Les lauriers achetés à ce prix allaient enfin grandir autour du berceau d'un fils de l'empereur.

Et LUI, cependant, caché derrière un rideau, il voyait ce peuple, il entendait sa joie, ses vœux... et cette âme d'acier s'amollit sous ces ac-

et les cloches des paroisses, qui sonnaient depuis que l'impératrice était en travail, s'étaient arrêtés...

cens d'amour... il pleura!... il pleura d'émotion!.. Cette joie populaire fut trouver dans son âme tout ce que le ciel y avait versé de tendre, de bienveillant, et ce qui jusqu'alors ne s'était pas développé en lui...

A onze heures madame Blanchard monta en ballon, et partit de l'École-Militaire, de cette caserne de la garde impériale, de ce lieu que Napoléon avait habité comme jeune homme, et où dix ans plus tard il distribuait ses aigles à l'armée française, pour aller annoncer autour de Paris la la naissance du fils DE L'EMPEREUR, du fils de NAPOLÉON BONAPARTE...

Le télégraphe fut aussitôt mis en mouvement; et Bruxelles, Lyon, Anvers, Brest, Bordeau, Lille, toutes les grandes villes de l'empire furent instruites, et à quatre heures après-midi on savait que la joie des provinces était égale à celle de Paris. Des courriers, des pages, des officiers de l'empereur, furent envoyés dans les cours étrangères pour remplir le même office. Le sénat d'Italie, les corps municipaux de Rome et de Milan furent également prévenus. Les places de guerre reçurent ordre de faire tirer les mêmes salves qu'à Paris; les ports de mer firent pavoiser leurs flottes... et partout, aussitôt que la nouvelle était connue, on illuminait sans ordre. Et ceux qui veulent trouver dans les démonstrations du peuple l'expression de sa pensée la plus secrète, auront pu remarquer que dans tous les faubourgs

et dans les autres quartiers les derniers étages des plus pauvres maisons étaient aussi éclairés que les plus beaux hôtels de Paris ; et les édifices publics, toujours resplendissans de lumières dans de pareilles fêtes, étaient à peine remarqués, tant la joie publique s'efforçait de tout effacer.

Il y eut une fête impromptu que les bateliers voulurent absolument donner ce même jour du 20 mars, et qui se prolongea fort avant dans la nuit... Eh bien, rien de tout cela ne fut ordonné... Tout venait du cœur... Et ce même peuple qui depuis trente-cinq ans avait subi tant d'émotions, avait pleuré sur tant de pertes, avait chanté sur tant de victoires, retrouvait encore des affections tout aussi vives, tout aussi fraîches qu'au matin de sa gloire, pour fêter et publier son enthousiasme.

Le roi de Rome fut ondoyé le jour même de sa naissance, à neuf heures du soir, dans la chapelle des Tuileries. Toute la famille impériale y suivit l'empereur, qui s'y rendit avec des émotions profondes. Il ne les a pas laissé voir à tout le monde ; mais le voile de cette grande âme a été quelquefois soulevé, et un œil ami a pu y pénétrer. L'empereur fut donc à la chapelle, suivi de sa maison, de celle de l'impératrice, de celle de Madame-mère et des princesses ses sœurs, ainsi que des rois ses frères. Il se plaça au milieu de la chapelle sous un dais, à son prie-dieu. On avait mis un socle de granit sur un tapis de velours blanc brodé d'abeilles d'or, et sur ce tapis était un vase de ver-

meil destiné à servir de fonts baptismaux. L'expression de la physionomie de l'empereur était admirable... Elle était grave et douce... Quand il s'approcha surtout pour présenter le roi de Rome à l'ondoiement... alors il y eut un moment de silence, un de ses momens uniques dans la vie... Ce silence était non-seulement religieux, mais on comprenait qu'il n'était pas de parade comme il aurait pu l'être dans une pareille circonstance... Ce recueillement momentané formait aussi un contraste touchant avec le bruit joyeux des acclamations du dehors, qui faisaient vibrer les vitraux de la chapelle.

CHAPITRE IV.

Encore un mot sur la naissance du roi de Rome. — *Sauvez la mère!* — Le sacrifice. — Douloureuse anxiété. — Madame de Montesquiou. — Premier cri. — Allégresse. — Gros garçon. — Henri IV et Napoléon. — Jeux d'enfance. — La figure barbouillée de sauce. — Maman *Quiou.* — Caractère de madame de Montesquiou. — Sa conduite admirable. — Rivalité. — Marie-Louise. — *Bonjour!... bonjour!...* — MM. Paër et Isabey. — Voyage dans le nord de la France. — Indifférence. — Baptême. — Napoléon-François-Charles-Joseph. — Souvenirs. — *Je prie pour mon père et pour la France.* — *Ouvrez, je suis le petit roi.* — Sa Majesté le roi de Rome! — Son caractère. — La veuve et son fils. — Pétition recommandée. — Par qui. — Succès spontané.—Le Champ-de-Mars. — Hudson Lowe et Sainte-Hélène. — Honte!

Encore un mot sur la naissance du roi de Rome.

On sait combien Marie-Louise souffrit pendant le travail; les douleurs se firent sentir à sept heures du soir le 19 mars, et ce ne fut qu'à six heures et demie, sept heures même, je crois, du matin, qu'elle fut délivrée.

Ce que l'empereur lui témoigna d'attachement, pendant ces heures de souffrances, ne peut-être décrit. On croirait qu'on veut faire du roman... mais ce qui est certain, c'est qu'il l'aimait et qu'il l'aimait d'amour, surtout à cette époque... Aussi, lorsque le baron Dubois fut le trouver pour lui annoncer le danger de l'impératrice, il sortit du bain où il venait de se mettre pour calmer sa fièvre d'agitation; sans donner le temps qu'on l'essuyât, il passa une robe de chambre, et courut auprès de l'impératrice en criant à Dubois : *surtout ne songez qu'à la mère !... sauvez la mère !...* ne perdez pas la tête !...

Et lorsqu'il fut arrivé près d'elle, il l'embrassa en lui demandant de prendre courage... de songer à lui... à lui qui l'aimait tant !... et il prenait sa main... la baisait, la serrait doucement dans les siennes... la regardant avec un amour infini de cet œil si puissant qui lançait la foudre, et qui venait fondre son regard tendre et caressant dans celui de LA MÈRE DE SON ENFANT, qui dans ce moment n'était pour lui qu'une maîtresse adorée... Bientôt ses gémissemens lui brisèrent le cœur... il devint pâle... pâle à faire croire qu'il allait mourir... il ne put rester... Il quitta la chambre, passa dans un cabinet; et là, tremblant, oui, TREMBLANT de crainte, il passa vingt minutes dans des tortures inouïes... car il avait fallu employer les ferremens.. L'enfant présentait les pieds, et la tête paraissait tellement engagée, que Dubois était inquiet.

— Parce que je suis impératrice, faut-il donc que je sois sacrifiée !!... dit Marie-Louise.

Eh ! qui lui avait parlé de SACRIFICE ? n'avait-elle pas vu le regard de désespoir et d'amour que Napoléon avait jeté sur elle ?... SACRIFIÉE !!!... Quelle était la pensée qui pouvait surgir dans cette âme de femme qui ne fut, *quoique femme*, ni épouse ni mère ?... Était-ce l'amour qui entourait tous ses pas depuis une année ?... était-ce encore une fois le cri de ce cœur désespéré, qui était venu retentir tout à l'heure auprès de son lit de souffrance [1] ?...

Lorsqu'elle fut délivrée, l'empereur, qui était au moment de se trouver mal, se précipita dans sa chambre, et courut l'embrasser sans jeter d'abord UN SEUL REGARD SUR SON FILS, qui pouvait être cru mort, car il fut près de dix minutes sans donner aucun signe de vie. On l'enveloppa dans des serviettes chaudes... on lui frotta le corps avec la main... On lui souffla quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche... et enfin le royal enfant poussa un faible cri...

Il faut avoir connu cette noble et sérieuse

1 Madame de Montesquiou, cet ange de vertus, de perfections, que Napoléon avait si bien su deviner pour placer auprès du roi de Rome, était derrière Marie-Louise dont elle tenait la tête, et elle l'encourageait. « Allons, madame, du courage !... vos précieux jours ne sont pas en danger... j'ai passé par-là, moi... je puis vous l'affirmer, vous ne courez aucun danger, n'ayez aucune crainte. »

figure de Napoléon, pour se rappeler avec surprise l'expression de joie délirante qui l'anima dans le moment où le premier cri de son enfant!... DE SON FILS !... frappa son oreille... il courut avec l'impétuosité d'un jeune homme de vingt ans, auprès de ce fils que la fortune lui avait réservé pour la plus haute, mais aussi pour la dernière de ses faveurs !... Il l'embrassait avec une tendresse toute de cœur et d'effusion ; puis il retournait au lit de Marie-Louise... il la remerciait de lui avoir fait un tel présent... et il retournait à son enfant pour l'embrasser encore...

Lorsque l'impératrice fut remise dans son lit, et que tout fut plus calme autour d'elle, l'empereur la quitta pour aller s'habiller... il était presque nu... Lorsqu'il remonta dans son appartement, son front était rayonnant. Il souriait et chantait à demi-voix, ce qui surtout chez lui, était une marque du plus grand contentement... Plusieurs personnes de son service étaient là et n'osaient pas approcher... Il les appela lui-même...

— Eh bien! j'espère, messieurs, que nous avons un assez gros et un assez beau garçon?... il s'est fait un peu prier pour arriver, par exemple... mais enfin le voilà!...

On ne peut se faire une idée de la foule qui se pressait aux portes du château pour avoir des nouvelles du nouveau-né et de l'impératrice. L'empereur, et l'apprenant, ordonna qu'il y au-

rait toujours un chambellan dans l'un des salons des grands appartemens, pour donner connaissance du bulletin que les médecins de l'impératrice donnaient de sa santé.

Oui, je le répète, qui n'a pas vu Napoléon sous l'influence de ses émotions intérieures, causées par des peines ou des joies domestiques, ne l'a pas connu comme il devait l'être... On a beaucoup parlé de Henri IV damandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfans, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens... Eh! mon Dieu, que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'empereur!... car il adorait son fils, et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans... il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes... puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait des grimaces, ce qui excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignemens... Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été trop vive : alors l'empereur lui disait :

— Comment, sire, tu pleures?... Oh! un roi qui pleure!... que c'est vilain!... fi... fi... c'est laid!...

L'heure à laquelle on le lui menait n'était pas positivement réglée, et ne pouvait pas l'être ; cependant celle du déjeuner était particulièrement

adoptée ; il lui faisait boire du vin de Bordeaux, ou bien trempait son doigt dans le verre, et le lui faisait sucer... Quelquefois c'était dans de la sauce qu'il trempait son doigt, alors il en barbouillait le visage du jeune prince qui riait de tout son cœur en voyant son père aussi enfant que lui, et ne l'en aimait que davantage. Les enfans aiment toujours ceux qui jouent avec eux...

Un jour l'empereur lui avait mis ainsi de la sauce au bout du nez, du menton et sur les joues... Le roi de Rome, que cela amusait beaucoup, voulait que l'empereur en fît autant à *maman Quiou*. C'est ainsi qu'il appelait madame de Montesquiou.

Le choix que l'empereur avait fait d'elle pour gouvernante de son fils prouvait bien comme il savait juger les hommes. C'était le choix le plus excellent, le plus parfait que l'on pût faire. Encore assez jeune pour que son âge ne pût effaroucher l'enfant, elle avait pourtant la maturité nécessaire à la haute fonction que la confiance de l'empereur l'appelait à remplir. Noble de nom, noble de cœur, elle possédait réellement ce que le monde n'accorde souvent qu'à la fortune et à la faveur, l'estime de tous... On la respectait et on l'aimait...

Madame de Montesquiou avait été élevée d'une manière différente que les jeunes filles de son époque. Son éducation avait été fort soignée...

elle était pieuse et point dévote : elle n'aurait jamais manqué d'aller à la messe un dimanche, mais elle y allait sans fracas, et il en était de même de tous ses devoirs de religion, parce que sa piété était aussi éclairée qu'elle était vraie. Sa réputation était pure même de la plus légère attaque. Elle était peut-être un peu froide avec quelques personnes qu'elle connaissait peu ; mais avant d'appeler cela de la froideur ou de la hauteur, il faut savoir ce que c'est que la dignité. Quant à moi, j'ai toujours trouvé madame de Montesquiou, soit comme femme du grand-chambellan, soit comme gouvernante du roi de Rome, toujours parfaitement polie, et même prévenante. Elle inspirait le sentiment que j'ai exprimé plus haut... on la respectait, et l'on voulait en être aimé.

La conduite admirable qu'elle a tenue envers le roi de Rome à l'époque des malheurs de son père serait digne à elle seule d'inspirer amour et respect... Non-seulement elle lui avait prodigué les soins d'une mère, et d'une mère tendre, depuis le jour de sa naissance, mais celui qui sépara le malheureux enfant de *toute sa famille*... qui lui ôtait et son père et sa mère !... ce jour-là vit madame de Montesquiou se dévouer à lui, puisque *seule* elle lui restait !... Elle quitta pour le suivre, patrie, amis, famille... et pourquoi ?... parce que, jeune, faible, marchant à peine, le pauvre enfant avait encore long-temps besoin

d'une main amie qui le soutînt et le guidât !... et cependant alors le front du noble enfant était découronné !... et ses espérances, on pouvait le voir, détruites sans retour.

Mme de Montesquiou n'était pas aimée de l'impératrice... la raison n'en a jamais été bien connue. On a dit que la duchesse de Montebello, favorite de Marie-Louise, était *jolouse* de madamo de Montesquiou; je ne crois pas, à la vérité, à cette version ; madame la duchesse de Montebello est fort bonne personne ; elle était aimée de l'impératrice à un degré qui lui défendait toute jalousie envers une autre, et puis, ce n'est pas le caractère de madame de Montebello... elle est bonne, je le répète, et je suis moi-même caution qu'elle n'aura fait aucune intrigue pour éloigner Marie-Louise de la gouvernante de son fils.

Le fait dans toute sa vérité, *simple* et *nue*, c'est que Marie-Louise n'aimait pas madame de Montesquiou, qu'elle aurait dû aimer comme une sœur, comme une mère, pour les soins qu'elle prodiguait à son fils; mais Marie-Louise, dont on fait l'éloge, en disant qu'elle ne faisait pas de mal, portait *en tout* une apathie de cœur et d'affection, dont la gouvernante de son enfant n'a pas été exempte plus qu'une autre... Cet enfant lui-même, comment en était-il traité ? Je l'ai vue auprès de son fis; j'ai vu Marie-Louise arriver auprès de cet enfant quand elle descendait de cheval, ou qu'elle allait y montrer, lui faire quelques

signes de tête, ce qui, presque toujours, faisait crier l'enfant, parce qu'elle portait un grand panache de plumes dont l'ondulation effrayait le pauvre petit et le faisait pleurer; d'autres fois, lorsqu'elle ne sortait pas, elle passait à *quatre heures* dans les appartemens de son fils... Elle avait avec elle un ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait par manière de contenance, en regardant le petit roi par intervalle et lui disant en remuant la tête :

Bonjour... bonjour!...

Et un quart d'heure était à peine écoulé, qu'on venait avertir l'*auguste* mère [1] que M. Isabey ou M. Paër l'attendaient dans ses appartemens... l'un pour sa leçon de dessin... l'autre pour sa leçon de musique... Elle aurait bien dû rester plus long-temps chaque jour pour prendre des leçons de maternité de celle qui la remplaçait si bien... Mais au fait, elle avait raison de partir... cela ne s'apprend pas.

Puis tous les matins, à neuf heures, on portait le jeune roi chez l'impératrice; elle le prenait quelquefois... le caressait, ensuite elle le remettait à la nourrice... Et que croyez-vous qu'elle faisait après?... elle lisait les journaux... les *feuilles*, comme on dit en Allemagne... Et comme

1 O les augustes mères!... les augustes mères!... elles me font peur aujourd'hui... En vérité, les deux cousins-germains ne sont pas heureux...

l'enfant prenait de l'humeur de ne pas être amusé comme par son père, et qu'il se voyait entouré de figures sérieuses, il pleurait, devenait méchant, et on l'emmenait.

Lorsque j'arrivai à Paris, à mon retour d'Espagne, l'empereur et l'impératrice venaient de faire un voyage dans le nord de la France, dans les départemens du Calvados et de la Manche. Dans cette course toute lumineuse d'enthousiasme, de bonheur et de joie, au feu de cette allégresse publique, comment Marie-Louise n'a-t-elle pas senti son âme tout entière s'échapper vers ce peuple qui savait aimer ainsi?... Elle put voir dans ce voyage que la joie de la naissance du roi de Rome était vraiment toute française... et pourtant!..

Le baptême se fit au retour de ce voyage. Les descriptions en sont si nombreuses qu'il est inutile de les rappeler ici par une nouvelle narration. Je dirai seulement que le jeune prince y reçut des noms qui prouvent que les alliances de souverains, le serment des fonts baptismaux, l'adoption religieuse, les liens du sang... tout cela n'est qu'erreur... Le jeune prince reçut au baptême les noms de Napoléon-François-Charles-Joseph!.. Ces noms sont ceux de ses parrains... Ils se trouvent dans son extrait de baptême... mais ils se trouvent aussi sur la pierre tumulaire posée sur lui à vingt-un ans!...

Maintenant les souvenirs arrivent en foule pour l'époque à laquelle nous sommes! Qui de nous

n'a pas présent encore à la mémoire cet enfant si beau, si charmant, si gracieux!... Voyez-le dans cette gravure où il est représenté à genoux, ses petites mains jointes, et entouré de joujous.

Je prie Dieu pour mon père [1] *et pour la France!...* dit l'innocente créature!...

Pauvre ange! Sa douce voix a été plus faible que celle des démons qui voulaient la perte de son père! et la ruine et l'humiliation de cette belle France!...

Le jeune prince n'avait encore qu'un an, lorsqu'un jour, à Trianon, sur la belle pelouse qui était devant le pavillon, l'empereur jouait avec lui. Il ôta son épée, la mit à son fils, et compléta sa toilette en lui mettant son chapeau; ensuite il fut se placer à quelque distance, à demi-couché dans l'herbe, et tendit les bras à son fils qui marchait vers lui tout en trébuchant, parce que ses petits pieds s'embarrassaient souvent dans l'épée, et que le chapeau lui descendant jusqu'au menton, le faisait ainsi *jouer à colin-maillard* avec son père... mais comme l'empereur s'élançait avec la vivacité d'un jeune homme pour prendre son fils dans ses bras, afin de lui éviter une chute!!...

1 Cette gravure est devenue fort rare... je l'ai chez moi et j'ai ajouté au bas de cette première ligne : *Je prie Dieu pour la France et pour mon père!*

Nous, maintenant, prions pour toi!

Tous les huissiers de la chambre l'adoraient. L'un d'eux, en me parlant de lui, il y a peu de jours encore, pleurait comme une faible femme... au souvenir si gracieux du roi de Rome, accourant le matin dans les grands appartemens, et arrivant seul à la porte du cabinet de l'empereur, car madame de Montesquiou ne pouvait le suivre. L'aimable enfant levait sa belle tête blonde vers l'huissier, et lui disait de sa voix argentine, mais impérative:

— Ouvrez-moi... je veux voir papa...

— Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté.

— Pourquoi cela?... Je suis le petit roi!...

— Mais Votre Majesté est toute seule...

C'était l'empereur qui avait donné l'ordre de ne laisser entrer son fils qu'avec sa gouvernante... Il était sans doute impossible que l'enfant y vînt sans elle, mais c'était pour donner au jeune prince, dont la disposition le portait assez à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante... Le premier jour que l'huissier du cabinet lui fit cette réponse, ses yeux se remplirent de larmes, mais il ne dit rien... Il attendit madame de Montesquiou qui arriva *une demi-minute* après; aussitôt il saisit la main de sa gouvernante, et regardant fièrement l'huissier, il lui dit:

— Ouvrez!... le petit roi le veut!...

Et alors l'huissier ouvrait la porte du cabinet et annonçait:

— Sa Majesté le roi de Rome!...

On a beaucoup parlé de sa violence. Il est vrai qu'il était emporté dans ses vouloirs, et qu'il se mettait facilement en colère, mais c'était un des caractères distinctifs de ses cousins... presque tous étaient ainsi. J'ai vu Achille Murat avoir des accès de colère tellement violens, qu'ils étaient suivis de convulsions.. et cela, précisément à l'âge du roi de Rome. Madame de Montesquiou le corrigea une fois de cette violence dans ses volontés... Au milieu de l'accès le plus vif, elle fit fermer, quoique en plein jour, les volets de toutes les fenêtres... L'enfant, tout étonné de voir remplacer le jour par de la lumière, demanda à sa gouvernante pourquoi elle faisait ainsi tout fermer.

— Pour qu'on ne vous entende pas, sire... Les Français ne voudraient jamais de vous pour leur roi, si vous étiez méchant.

— Est-ce que j'ai crié bien fort?

— Sans doute.

— M'a-t-on entendu?

— Je le crains pour vous.

Alors l'enfant se prit à pleurer... mais de repentance... Il jeta ses petits bras autour du cou de sa gouvernante...

— Je ne le ferai plus jamais!.. maman Quiou!.. Pardonne-moi!...

Un jour il arriva que le roi de Rome, allant voir l'empereur, entra dans son cabinet comme le

conseil venait de finir. Comme il aimait passionnément son père, il courut à lui sans faire attention à personne. Napoléon, quoiqu'il fût bien heureux de ces signes d'affection bien naturelle et venant du cœur, l'arrêta et lui dit :

— Vous n'avez pas salué, *sire*... allons, saluez ces messieurs...

L'enfant se tourna, et se penchant légèrement en avant, il envoya un baiser avec sa petite main à la troupe ministérielle... L'empereur l'enleva tout aussitôt dans ses bras, et dit aux ministres :

— Ah çà, j'espère, messieurs, qu'on ne dira pas que je néglige l'éducation de mon fils... et il sait très-bien sa *civilité puérile et honnête ?*...

Ceux qui avaient l'habitude et la familiarité de l'empereur, savent que c'était un de ses mots favoris dans sa bonne humeur, que celui de *civilité puérile et honnête*...

Le jeune Napoléon était bon, et l'on voyait qu'il l'eût été davantage plus tard... Je sais de lui une foule de traits touchans qui indiquent un bon cœur.

Lorsqu'il était à Saint-Cloud, il aimait beaucoup qu'on se mît à la fenêtre pour voir tous ceux qui passaient. Un jour, il aperçut, à quelque distance, une jeune femme en grand deuil, tenant par la main un enfant, tout en noir comme elle, et à peu près de l'âge du jeune prince... Il tenait à la main un grand papier, qu'il élevait souvent vers la fenêtre du roi de Rome.

— Pourquoi donc est-il tout en noir? demanda le jeune roi à sa gouvernante.

— Parce que, sans doute, il aura perdu son père... Voulez-vous savoir ce qu'il veut?...

L'empereur avait ordonné que son fils fût très-accessible de bonne heure à tous les malheureux qui le viendraient solliciter ; et certes, il ne pouvait mettre alors auprès du roi de Rome une plus digne gouvernante... L'enfant et sa mère furent introduits. C'était en effet une jeune veuve ; son mari était mort depuis trois mois, des suites de blessures reçues en Espagne, et elle sollicitait une pension. Son fils était à peu près de l'âge du roi de Rome ; elle pensa que cette conformité pourrait attendrir, et elle mit sa pétition dans les petites mains de son enfant... Elle ne se trompa pas. Le roi de Rome, en voyant le jeune solliciteur, eut le cœur touché... L'empereur était à la chasse, et il ne pouvait lui remettre toutes ses pétitions que le lendemain à son déjeuner. Il fut triste tout le jour, et lorsque le lendemain il sortit de son appartement pour aller rendre ses devoirs à son père, il eut soin de mettre la pétition du petit garçon à part de toutes les autres... et ce qui est bien remarquable, c'est que ce fut de lui-même.

« — Tiens, papa, voici une pétition d'un petit » garçon, *il est habillé tout en noir* [1]... Son papa

[1] Il paraît que l'habillement lugubre de cet enfant avait frappé vivement l'imagination du jeune prince.

» a été tué à cause de toi, et sa maman demande » une pension, parce qu'elle est pauvre et qu'elle » a du chagrin... »

— Ah! ah! dit l'empereur en attirant son fils à lui; tu donnes déjà des pensions, toi!... Diable! tu commences de bonne heure. Voyons un peu ce que c'est que ton protégé.

La veuve de l'officier avait des droits; mais peut-être qu'ils n'auraient été reconnus qu'un ou deux ans plus tard. Le brevet de sa pension lui fut expédié dans la journée, et une année d'arriéré ajoutée à l'ordonnance [1]..... Si la veuve vit toujours; si le petit garçon, maintenant un grand jeune homme, est parvenu dans cette vie au terme que le fils de Napoléon n'a pas été assez heureux pour atteindre, qu'il songe à son bienfaiteur, et prie Dieu pour lui et pour son père.

Qui de nous a oublié cette journée où l'empereur présenta son fils à une revue qui eut lieu au Champ-de-Mars? Il était radieux en entendant les cris de joie délirante de ses vieilles bandes; car c'était en partie la garde impériale, cette troupe vaillante parmi les vaillantes...

— A-t-il eu peur? demandait l'impératrice.

1 L'empereur en agissait toujours ainsi avec les veuves de militaires... RIEN, disait-il, ne pouvait payer le sacrifice de la vie... et il fallait tout faire pour qu'au moins l'affliction trouvât une compensation dans la reconnaissance de l'État.

— Peur ! non vraiment. Il savait bien qu'il était là avec des amis de son père [1]...

Une chose qui fut remarquée ce même jour, c'est que l'empereur tint son fils dans ses bras pendant des heures entières. Il semblait puiser dans les regards de cet ange un bonheur jusque là inconnu pour lui... Après la revue, il causa long-temps avec M. Fontaine, et parla du palais pour le roi de Rome qu'on devait construire en face de l'École-Militaire et du Champ-de-Mars... Et pendant ce temps, l'empereur avait son fils sur ses bras, et le caressait tout en le faisant jouer. On parla de Rome; M. Fontaine en fit l'éloge: parce qu'il est artiste et fait pour comprendre Rome. Napoléon se plaignit de n'avoir pas été jusqu'aux portes de cette cité-reine, lui qui avait attaché l'Italie à son nom et son nom à l'Italie !...

— Mais j'irai bien sûrement un jour, dit-il à M. Fontaine; car c'est la ville de *mon petit roi*...

Et il arrêtait sur son fils cette prunelle ardente et fauve, qui dans ce moment couvrait d'amour et de vastes pensées cette tête chérie, objet de tant de soins...

Et voilà le père que ce bourreau d'Hudson-

1 Quelqu'un me disait que, se trouvant à l'École-Militaire, il avait été témoin de L'IVRESSE, c'est le mot, produite par la connaissance qu'eut la garde de cette belle parole de l'empereur.

Lowe a torturé dans son cachot de Sainte-Hélène, en lui refusant pendant des semaines entières le buste de son fils, le portrait de son premier... de son dernier-né!... de cette postérité condamnée par anathème parce qu'elle était grande!... Ah! honte sur nous! honte sur tout ce qui porte le nom d'homme, puisque cet être fait encore partie de la création.

CHAPITRE V.

Funestes présages —Fautes à propos de MM. de Talleyrand et Fouché. — Cambacérès. — Le comte Dubois.— Le chambellan de service. — *J'en ai donc* MENTI ? — *Vous l'avez rêvé.* — *Tous des imbéciles...* — *Ce Fouché est un grand misérable.* — Notes et instructions. — Papiers brûlés. — Château de Ferrières. — Ordre d'apposition des scellés. — L'ABBAYE. — Fureur. — Accommodement. — M. Réal à Ferrières. — Duc de Rovigo ministre. — La Russie et M. Czernicheff. — Espionnage. — Antipathie d'Alexandre pour M. de Rovigo. — Le séducteur universel. — L'ovation. — Voilà M. Czernicheff. — La valse. — J'y renonce. — L'empereur !... — Le chien d'Alcibiade.

Ce moment vraiment lumineux dans la vie de Napoléon, parce que sa dynastie semblait enfin s'asseoir sur le trône impérial de France, eh bien ! ce moment était celui où le destin rassemblait tous les nuages autour de sa tête pour l'écraser dans la tempête... Et pourtant il n'essayait encore aucun parti ; il ne cherchait toujours qu'à écraser, et souvent il ne faisait que blesser.

Ce fut peu de temps avant la naissance de son fils que l'empereur commit une de ces fautes

comme depuis il en fit encore ; non que je pense qu'il dût être cruel ; mais je crois que M. de Talleyrand en 1814, et Fouché en 1810, tous deux éloignés des affaires avec tout l'entourage de la pitié d'une disgrâce et la possibilité de nuire, je crois qu'il y eut dans cette conduit une immense faute de commise, et l'expérience l'a prouvé.

Lorsqu'en juin 1810 Fouché fut disgracié, et que le ministère de la police fut confié au duc de Rovigo, l'empereur ne céda à cette époque qu'à une intrigue ourdie dans l'intimité de son cabinet intérieur, et il y céda sans le savoir. Cambacérès avait juré la perte de Fouché, il le dénonça à l'empereur, ce qui le perdit. Je crois bien que dès lors Fouché conspirait contre l'empereur, puisque j'en ai eu la preuve pour l'époque de Marengo, mais je ne pense pas que Napoléon ait su la chose comme elle était réellement. Il se borna donc à renvoyer Fouché du ministère, et il le nomma même gouverneur de Rome. Cependant, soit que l'archi-chancelier voulût accomplir l'œuvre de la destruction de Fouché, il revint encore à la charge ; et un jour, après le conseil-d'état, l'empereur étant rentré dans son cabinet avec l'archi-chancelier, comme cela lui arrivait assez souvent, on entendit bientôt sa voix éclatante remplir la pièce et faire trembler la voûte.

Le comte Dubois, conseiller-d'état, et alors préfet de police, sortait en ce moment du châ-

teau [1] pour monter dans sa voiture. Il s'entend appeler, tourne la tête, et voit l'empereur sur le balcon de son cabinet, qui l'appelait de la voix et du geste.

— Dubois! Dubois! montez... venez tout de suite; dépêchez-vous...

Le préfet fut presque alarmé de la précipitation de la voix, et de l'extrême agitation qui paraissait dans toute la personne de l'empereur, qu'il venait de quitter assez calme quelques minutes avant. Il s'empressa de remonter, et se présenta à la porte du cabinet de l'empereur. Le chambellan de service s'opposa à ce qu'il entrât : c'était M. de Rémusat.

— L'empereur est avec l'archi-chancelier, et mes ordres portent de ne laisser entrer personne, dit-il au comte Dubois.

— Mais cet ordre ne peut me concerner, dit celui-ci, puisque je viens d'être appelé dans l'instant par elle-même dans le cabinet de Sa Majesté.

— Eh! monsieur, c'est impossible!

— Parble! monsieur, j'en ai donc MENTI?

— Non, mais vous l'avez rêvé... Qui diable voulez-vous qui ait été vous appeler, puisque je suis de service?

— Quelqu'un, monsieur, qui se sert mieux

[1] On était à Saint-Cloud alors. C'est à l'époque de la première disgrâce du duc d'Otrante.

lui-même qu'il n'est servi. C'est l'empereur !......

Et il marmottait entre ses dents quelques mots assez peu polis, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit violemment, et l'empereur parut le visage enflammé de colère...

— Savez-vous bien, monsieur, que j'entends qu'on obéisse à mes ordres à l'heure même où je les donne ? Ne vous ai-je pas dit *moi-même* de monter à l'instant?

— Ma foi, sire, il n'y a pas de ma faute; quand vous voudrez être obéi, mettez à votre porte des gens qui n'empêchent pas de passer.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est M. de Résumat qui ne voulait pas que j'entrasse auprès de Votre Majesté.

— Hum! dit l'empereur en poussant le comte Dubois dans son cabinet, ils sont tous les mêmes ! *tous des imbéciles !*

Et il referma lui-même la porte avec colère.

Il n'y avait dans le cabinet de l'empereur que l'archi-chancelier : il paraissait, comme toujours, fort calme; mais l'empereur était dans une agitation nerveuse qui le rendait incapable de rien faire. On voyait sur son bureau une grande feuille de papier sur laquelle étaient déjà quelques lignes de son écriture, mais plus illisibles que jamais il n'en fit. Pendant quelques minutes il se promena pour essayer de se calmer.

Enfin s'arrêtant tout à coup devant le comte Dubois :

— Dubois, lui dit-il, ce Fouché est un misérable !... Puis il reprit sa promenade en répétant deux fois encore :

— C'est un misérable ! un grand misérable !... mais qu'il ne compte pas faire de moi ce qu'il a fait de son Dieu, de sa Conventien et de son Directoire.... qu'il a bassement trahis et vendus... J'ai la vue plus longue que Barras, et avec moi ce ne sera pas si facile. Qu'il se tienne donc pour averti.... Mais il a des notes, des instructions *de moi*, et j'entends qu'il me les rende.

Tout cela se disait avec une grande rapidité et tout en marchant.

— Je sais que vous êtes ennemis, Fouché et vous, ajouta Napoléon en s'adressant spécialement au comte Dubois; mais c'est égal, je vous ai choisi pour aller auprès de cet homme remplir une importante mission.... importante surtout pour lui, car il y va de sa tête.

— Sire, s'écria le comte Dubois, que Votre Majesté daigne me dispenser de l'honneur qu'elle veut me faire ! Elle-même vient de le dire : le duc d'Otrante est mon ennemi; il croira que je vais chez lui pour le braver, et j'avoue que cette pensée m'est pénible...

— Silence ! dit l'empereur : vous allez auprès de lui pour remplir une mission grave, que vous seul pouvez mener à bien.... Écoutez-moi : Fouché, pendant son ministère, a reçu de moi beaucoup d'ordres, de notes, de lettres confiden-

tielles de ma propre main!... Eh bien! monsieur, quand je lui redemande ces papiers, qu'il devait me rapporter s'il eût été un honnête homme... savez-vous ce qu'il me fait répondre? qu'il a tout brûlé!... lui! Fouché!... brûler des papiers importans!..... non, non, il n'est plus assez jeune pour faire une telle école [1]... IL A MES PAPIERS.... j'entends qu'il me les rende. Vous allez partir pour son château de Ferrières [2] où il est maintenant. Vous lui demanderez, en MON NOM, tous les papiers qu'il tient de moi... S'il refuse! s'il refuse, qu'on le mette dans les mains de dix gendarmes; qu'il soit conduit à l'ABBAYE, et de par Dieu! je lui ferai voir qu'un procès peut se faire promptement..... Eh bien! qu'attendez-vous? partez donc!....

— Mais, sire, quels sont les papiers qu'il faut que je demande?... Votre Majesté doit en avoir une liste... S'il m'en donne six, et qu'il en ait trente....

— Vous avez raison... Écrivez...

Et poussant le comte Dubois sur la chaise qu'il avait occupée, il le mit devant la feuille de papier qu'il avait commencé à couvrir, et continuant sa promenade ou plutôt sa course, il se mit à dicter, mais avec une telle vitesse, qu'il vit lui-

1 Ces propres paroles ont été dites à M. le comte Dubois, alors préfet de police, lorsque l'empereur l'envoya à Ferrières.

2 Le château de Ferrières est près de Pont-Carré.

même que le comte Dubois ne pouvait le suivre.

— Il m'est impossible de dicter comme il m'est impossible d'écrire, dit-il enfin en se jetant dans un fauteuil... Prenez cette liste, tout informe qu'elle est, elle vous servira. D'ailleurs, mettez les scellés sur les papiers qui resteront, je vérifierai, et nous verrons... Partez! et partez à l'instant.

Le comte Dubois envoya sur-le-champ chercher des chevaux de poste, et se mit en route pour Ferrières, où il arriva avant la nuit. Il trouva le vestibule, toutes les avenues de la maison remplis de ballots, de caisses, de malles sur lesquelles était écrit :

A monsieur le gouverneur de Rome!... Et le gouverneur au moment lui-même de partir.

En voyant son ennemi ou plutôt son rival devant lui, Fouché devint tremblant; car, pâlir [1], n'était pas pour lui chose facile, ou plutôt possible. M. Dubois lui exposa le motif de sa visite, en enveloppant sa mission de tout ce qui pouvait en faire disparaître les aspérités.... mais le coup n'en fut pas moins rude.

— Que je LUI rende SES notes, monsieur! s'écria-t-il en se levant et parcourant la chambre comme un insensé... que je rende ses notes!... et où voulez-vous que je les prenne?... elles sont brûlées, vous dis-je!... Je l'ai déjà juré... je le jurerai encore tant qu'on le voudra.

[1] On sait que Fouché était excessivement pâle et blême.

Ce n'était pas le serment qui l'embarrassait. Cependant le comte Dubois avait des ordres précis... formels : avec Napoléon il n'y avait aucune plaisanterie à faire pour éluder l'exécution de sa volonté. Il FALLAIT obéir. Il fut donc obligé d'en arriver à prononcer le mot de l'ABBAYE !...

A peine le duc l'eut-il entendu, qu'une teinte livide se répandit sur tout son visage déjà si blême, et le comte Dubois crut qu'il allait s'évanouir... Ses jambes ployèrent sous lui, et il retomba anéanti sur son fauteuil.

— A l'Abbaye!... moi, à l'Abbaye !... mais que veut-il faire de moi ?... Me faire mon procès, dites-vous?... Et il se relevait et courait par la chambre comme un insensé. Le préfet tenta de le calmer, et de nouveau lui parla de la remise des papiers.

— Mais quand je vous répète qu'ils sont tous anéantis ! brûlés... Croyez-vous donc, monsieur, que j'aurais été garder des papiers qui pouvaient, non-seulement un jour me perdre !... m'exterminer... mais faire pendre mes enfans et mes petits-enfans JUSQU'A LA QUATRIÈME GÉNÉRATION !

Et il continuait sa course à travers la chambre, se heurtant contre les meubles, joignant les mains, et dans une véritable agonie. Enfin il ne s'est jamais vu d'homme ayant aussi peur...

Le préfet en eut pitié. C'était bien à lui ; car jamais Fouché ne lui avait montré que de la malveillance. Il s'approcha de lui, et lui dit qu'il vou-

lait faire pour lui ce qu'il pensait que lui-même ferait dans une semblable circonstance.

— Écoutez ! dit-il au duc : je vais mettre les scellés sur quelques papiers que vous avez sans doute ici. Je dirai à l'empereur que vous n'avez voulu rien me montrer, et que Réal n'a qu'à venir lever les scellés. Je crois que Réal est votre ami... Avec l'empereur, il n'y a jamais qu'un premier mouvement à redouter... Une fois le sommeil sur sa colère, souvent il n'y en a plus de traces au matin. Calmez-vous donc, et tout ira bien.

Ils rassemblèrent en effet une foule de vieux papiers, tous insignifians, car il paraissait certain qu'il n'y en avait pas d'autres [1], et le comte Dubois mit son cachet sur toute cette belle collection, puis disant adieu au ministre disgracié, il s'en revint à Paris rendre compte de sa mission. L'empereur éclata d'abord en injures et persistait toujours à faire traduire le duc devant un tribunal; mais le préfet lui parla de sa visite à Ferrières comme homme d'État, et comme homme d'esprit. *Tous deux* avaient examiné Fouché pendant cette sorte d'enquête qu'il lui avait fait subir, et le résultat était pour la conviction de M. le comte

1 Il me disait encore dernièrement qu'il était convaincu que les papiers étaient brûlés. Cependant, après la mort du duc d'Otrante, on remit une cassette fermée de sa part à Louis XVIII... Mais, au reste, après le jeu double que Fouché jouait, la cassette pouvait ne contenir que des papiers relatifs aux derniers temps de son ministère.

Dubois, que les papiers étaient bien effectivement brûlés.

— Il avait trop peur pour qu'ils ne le soient pas, disait-il. Que Votre Majesté envoie à Ferrières un autre conseiller d'État, car je ne puis faire une telle course tous les jours. Les affaires de mon département en souffriraient ; que Votre Majesté envoie là Réal, ou tel autre qui lui plaira... Tout le monde d'ailleurs en fera autant que moi.

L'empereur consentit à ce que le comte Dubois ne retournât pas à Ferrières. Ce fut Réal qui leva les scellés, et fit le procès-verbal. Le résultat de tout ce fracas fut l'entrée du duc de Rovigo au ministère.

La même cabale qui avait culbuté Fouché fit à son tour sauter Dubois, mais six mois plus tard ; quant au duc d'Otrante, sa nomination de gouverneur de Rome n'eut pas une grande suite, et il subit une sorte d'exil moral dans sa sénatorerie jusqu'au moment où, pour le malheur de l'empereur, il rentra aux affaires ; non pas que son savoir ne fût supérieur à celui de tous les autres, mais parce que Fouché, s'il avait en effet mérité d'être éloigné du ministère, le méritait encore davantage trois ans plus tard, car il avait été offensé, et ne pardonnait jamais.

Cependant les plus graves intérêts s'amoncelaient autour de l'horizon politique, et semblaient empêcher de distinguer l'avenir... La Russie gardait un silence difficile à expliquer, malgré toutes

les cajoleries de M. de Czernicheff, qui nous tenait dans une bien petite estime, car il faisait sa diplomatie à la façon de M. le régent; et, en bonne conscience, ceci était depuis long-temps passé de mode. Le peu d'importance du sujet qu'il poursuivait, fit qu'il réussit à surprendre quelques détails sur la marche des troupes et sur les magasins de ses subsistances. Mais ce n'était pas avec un homme comme Napoléon qu'il était possible de le connaître par la perfidie, en cherchant à avoir ses plans huit ou dix mois d'avance. Passe pour la veille de la bataille, comme à Dresde ou à Waterloo .. et encore!... Mais enfin, là on peut jouer son honneur et sa tête contre une espérance plus ou moins fondée. Tandis que M. de Czernicheff a couru le danger très-imminent, *pour eux,* de faire fusiller deux pauvres pères de famille, contre l'information très-incomplète qui lui apprenait que le soldat emportait de sa garnison deux paires de bas au lieu d'une, et trois chemises au lieu de deux. En vérité, ce n'est pas la peine de jouer ainsi avec la tête des autres pour une partie si peu importante; il est vrai que la sienne aurait été compromise assez sévèrement, si le télégraphe de Strasbourg n'avait pas été endormi, et s'il n'eût pas passé à étendre ses bras le temps qu'il devait employer à parler, pour dire qu'on arrêtât M. de Czernicheff... Ce qui est à lui reprocher, non pas au télégraphe, mais à M. de Czernicheff, c'est d'avoir usé de la plus cordiale hospitalité, d'avoir

accepté de riches présens comme envoyé d'un ami, et puis de faire une sorte d'espionnage, ce qui est toujours d'une couleur un peu honteuse. Il est vrai que l'empereur Alexandre m'a dit à moi-même, en 1814, qu'une des choses qui l'avaient offensé de la part de M. le duc de Rovigo, ce fut, lors de son dernier voyage à Pétersbourg, d'avoir tenté d'exercer dans l'intérieur du palais impérial la *police* de Paris. L'empereur Alexandre prétendait que c'était cette raison qui l'empêchait de voir M. le duc de Rovigo [1], ce n'était donc qu'une représaille !

Il serait difficile de donner une idée de l'*infatuation* où je trouvai toutes les femmes, relativement à M. de Czernicheff. C'était une folie, une obsession qui pouvait faire croire à la magie. On m'avait bien écrit dans ce sens, et même quelques-unes des pauvres malades; mais j'étais loin de croire le *mal aussi profond; elles ne mouraient pas toutes, mais toutes étaient frappées*. En vérité, la chose était burlesque, et, vue de sang-froid, elle l'était bien autrement. Je ne sais pourquoi M. de Czernicheff avait mérité *cette grande ovation*. Il était sans doute fort agréable, homme de beaucoup d'esprit; mais cherchant peu à plaire, et

1 L'empereur Alexandre me parla beaucoup de son antipathie pour le duc de Rovigo. Il y mêlait aussi une autre personne... je donnerai les détails de cette conversation dans le volume suivant.

cela, non pas qu'il fût occupé de l'une plutôt que de l'autre, mais parce que toutes semblaient l'ennuyer. Voilà du moins l'effet qu'il me fit le premier soir de grand cercle où je le vis aux Tuileries. J'avoue que j'y portai toute la curiosité qu'avaient excitée les lettres où on me parlait de lui comme du mangeur de cœurs le plus glouton qui eût encore paru dans l'un de nos salons. Je me rappelle cette soirée, parce qu'il s'y joint une particularité assez singulière.

On m'avait donc non-seulement écrit depuis l'arrivée de M. de Czernicheff toutes les histoires dont il était le héros, et cela avec mensonge ou vérité, il n'importe ; mais d'autres détails m'avaient été contés depuis que j'étais à Paris ; et comme ces détails me paraissaient bien étonnans, en raison de la surveillance que l'empereur exerçait sous son *propre toit*, j'étais bien aise de juger par moi-même de la vérité de la chose.

— Parbleu ! me dit M. de Narbonne, vous êtes bien entêtée !... quand on vous dit comment les choses se sont passées, vous ne voulez encore rien croire... quand je vous répète que l'une des puissances belligérantes a été au moment de battre l'autre, bien qu'elles soient d'anciennes camarades... au reste, elles se regardent toutes comme des chattes sauvages, quand le Lovelace du Nord paraît au milieu d'elles. Attention? nous entrons dans le sanctuaire... regardez bien attentivement, car je suppose que l'étoile polaire est à l'horizon.

Je ne veux rien vous dire, voyons si vous le devinerez ... si vous être blessée à mort par un regard de ses yeux chinois, appelez-moi à votre aide.

Cette conversation se faisait en descendant mon escalier, dans ma voiture, et en traversant lentement tous les grands appartemens des Tuileries. M. de Narbonne avait dîné chez moi, et je l'avais conduit au château.

Lorsque je fus entrée dans la salle du trône, je regardai attentivement parmi la foule d'étrangers de distinction qui se trouvaient là presque courbés devant l'N brodé sur le fauteuil vide du trône, car l'empereur n'était pas encore arrivé, et les seuls visages qui fussent alors dans la salle impériale ne méritaient pas certainement le nom de mangeurs de cœurs... J'avais bien auprès de moi plusieurs femmes, qui seulement pour prononcer un nom m'auraient dit :

— Voilà M. de Czernicheff.

Mais je voulais deviner toute seule, et je ne regardais même plus du côté de M. de Narbonne, qui me faisait de gros yeux, pour diriger les miens vers un endroit de la salle où était un groupe assez nombreux qui s'ouvrit enfin, et me laissa voir un grand jeune homme, n'ayant point une jolie figure, mais ayant cette tournure qui n'était ni commune, ni distinguée, qui était ce qu'on appelait alors une tournure *étrangère* : c'était le mot; et il serait difficile en effet de dire la chose autrement. M. de Metternich et M. de Czer-

nicheff sont les deux types dans ce genre qui soient venus nous offrir une extrême élégance, avec des manières qui ne rappelaient en rien même celles traditionnelles des salons de 1787. M. le comte de Metternich, avec sa poudre mise sur une chevelure blonde, qui n'avait aucun cheveu blanc, mais pour se donner l'air un peu plus respectable avec son habit de chevalier de Malte, rouge, à revers noirs, et ses façons courtoises, ses manières si noblement aisées, était vraiment le grand seigneur dans sa plus extrême élégance. M. de Czernicheff avait également de l'élégance; mais il y avait peut-être plus d'*étrangeté,* si l'on peut le dire. Tout en lui, jusqu'à son costume, cette façon *guêpée* d'être serré dans son habit, ce chapeau, ce plumet, ces cheveux jetés en grosses touffes, et puis cette physionomie tartare, ces yeux presque perpendiculaires, lorsqu'ils ont ordinairement l'habitude de venir horizontalement : tout cet ensemble, je le répète, était un type original et curieux.

Mais ce qui, pour moi, ne le fut pas moins, ce fut de retrouver dans M. de Czernicheff presque un vieil ami.

Deux ans avant cet instant où je voyais dans la salle du Trône du palais des Tuileries, un grand jeune homme qu'on appelait M. de Czernicheff, aide-de-camp et favori du czar de Russie, j'avais été au bal chez M. le duc de Cadore, alors ministre des affaires étrangères, et j'avais été invitée

pour la valse par un officier russe, qui, arrivé de la nuit même, et repartant le lendemain, avait été invité par M. de Champagny à voir un bal français. Cet officier, alors fort jeune, n'étant pas d'un grade assez élevé à cette époque pour essayer de danser avec l'une des princesses impériales, s'adressa à moi dans son orgueil d'envoyé d'un czar dont il était l'ami, parce qu'il m'avait vue ouvrir le bal dans la contredanse de la princesse Caroline, et qu'il sut que j'étais gouvernante de Paris. Je ne sais comment il arriva que je n'étais pas engagée pour cette première valse, et que j'acceptai, chose fort étrange, car pour la valse surtout j'avais l'habitude de ne danser qu'avec les personnes que je connaissais, et que je connaissais pour bien valser... Nous partîmes donc; je n'étais pas une mauvaise valseuse, j'étais élève de madame Demidoff; et quand je valsais avec M. de Lagrange[1], M. de Flahaut, ou deux ou trois autres de la même force, cela allait bien; mais lorsque pour la première fois je me sentis tourner le poignet avec cette raider de bonne grâce pourtant que les valseurs russes mettent à tenir le bras droit, que je me sentis soulever de terre et emporter comme une plume par le vent, je me sentis mal; je priai l'officier de me déposer sur ma banquette, ce qu'il exécuta avec un demi-sourire de malice en ho-

[1] M. Charles de Lagrange: c'était, avec M. de Flahaut, l'homme de la cour qui valsait le mieux.

chant la tête par manière de salut, puis il s'éloigna. Quant à moi, il me fut impossible de reprendre la valse. Je dansai tout le reste de la soirée, et je ne revis plus mon officier russe, qui, je crois, était reparti dès le lendemain du bal.

Or, cet officier russe, c'était M. de Czernicheff; je le reconnus à l'instant, parce qu'il a un type de figure qui est trop caractérisé pour l'oublier. Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il ne l'avait pas dit, ou du moins ne l'avait dit qu'à très-peu de personnes. J'allais faire signe à M. Narbonne pour qu'il vînt près de moi, lorsque la porte du fond de la salle s'ouvrit, et le mot, L'empereur!... mit tout le monde au silence... Tous les dos, les épaules portant épaulettes d'or ou de diamans s'inclinèrent bien bas!... mais si bas!... si bas!... qu'il était à craindre que le front ne touchât la terre... Lui, s'avançait gravement, mais avec un regard doux, quoique superbe, quoique étincelant; il s'arrêta long-temps devant mon officier russe, et lui parla avec cette bienveillance qu'il devait porter au favori de son frère le czar!... Sa faveur était fort grande également auprès de Napoléon, et il en aurait peut-être plus obtenu en étant pour lui dévoué comme l'empereur aimait qu'on le fût (et toujours fidèlement à son prince), qu'en allant quêter de mauvais renseignemens dans les vieux cartons du ministère de la guerre. C'est, du reste, un homme tout autre que ce qu'on l'avait jugé. Ses amours, ses valses, toutes

ces coutumes presque orientales, et tenant un peu du Potemkin, avaient encore plus d'habileté et de ruse que de mollesse et de volupté asiatiques. A propos de ses amours, je sais une chose qui peut donner une idée de lui-même. On sait qu'il faisait conduire sa voiture à la porte d'un club, ou bien d'une actrice célèbre comme aimant la joie, et lui, pendant ce temps, était tout autre part occupé d'intérêts bien autrement sérieux que des *amourettes*, comme aurait dit le marquis de la Vaupalière. Mais ici, il y a encore une petite note à ajouter. Tandis que l'empereur, d'après les rapports de police, croyait M. de Czernicheff le plus coureur des hommes, on sait qu'il était aux pieds d'une femme dont le mari connaissait les secrets les plus intimes de l'empereur. Jusque là, c'est l'histoire du chien d'Alcibiade; mais la note bonne à ajouter, c'est qu'au moment ou M. de Czernicheff paraissait le plus amoureux du monde de deux femmes, dont l'une était charmante, et l'autre la plus déplaisante, la plus méchante, la plus anti-gracieuse de ce monde, il en aimait une troisième, ravissante créature, faite toute de charme et de grâces, qu'il aimait avec ce redoublement d'amour que donne le mystère, et qu'il aime encore malgré l'éloignement; d'amour je ne crois pas, mais au moins d'une bonne amitié.

CHAPITRE VI.

Le roi d'Espagne. — Sa lettre à l'empereur. — Autre lettre à sa femme. — Beau caractère de Joseph. — Le ministre anglais Hamilton. — Le comte Charles de Chatillon. — La trahison britannique. — Le maréchal Suchet. — Le brevet. — *Apporte!* — Ma conversation avec l'empereur. — M. Lajeard de Cherval. — M. de Talleyrand. — Les grands vicaires de Reims. — Mes ennemis. — M. et Madame Juste de Noailles. — Le comte Louis de Narbonne. — L'homme *malheureux* et l'homme *heureux*. — Madame Campan. — Victoires faciles en Espagne. — Revers de la médaille en allant à l'Ouest.

Dans le peu de momens que Junot avait passés avec le roi d'Espagne, celui-ci avait laissé voir combien il était malheureux de l'état où la guerre plongeait toute la Péninsule.

— J'ai parlé à mon frère, lui dit-il ; je lui ai parlé avec une force dont je me sentais toujours capable, mais que lui-même peut-être ne me soupçonnait pas, parce que, jusqu'à présent, le désir de bien vivre avec lui l'emportait sur le plus ou moins de volonté d'action ; et puis ce qui me concerne est de moins grande importance que les

intérêts d'un empire. Je suis chargé du sort de tout un peuple, et certes je ne faiblirai pas devant la tâche qui m'est imposée.

Déjà, en 1810, le roi Joseph avait tenu une conduite que peut-être on ignore dans quelques parties de l'Europe, parce que l'empereur laissait peu sortir ces vérités de la boîte dans laquelle il les renfermait. Mais voici quelques mots d'une note remise par Azanza, ministre de Joseph, le 8 mars 1810, à l'ambassadeur de France à Madrid, qui était alors M. de Laforest. Cette note fut écrite à Malaga, à l'époque où l'empereur créa des gouvernemens militaires dans plusieurs provinces d'Espagne.

Le roi d'Espagne représentait à son frère dans cette note :

« ...... Que, considérant les malheurs et le bouleversement qui résultent presque toujours d'un gouvernement purement militaire, il ne pouvait se dispenser de lui représenter que dans le moment qui paraissait le plus favorable pour organiser les provinces de la gauche de l'Ebre, conformément à la constitution, pour qu'elles servissent d'exemple aux autres, il était douloureux de les voir au contraire traitées avec la rigueur d'un gouvernement militaire. Sa Majesté, instruite par l'expérience, depuis que quelques généraux français, sans l'autorisation expresse qu'on leur donnait aujourd'hui, avaient voulu ordonner la perception et l'emploi des revenus publics dans les

provinces où ils commandaient, était persuadée que leurs dispositions devaient rencontrer à chaque pas des difficultés insurmontables, et causer les plus grands désordres; qu'il serait facile d'imaginer l'éloignement des contribuables, lorsque ce serait une autorité étrangère qui, sans s'assujettir aux formes établies, et même sans les connaître, donnerait ses ordres pour la levée des impôts, etc., etc. Que l'on ne perde pas de vue (ajoutait cette même note du 8 mars) qu'on n'est pas parvenu sans peine à faire entendre au peuple qu'il n'était pas question de le soumettre à la France; mais bien de le rendre INDÉPENDANT, et de lui laisser la qualité d'Espagnol, comme auparavant, et que sans doute cette conviction qui commençait à s'opérer en lui, avait été l'agent le plus efficace pour l'engager à rentrer dans l'ordre. »

A cette même époque, le gouverneur militaire de Biscaye publia des écrits dans lesquels on donnait à entendre que l'empereur exerçait sa souveraineté dans cette province. Le roi Joseph était toujours en Andalousie. Il fit écrire le 17 mars 1810 par son ministre Azanza, de Grenade, où il était alors, une autre note dans laquelle il déplorait le système d'après lequel son frère lui prêtait appui et assistance, car c'était, selon lui, un secours trop chèrement acheté que de le payer avec *la honte de la nation*.

« Quels résultats ensuite peut-on attendre d'opérations exécutées de cette manière? Est-ce

donc en méconnaissant l'autorité royale aux yeux de tous, en foulant aux pieds l'honneur national, en démembrant la monarchie ?... En agissant ainsi, on ne peut voir qu'un sinistre et terrible effet, et que déjà l'on commence à éprouver : l'inefficacité des efforts du roi d'Espagne pour arriver à une pacification générale, l'avilissement du caractère dont elle est revêtue, la ruine de la nation, la perte des Amériques, une émigration considérable d'Espagnols... Il est temps enfin d'arrêter cet embrasement, dont les progrès peuvent devenir épouvantables en peu de temps... faire renaître les obstacles, et finir par dévorer une nation orgueilleuse de porter un nom illustre, douée d'un caractère indomptable, et qui préférerait son extermination totale à une existence précaire et dégradée, etc. [1] »

Cette note, comme je l'ai dit plus haut, *fut passée* (pour parler en style diplomatique) au nom du roi d'Espagne, en date du 17 mars 1810, de Grenade, où il était alors, à l'embassadeur de France... Maintenant, suivons toujours. Ceci est important ; car justice doit être pour tous au monde, et combien n'ai-je pas entendu accuser

[1] Lorsque, en 1811, le roi d'Espagne vint à Paris pour le baptême de son neveu, l'empereur lui promit positivement que l'autorité des gouverneurs militaires marcherait toujours de concert avec les autorités du pays, et il n'en fut rien. Oh ! que de causes so sont réunies pour perdre l'Espagne !...

le roi Joseph, *par des Espagnols eux-mêmes*, de lâcheté comme roi, et n'étant qu'instrument servile des volontés tyranniques de son frère !...

Eh bien! le 2 mars 1812, lorsque l'empereur ordonna la division de la Catalogue et y nomma des intendans, Azanza réclama toujours officiellement au nom du roi son maître auprès de l'empereur, et cela, non pas comme une chose purement de forme, car l'empereur lui-même a parlé bien assez haut contre ses frères lorsque les lois n'étaient pas exécutées par eux aussitôt qu'elles étaient prononcées.

« L'intention de Sa Majesté Impériale, dit le ministre espagnol dans cette même note, ne peut être que le roi passe aux yeux de sa nation pour consentir volontairement au démembrement de la monarchie espagnole, parce que cette coopération est incompatible, non-seulement avec l'honneur du roi, mais avec ses engagemens contractés avec sa nation... car il n'avait accepté la couronne que sous la garantie de l'intégrité totale de l'Espagne... Ainsi donc, ajoute le duc de Santa-Fé dans cette note, *que je garantis officiellement authentique,* Sa Majesté le roi ne peut donner son consentement ni explicite ni implicite à aucun démembrement de la monarchie, et en conséquence elle *proteste.* »

Le 10 mai suivant, en apprenant que le comte Dorsenne, général en chef de l'armée du Nord, avait de *sa seule volonté* dissous le conseil et le tri-

bunal *de Corte* de Pampelune, et donné *une nouvelle forme à la junte criminelle* CRÉÉE PAR LE ROI, Azanza réclama de nouveau et d'un style qui montrait l'ulcération profonde de son maître :

« C'est avec surprise et mécontentement, dit-il, que Sa Majesté a vu cette mesure lorsque, depuis son retour de France, elle était dans la ferme croyance que les Français ne devaient plus s'immiscer dans les affaires civiles et ecclésiastiques d'Espagne... Qu'ainsi donc il est fâché d'avoir à annoncer que le roi a non-seulement désapprouvé le comte Dorsenne, mais lui a ordonné de rétablir dans son premier état le tribunal de Corte, le conseil et la junte criminelle de Navarre, etc., etc., etc. »

Toutes ces notes, qui certes à cette époque ne paraissaient dans aucun journal français, demeurèrent sans effet ; mais elles ne prouvent pas moins le zèle avec lequel le roi Joseph et son ministère s'opposaient au démembrement de la monarchie espagnole et à tout ce qui pouvait blesser son indépendance. Azanza, envoyé à Paris à la suite de cette correspondance infructueuse, écrivait au roi des lettres qui montraient la loyale bonne foi de tous ceux qui voulaient en effet et ne voulaient que le bien de l'Espagne. On publia alors un paquet de dépêches que des guérillas interceptèrent à l'entrée de Madrid, et qui étaient adressées au roi par le duc de Santa-Fé [1], qui alors

[1] Cette pièce et beaucoup d'autres, furent produites

était à Paris. On publia des lettres des 19, 20 et 21 juin; cette dépêche fit voir aux Espagnols que leur roi ne songeait qu'à eux. Mais voici une autre pièce plus curieuse sans doute encore, et que l'histoire doit conserver comme un monument touchant d'honneur et de bons sentimens.

N° I.

Le roi d'Espagne à son frère l'empereur Napoléon.

Madrid, le 23 mai 1812.

« Sire,

» Lorsqu'il y a bientôt un an [1], je demandai
» à Votre Majesté son avis sur mon retour en Es-
» pagne, elle m'engagea à y retourner, et j'y
» suis... Elle eut la bonté de me dire qu'au pis-
» aller, j'aurais le temps de la quitter, si les es-
» pérances qu'on avait conçues ne se réalisaient
» pas; que, dans ce cas, Sa Majesté m'assurerait
» un asile dans le midi de la France, où je pour-
» rais partager ma vie avec Morfontaine.

dans le Mémoire justificatif d'Azanza et d'O' Farrill, lorsqu'ils quittèrent les affaires. C'est le chef-d'œuvre de la loyauté et de la probité politique... car on peut en avoir dans cette carrière toujours occulte et toujours mystérieuse.

1 Lorsque je le rencontrai à Poitiers après le baptême.

» Sire, les événemens ont trompé mes espérances : je n'ai fait aucun bien et je n'ai pas l'espoir » d'en faire. Je prie donc Votre Majesté de me » permettre de déposer entre ses mains les droits » qu'elle voulut bien me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre ans. Je n'ai jamais eu d'autre but en l'acceptant que celui de » faire le bonheur de cette monarchie, mais cela » n'est pas en mon pouvoir.

» Je prie Votre Majesté de m'agréer au nombre » de ses sujets, et de croire qu'elle n'aura jamais » de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature » lui a donné.

» De Votre Majesté impériale et royale,

Sire,

» L'affectionné frère,

» JOSEPH. »

Y a-t-il quelque chose à reprendre dans cette lettre remplie de dignité à la fois et des plus nobles sentimens, et ne craignant pas de les manifester sous la main d'acier qui alors comprimait tout élan, toute pensée !...

Il faut maintenant lire ce qui suit :

N° II.

Le roi Joseph à la reine Julie.

Madrid, le 23 mai 1812.

« MA CHÈRE AMIE,

» Tu dois remettre la lettre que je t'envoie
» pour l'empereur, si le décret de réunion a lieu
» et s'il est publié dans les gazettes... Dans tout
» autre cas, tu attendras ma réponse... Si le cas
» de la remise de ma lettre arrive, tu m'enver-
» rais par un courrier la réponse de l'empereur
» et les passeports.

» Renvoie-moi Remi, dont je suis assez en
» peine; si on m'envoie des fonds, pourquoi tant
» tarder avec des convois, et ne pas se servir de
» l'estafette pour me remettre des traites du tré-
» sor public?

» Je t'embrasse ainsi que mes enfans.

» Ton ami,

» JOSEPH.

P. S. « Si tu sais que M. Mollien ne m'a pas
» envoyé d'argent depuis les 500,000 francs que
» j'ai déjà reçus pour janvier, lorsque tu rece-

» vras cette lettre, remets à l'empereur ma re-
» nonciation; à l'impossible nul n'est tenu. Voici
» l'état de mon trésor. »

Ces deux lettres sont, selon moi, de curieuses pièces pour servir de matériaux historiques, d'abord parce qu'elles présentent les affaires d'Espagne sous un aspect un peu différent de celui que nous offrait le *Moniteur* et les diverses relations qui ne parlent du roi Joseph que *comme un préfet de son frère* [1]... Voici une autre lettre sous la même date que les deux précédentes.

N° III.

Le roi Joseph à la reine Julie,

AU LUXEMBOURG, A PARIS.

Madrid, le 23 mai 1812.

« MA CHÈRE AMIE,

» M. Deslande, qui te remettra cette lettre, te
» donnera tous les détails que tu pourras désirer
» sur ma situation; je vais t'en parler moi-même

[1] Il était aimé d'une partie des Espagnols, et si l'empereur eût voulu, il était l'instrument le plus utile pour opérer comme l'empereur voulait le faire.

» afin que tu puisses la faire connaître à l'empe-
» reur et qu'il prenne un parti quelconque ;
» TOUS me conviennent pour sortir de ma situa-
» tion actuelle. 1° Si l'empereur fait la guerre à
» la Russie, et qu'il me croie utile ici, je reste,
» avec le commandement général et l'admini-
» stration générale.... s'il fait la guerre, et qu'il
» ne me donne ni le commandement ni l'admini-
» stration du pays, je désire alors rentrer en
» France.

» Si la guerre avec la Russie n'a pas lieu, soit
» que l'empereur me donne le commandement,
» ou ne me le donne pas, j'espère bien qu'on
» n'exigera rien de moi qui puisse faire croire
» que je consens au démembrement de la mo-
» narchie, que l'on me laissera assez de troupes,
» et que l'on m'enverra le million [1] de prêt men-
» suel que l'on m'a promis. J'attends dans cet état
» tant que je peux, parce que je mets mon hon-
» neur autant à ne pas quitter l'Espagne trop légè-
» rement, qu'à la quitter dès que, durant la
» guerre avec l'Angleterre, on exigera de moi des
» sacrifices que je ne peux ni ne dois faire qu'à
» la paix générale, dans le but du bien de l'Es-
» pagne, de la France et de l'Europe : un décret

1 On y voit aussi ce que depuis long-temps nous répétons, et que l'on ne veut jamais croire, c'est que la France a toujours envoyé bien autrement d'argent en Espagne qu'elle n'en a retiré.

» de réunion de l'Èbre qui m'arriverait à l'improviste me ferait partir le lendemain.

» Si l'empereur ajourne ses projets à la paix, » qu'il me donne les moyens d'exister pendant la » guerre.

» Si l'empereur incline à ce que je quitte, ou » à l'une des mesures qui me feraient quitter, il » m'importe de le savoir et surtout de rentrer en » paix avec lui, et avec son consentement sincère » et entier... J'avoue que la raison me dicte ce » parti, si conforme d'ailleurs à la situation de ce » malheureux pays, puisque je ne peux rien pour » lui... si conforme à mes relations domestiques, » et puis n'ayant pas d'enfant mâle... Si donc » l'empereur accepte ma retraite, je désire obtenir de lui la permission d'acquérir une terre » dans la Toscane ou dans le midi; mais à 300 » lieues de Paris... je pourrai y passer une partie » de l'année, et l'autre à Morfontaine... Les événemens et une position aussi fausse que celle » où je me trouve, si éloignée de la droiture et » de la loyauté de mon caractère, ont beaucoup » affaibli ma santé... Il n'y a donc que l'honneur » et le devoir qui puissent me retenir ici, mes » goûts m'en chassent... à moins que l'empereur » ne se prononce différemment qu'il ne l'a fait » jusqu'ici.

» Adieu, je t'embrasse ainsi que mes enfans.

JOSEPH. »

On trouve dans cette dernière lettre, comme dans les précédentes, une force admirable et une vertu positive. Tant de simplicité, de bons sentimens... et puis toujours cette abnégation de soi-même!... Ensuite que pouvait faire, je vous le demande, l'homme le mieux intentionné du monde, lorsque à chaque résolution prise il trouvait une entrave pour l'exécution? il fallait agir comme il l'a fait. Maintenant je vais ajouter une particularité intéressante.

En 1811, l'Angleterre avait à son ministère des affaires étrangères M. Hamilton... ce M. Hamilton conçut le projet de former une alliance avec l'Espagne. C'était un plan hardi, mais excellent; et un plan à la *Chatam* ou à la *Pitt*. Il était difficile de le mettre ensuite à exécution, parce que nulles relations n'existaient alors entre l'Espagne et la Grande-Bretagne; mais M. Hamilton se servit d'un moyen assez simple pour arriver à son but: il choisit un Français [1] réfugié en Angleterre. Ce Français, que je connais beaucoup, et qui m'a souvent raconté tout ce qui a rapport à cette affaire, devait aller à Madrid, et proposer à Joseph au nom de l'Angleterre, de le reconnaître comme roi des Espagnes et des Indes, à la condition qu'il renverrait tout ce qu'il avait de Fran-

[1] Le comte Charles de Chatillon, aussi remarquable par son esprit et ses talens que par les excellentes qualités de son cœur et surtout sa fidélité en amitié.

çais dans la Péninsule, dont la Grande-Bretagne s'engageait à assurer l'entière intégrité de territoire. M. Hamilton était ce même ministre qui avait fait proposer à Lucien de former une sorte *de ligue* contre la France et contre l'empereur. Je ne sais pas si M. Hamilton a des sœurs et des frères... s'il en a, je suis sûre qu'il doit plaider avec eux. Cet homme-là n'a rien de fraternel dans l'âme... Ce qui empêcha cette dernière mesure d'être mise à entière exécution, fut le désastre de Moscow.

Nous n'avons plus besoin d'autre aide pour le combattre, que ses propres fautes, disaient les pygmées de Londres en parlant du colosse qui cependant leur faisait toujours peur, et qui les avait fait trembler vingt ans!... ce LUI [1] que notre roi littéraire a désigné par ce seul mot, et que chacun reconnait; et quels moyens employaient-ils!... la perfidie... la trahison fraternelle!...

Je crois être certaine que Joseph n'aurait pas accepté: non... il aimait trop son frère et l'honneur...

L'empereur avait conçu de singulières idées sur cette guerre d'Espagne. J'ai déjà parlé de tous les avis que lui avaient donnés des hommes bien savans en tout ce qui pouvait l'éclairer à cet égard, et rien n'avait pu le tirer du charme fal-

[1] Voyez la belle ode de Victor Hugo, avec ce seul titre : LUI!...

lacieux que l'appât de cette conquête avait jeté sur lui ; aussi la douleur qu'il ressentait d'un échec se fit voir dans l'accueil que reçut Masséna, et la joie du triomphe dans la récompense de Suchet.

Ce fut au sujet de la prise de Tarragone que l'empereur avait dit:

— Suchet... le bâton de maréchal est dans Tarragone...

Et Suchet prit Tarragone...

L'empereur avait bien changé depuis l'armée d'Italie : à Lodi... à Arcole c'était lui-même qu'il jetait au milieu des boulets ennemis pour y faire aller ses soldats... aujourd'hui c'est différent... c'est un bâton qu'il jette dans la tranchée en disant : — Apporte !

Et le bâton est rapporté... Sans doute le résultat est en apparence le même, et cependant quelle immense différence !...

Le brevet du maréchal Suchet est d'une teneur autre que les brevets de ses collègues. J'en ai eu une copie fidèle ; la voici :

Décret impérial.

Au palais de Saint-Cloud, le 8 juillet 1811.

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Ita-
» lie, etc., etc., voulant donner une preuve de
» notre satisfaction et de notre confiance au gé-

» néral en chef Suchet, pour tous les services
» qu'il nous a rendus dans différentes circonstan-
» ces, et notamment dans la prise de Lérida, Mé-
» quinenza, Tortose et Tarragone, avons décrété
» et décrétons ce qui suit :

» ART. Ier. le général en chef Suchet est nommé
» maréchal de l'empire.

» ART. II. Notre ministre de la guerre est chargé
» de l'exécution du présent décret.

» *Signé*, NAPOLÉON. »

Et ce brave et bon Suchet, pour reconnaître les bontés de l'empereur, prenait aussitôt le Mont-Serrat, cette montagne fortifiée dont chaque ermitage était devenu une redoute, et chaque ermite un brave partisan... Le royaume de Valence s'ouvrit ensuite devant les canons de l'armée d'Aragon. Le fort d'Oropesa tombait au pouvoir des Français; l'antique Sagonte était encore captive, et ses vieilles murailles se teignaient même du sang de Suchet; enfin il arrivait devant Valence, et prenait Valence! Pour Suchet la guerre d'Epagne n'a été qu'une promenade militaire, où il se reposait en plantant le drapeau national sur les antiques créneaux mauresques ou romains de toutes les vieilles cités qui jalonnent les provinces d'Espagne.

Lors de la prise de Valence il parut dans le

Journal des Débats (alors *Journal de l'empire*) un article ainsi conçu :

« Les victoires du maréchal Suchet avaient sans doute fait prévoir la prise de Valence ; mais la durée du siége de Saragosse et la défense opiniâtre de Tarragone pouvaient faire craindre que la marche triomphante de l'armée d'Aragon ne fût un moment ralentie, et qu'une place fortifiée par tant de travaux, asile de tant de soldats, ne dût être achetée par des sacrifices proportionnés à son importance ; aussi la nouvelle de cet événement a-t-elle causé une grande sensation dans Paris.

» La capitulation de Valence a été en même temps la prise d'une armée... elle était composée des meilleures troupes qu'eussent les insurgés, comme troupes régulières, et de leurs plus habiles généraux [1]...

« *L'esprit d'insurrection se refroidit, et est au moment de s'éteindre*[2] !...

» ... Au retour du maréchal Suchet en Aragon, *où la paix a constamment suivi la victoire*, *aucune insurrection* n'a fait *revenir le général sur ses pas*... aucune place n'a survécu à ses efforts... La bataille de Sagonte lui a soumis le royaume de Valence, comme l'avait également fait celle

1 *Caro*, frère de La Romana, était dans Valence.

2 Voilà comment l'empereur savait les affaires d'Espagne car il croyait ce qu'il écrivait alors!

d'Almanza; mais il ne fit pas comme le duc d'Orléans, il n'arriva pas le lendemain du combat, et prouva de son sang qu'il y était présent... etc. »

Il fallait que l'empereur connût qu'en effet le maréchal Suchet était un homme vraiment supérieur pour faire mettre de pareilles louanges dans un journal ; car j'ai déjà dit, je crois, que l'article que j'ai cité était mis par ordre comme celui de Lerida. L'empereur prit une grande amitié pour le maréchal Suchet ; il le combla, l'accabla sous le poids des bienfaits les plus excessifs : titres, fortune, grade les plus élevés, tout ce qu'on peut donner, il le donna, et récompensa avec une magnificence rare peut-être, même parmi les souverains les plus orgueilleux et les plus vains de leur puissance... Le titre de duc d'Albuféra fut accompagné d'un majorat de CINQ CENT MILLE LIVRES DE RENTES [1] !... S'il est vrai que la marchandise qui se paie le plus cher soit les bras et les jambes, on peut en vérité la mettre à la disposition d'un maître aussi généreux que l'empereur Napoléon, quand il y ajoute surtout un prix aussi glorieux que des articles tels que celui que je viens de citer...

« Ce que Suchet écrit vaut mieux que ce qu'il

1 Les Espagnols prétendent que l'étang d'Albuféra vaut, à lui seul, plus de 800,000 francs annuellement. C'EST LA PLUS BELLE dotation que Napoléon ait donnée.

dit; et ce qu'il fait vaut mieux que ce qu'il écrit : c'est le contraire de bien d'autres. »

C'est un mot de l'empereur sur le maréchal Suchet. Du moins m'a-t-il été donné pour être tel que je viens de le rapporter. Maintenant je vais en dire un autre que je tiens, *moi*, directement de l'empereur.

Dans une audience que j'eus de lui à son retour de Russie pour lui demander celui de Junot, je le sollicitai pour une personne à laquelle je prenais un vif intérêt d'amitié; je savais que l'empereur n'en avait pas pour cette personne, et j'en eus d'autant plus de crainte de présenter ma requête. L'empereur la prit, et me dit d'abord avec humeur :

— Pourquoi vous être chargée de cette demande?... vous savez que je n'aime pas que les femmes se mêlent d'affaires... il fallait donner cela à Duroc...

Je rappelai à l'empereur que je remplissais là un devoir sacré.

L'empereur fit encore un geste d'impatience... — Il fallait parler de cela à Talleyrand... Pourquoi ne pas lui en avoir parlé?

— Je l'ai fait, sire.

— Eh bien!...

— Eh bien! sire, il m'a refusé de parler non-seulement à Votre Majesté, mais au grand-maître...

— Mais Talleyrand et votre ami l'abbé de La Jeard n'ont-ils pas été élevés ensemble?

— En partie, sire... ils ont été tous deux au séminaire dans le même temps, et grands-vicaires de Reims également ensemble, et puis liés de la plus étroite amitié.

Tandis que je parlais, Napoléon se promenait, et puis il s'arrêtait par intervalle à la fenêtre, pour regarder dans le jardin ou sur le pont. L'expression de sa physionomie n'avait rien de bon dans ce moment...

— Est-ce que l'abbé de La Jeard était l'ami de votre mère, pour que vous preniez son parti comme vous le faites depuis qu'il est question de lui?...

— Monsieur La Jeard de Cherval n'était point l'ami de ma mère, sire; il ne l'a même jamais connue, je crois, que comme une forte belle personne qu'on remarque au spectacle ou à la promenade. Je ne le connais moi-même que depuis son retour en France. C'est depuis cette époque qu'il est notre ami, et que Junot et moi sachant l'apprécier...

— Eh! sans doute, interrompit vivement l'empereur... Puis il poursuivit plus lentement :

— Vous deviez pourtant bien savoir que cet homme était mon ennemi!

C'était vraiment une chose bien extraordinaire, que cette sorte de monomanie pour le reproche qu'il adressait à ses plus fidèles serviteurs, d'aimer à voir *ses ennemis*.

— Sire, Junot et moi nous avons déjà répondu à cette injuste inculpation, et il n'y a pas longtemps que j'eus l'honneur de faire remarquer à Votre Majesté monsieur et madame Juste de Noailles, et M. le comte Louis de Narbonne!...

L'empereur se mordit les lèvres et ne répondit pas... Seulement au bout de quelques instans de silence il reprit :

On verra... Mais, conseiller de l'Université ou préfet!.. Qui a jamais fait une pétition tournée de cette manière?... Qui a fait cette belle pièce?

— Moi, sire.

— On le voit bien... mais il est inutile que vous appreniez à en faire... Cousez... brodez... et ne vous mêlez pas de vouloir placer les gens... cela sent l'intrigue.... je ne veux pas de cela dans ma cour, et encore moins parmi les femmes de mes généraux.

— J'ai déjà observé à Votre Majesté, sire, que M. La Jeard de Cherval n'était pas un ami ordinaire, Junot le connaît et peut en répondre à Votre Majesté.

— Et qu'est-ce que vous diriez à votre tour, madame Junot, si je vous prouvais que votre mari ne me répondra jamais de l'abbé de La Jeard?...

Je fus étonnée... l'empereur continua :

— Cet homme ne m'aime pas... mais cela m'est égal, je l'emploierais *demain*, aujourd'hui même, avec la conviction de sa haine... Mon Dieu! il y en a bien d'autres qui ne m'aiment pas... Quel est

d'ailleurs le gouvernement un peu actif qui n'a pas d'ennemis?... Mais votre abbé de La Jeard, c'est autre chose... il porte avec lui une sorte de charme malfaisant, ou plutôt un sort qui sera toujours un obstacle entre lui et moi.

J'avoue que je ne compris pas d'abord l'empereur... il le remarqua sans doute, car il me dit avec cet accent que l'on donne à ce qu'on veut bien faire comprendre :

— Oui, cet homme est *malheureux... rien ne lui réussit;* et pourtant il a bien de l'esprit, à ce qu'on dit!... C'est un homme supérieur, n'est-il pas vrai?... Eh bien! il ne peut arriver à rien, et cela dans tous les pays... Il est malheureux, vous dis-je... son étoile est mauvaise...

C'est la seule fois que j'aie entendu Napoléon parler d'une manière aussi formelle sur l'influence de la destinée... Il dit encore quelques mots sur les événemens de la vie de M. de Cherval qu'il connaissait à merveille, tout en donnant à ces mêmes événemens une autre explication que la véritable... puis tout à coup il s'arrêta et me dit en me regardant avec colère :

— Est-ce l'abbé de La Jeard qui vous a dicté la lettre que j'ai reçue de vous il y a huit jours, et dont Duroc vous a apporté la réponse lui-même?

— Non, sire.

— Hum!... à la bonne heure... Et qui vous l'a dictée?

— Personne, sire... moi-même.

Je vis qu'il se tournait pour cacher un sourire... Il était ce matin, ou plutôt ce soir-là, car il était six heures, de la plus charmante humeur du monde.

— Enfin, il n'importe... votre abbé est *mal chanceux;* il est né sous une mauvaise étoile, comme disent les paysans.

— Eh bien! sire, la vôtre est bien assez belle pour prêter un peu de son bonheur à celle d'un autre, je crois.

Le moment était mal choisi, et je fis une lourde bêtise, mais accablante, et je fus plus bête encore en m'arrêtant. Mais l'empereur était occupé, et alors il suivait, comme toujours, au reste, l'idée qui le dominait... Il se promenait donc les mains derrière son dos, s'arrêtant par intervalle, et regardant par la fenêtre; il était bien curieux à examiner dans de pareils instans. Sa physionomie était alors d'une telle mobilité que ses sentimens s'y peignaient comme dans une glace réfléchissante.

— Tenez, me dit-il après un silence assez prolongé... voulez-vous connaître un homme *heureux?*... né sous une étoile *heureuse*, et répandant son bonheur sur toutes ses entreprises?... c'est Suchet!... Voilà l'homme prédestiné... il joue bien avec cela, et c'est encore une chance heureuse de plus de trouver un homme doué de talens dans un homme doué de bonheur: il y a tant de gens qui gâtent la plus belle destinée!...

La guerre avait constamment tenu le maréchal duc d'Albuféra éloigné de Paris... il en fut absent pendant sept ans... Au bout de ce temps, il rentra en France, dont il était sorti général, commandant une division, possédant, il est vrai, une belle réputation militaire, mais enfin général divisionnaire; et il y revenait maréchal d'empire, duc, colonel général de la garde impériale, et commandant en chef les deux armées de Catalogne et d'Aragon; aussi, quand l'empereur le revit, il lui dit :

— Maréchal Suchet, vous avez beaucoup grandi depuis que je vous ai vu.

Et il disait à Stainte-Hélène, pendant ces heures de captivité dont il cherchait à tromper la longueur en rassemblant tous ces souvenirs qui pouvaient lui donner de la joie :

— Suchet était quelqu'un [1] chez qui l'esprit et le caractère s'étaient accrus à surprendre.

Sans doute les paroles prononcées sur un lit de mort ont un caractère tellement solennel que le son, quoique faible, de la voix vibre à jamais dans l'âme. Eh bien, quoique ce que je vais citer ait été dit au docteur O'Méara, comme je considère que l'agonie de Napoléon a commencé le jour où son pied a touché le rivage maudit de Sainte-Hélène, je regarde toutes les paroles qu'il proféra

[1] *Mémorial*, première étidion, tome II, page 19.

sur son roc calciné comme celles d'un mourant à l'heure extrême.

Questionné un jour par le docteur O'Méara sur l'opinion qu'il avait (lui Napoléon) sur les généraux qu'il avait laissés en France, il répondit :

—... *Il me paraît que c'est Suchet : avant lui c'était Masséna; mais on peut le considérer comme mort... Suchet... Clausel... Gérard... sont maintenant, à mon avis, les meilleurs généraux français* [1].

Dans les Mémoires de madame Campan [2], on trouve un mot très-joli de Napoléon sur le maréchal Suchet :

« Il est fâcheux, dit-il, que des souverains ne puissent pas *improviser* des hommes comme lui. »

Ce mot est charmant; mais ce qu'il a de curieux, c'est que Napoléon l'a dit naïvement, et cependant il répond à toute une suite de pensées.

— Si j'avais eu deux maréchaux comme Suchet, disait-il à madame Campan (dans ce même souvenir), j'aurais non-seulement *conquis* l'Espagne, mais je *l'aurais conservée*... Et il ajoutait alors le mot que j'ai rapporté, et ce mot répondait au sentiment vague peut-être, mais excité au fond de l'âme par tous les malheurs d'une armée dé-

1 *Souvenirs d'O'Méara,* tome Ier, page 61.

2 Spirituel et recommandable ouvrage, écrit tout à la fois par la femme de bonne compagnie et la femme profonde, sensée et vraiement remarquable.

truite, et détruite dans une entreprise tentée contre l'avis de tous, tentée contre le sort lui-même!... Et il est bien vrai que dans de tels instans le souverain imprudent paierait de la moitié de sa couronne les services du seul homme, qui, par ses succès, justifie pleinement, ET SEUL, cette même imprudence. Il y a dans le cœur de tous les hommes des cordes qui répondent aux mêmes pressions.

L'état général des recettes effectuées dans les provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne depuis le 1er mars 1810 (date de la création du gouvernement militaire) jusqu'au 31 juillet 1814; époque de la rentrée du maréchal en France, s'élève à 73,133,676 fr. 06 c., et celui des dépenses à 73,060,676 fr. 06 c.; les 73,000 formant la balance ont été versés dans la caisse du payeur général de l'armée du Midi.

Les armées du maréchal étaient donc bien payées, bien nourries, bien logées, heureuses enfin. Mais ensuite comment étaient les nôtres? comment étaient les soldats et les officiers qui traversaient les montagnes et les torrens du Beira, sans trouver un toit pour y dormir en paix après une journée pendant laquelle il leur avait fallu se battre TOUJOURS!... et puis, arrivant dans une venta abandonnée, dont le mur noirci par l'incendie cachait des assassins; ils s'endormaient là, fatigués, mouillés jusqu'aux os... sans vivres, sans secours enfin... ils s'endormaient, les mal-

heureux, et bien souvent d'un éternel sommeil.

Voilà quelle fut la contrée heureuse par laquelle passa l'une des armées de la Péninsule !... Quel fut le sort de celle qui quitta Oporto pour rentrer en Espagne par les déserts de l'Estrella et les landes de l'Estramadoure ?... toujours ces mêmes rochers, ces cavernes dont les flancs vomissaient sur nos soldats des meurtriers sans pitié... tandis que la faim et la misère achevaient leur ouvrage. Et lorsque pour la troisième fois cent mille Français reçurent l'ordre d'aller vaincre, comme Sparte donnait celui de mourir, ce fut encore dans un désert, ruiné, sans ressources, hérissé de rochers, qui, à leur tour, l'étaient de baïonnettes ennemies, coupé par des torrens, qui à cette époque de l'année roulaient des eaux glacées et mortelles, ce fut au travers de tous ces périls qui multipliaient la mort, qu'on jeta une nouvelle armée à la destinée, comme pour apaiser sa faim qui commençait à être insatiable... Dans cette Thébaïde, le soldat ne trouvait RIEN que le danger : pas de pain, pas de vin, pas de bois pour se chauffer, pas même un peu d'herbe pour y dormir !... et puis pas d'argent !... dix-huit mois sans paie !... sans qu'il eût au moins la possibilité de charmer ses longues heures de veille par des rêves, des projets de bonheur pour l'avenir de sa vieille mère, de sa sœur, de sa fiancée, et de lui-même enfin !... Et pourtant quelque malheureux qu'ait été le soldat, quelque

réprouvé qu'il fût du sort... jamais je ne l'entendis se plaindre ; et les rochers de Busaco peuvent rendre témoignage par les ossemens français qui comblent leurs ravins, que, même privés DE TOUT, nos soldats savent toujours mourir pour la France.

Sans doute les campagnes des armées d'Aragon ont été glorieuses et brillantes, et, comme Française, je tresserai avec joie la couronne civique que leurs généraux et leurs soldats ont tous méritée, car ils en furent dignes. N'oublions pas non plus, nous qui ne sommes pas souverains, nous qui n'avons aucune imprudence à expier ou à cacher, que nous devons être compatriotes de tous *également*. Soyons Français avec ceux qui combattirent à Sagonte, qui vainquirent à Lérida ; mais soyons-le également avec ceux qui moururent à Busaco, qui capitulèrent à Vimiero, et ceux qui triomphèrent aussi à l'Arzobispo, à Rédinha, à Badajoz, et sur les bords de la Gébora [1].

[1] Je ne cite pas ici une foule de glorieuses affaires qui font honneur à nos armes et aux généraux qui menèrent nos soldats à l'ennemi. Mais la place me manque et non la bonne volonté.

CHAPITRE VII.

L'Europe s'obscurcit. — Contre-coup dans le Nord. — M. Pitt se survivant. — Fêtes aux Tuileries. — La princesse Pauline, ravissante dans le costume de Clorinde. — Ridicule de celui de la reine de Naples. — Quadrille des *Heures* et des *Saisons*. — *Flore, l'Amour* et *Apollon*. — Mort d'une rose. — Le général Shérer. — Madame Legrand. — Le général Legrand. — Inaction terrible de la Russie. — Le boudoir de Catherine. — 1811. — La récolte. — Le duc de Bassano. — M. de Montalivet. — — *Le pain ne manquera pas, mais, il sera cher.* — Belles paroles de l'empereur.

Le drame politique prenait tous les jours une physionomie plus active et plus sérieuse en même temps. Mais par une conséquence toute naturelle du malheur que devait produire la guerre de la Péninsule, c'était alors qu'il se faisait sentir de ce côté des Pyrénées, que son contre-coup allait ébranler l'Europe et renverser le trône impérial.

Les efforts inouïs que fit Napoléon pour soutenir l'Espagne, amenaient à la fin de 1811 et en 1812 un résultat qui aurait été sans doute la sou-

mission de l'Espagne. Nous étions affermis en Catalogne et en Aragon par les victoires de Suchet, tandis que, nous avançant jusqu'aux portes de Cadix, nous achevions la conquête des quatre royaumes d'Andalousie. Le passage de la Sierra-Morena forcé en quelque heures, la dispersion de la junte centrale [1], les cortès extraordinaires, assemblées dans l'île de Léon, rendant presque tous les jours des décrets contradictoires ; le conseil de régence [2] toujours en dispute avec les autres autorités, tous ces troubles que les chefs du nouveau pouvoir n'avaient pas la force ou peut-être la volonté de maîtriser et de détruire, nous

1 Une assez curieuse remarque à faire, c'est *l'estime* dans laquelle une junte tenait l'autre. C'est une pièce rare à voir que la proclamation de la junte suprême, du 28 janvier, dans laquelle elle appelle les membres centrals *poltrons et fuyards*, abandonnant leur poste.

2 Lorsque les Français approchèrent de Séville, la junte centrale s'étonna. Il y eut alors un beau mouvement de la junte suprême, qui reprit son nom au moment du danger... Les cortès s'établirent dans l'île de Léon, le 24 septembre de la même année, et nommèrent un conseil de régence composé de trois membres ; il exerça jusqu'au 22 janvier 1812. Puis les cortès les ôtèrent pour les remplacer par un autre conseil de cinq individus... Ceux-ci eurent le pouvoir jusqu'au 8 mars 1813. Alors il y eut encore un autre conseil composé de trois membres, qui conserva le pouvoir jusqu'au retour de Ferdinand VII ; c'était absolument l'histoire de la France, depuis le 10 août jusqu'au 13 vendémiaire, tant il est vrai que l'anarchie porte partout les mêmes fruits.

donnaient, à nous, une attitude plus respectable [1]; et le roi Joseph l'avait pu remarquer dans son voyage en Andalousie. Il la traversa tout entière, fut même visiter les rives de la baie de Cadix, et put se convaincre que partout on était fatigué de la guerre. Les Espagnols n'aimaient pas les Anglais; et cette union leur était odieuse; ainsi donc, malgré nos revers devant lord Wellington, notre retraite précipitée, et tous les malheurs des Arapiles, je crois que nous aurions gardé l'Espagne. Au reste, elle était elle-même dans cette persuasion; car des milliers de familles rentraient dans la mère-partie, tout le monde non-seulement acceptait des emplois près du nouveau gouvernement, mais, comme le disait un loyal et brave Espagnol (don Gonzalo O'Farrill), *les solliciteurs se multipliaient comme aux* jours les *plus paisibles de la monarchie.*

Une autre preuve de cette conviction dont je parle, est la séparation des provinces américaines de la mère-patrie, et la proclamation de leur indépendance. Buenos-Ayres destitua son vice-roi Don Francisco Cisnéros, et créa une junte suprême au nom de Ferdinand VII!... D'autres provinces jugèrent le moment favorable pour

1 J'ai entendu des Espagnols d'un grand sens, dire fort judicieusement, que les événemens heureux de l'Andalousie avaient placé la nation dans une position éminemment critique, parce qu'il fallut se déclarer *immédiatement.*

conquérir leur indépendance, et elles la proclamèrent, toujours dans cette persuasion que la mère-patrie était perdue pour l'Amérique.

Mais lorsque le contre-coup de la guerre d'Espagne alla frapper à l'autre bout de l'Europe; lorsque de cette même bouche fraternelle de l'empereur de Russie sortirent des paroles menaçantes; lorsque l'Autriche oublia que l'impératrice des Français était sa fille; lorsque la Prusse qui n'oubliait, ELLE, jamais rien, surtout dans son intérêt, fit comme eux; lorsque enfin toute cette ligue formidable du Nord s'éleva pour compter ses phalanges et voir si elles pouvaient résister à Napoléon, alors la Péninsule reprit aussi sa robe maudite, se hérissa de nouveau de meurtres et de carnage. L'enfant dormant à l'ombre d'une haie fut égorgé s'il était Français!... et le peu de confiance que nos troupes avaient reprise fut détruite pour ne plus revenir.

L'Angleterre fut ici ce qu'au reste elle fut souvent en agissant comme légataire de M. Pitt [1]; elle prévit les désastres du Nord et porta de nouvelles forces dans la Péninsule. Ce n'était pas dans la coalition du Nord qu'était sa place; et lorsqu'après la bataille des Arapiles, les Français, qui éva-

[1] M. Pitt ne fut jamais heureux dans ses dix-sept ou dix-huit tentatives faites contre la France... Mais si l'arbre fut long à venir, il grandit enfin, les fruits mûrirent; et je crois que lord Castlereagh et lord Aberdeen ne travaillèrent que d'après ses propres instructions.

cuaient Madrid et l'Andalousie, forcèrent les Anglais à se replier jusque sous le canon de Ciudad Rodrigo, ils y furent sans peine, ils étaient certains de n'y pas demeurer long-temps.

Le ciel de la France était à cette époque partout nébuleux. C'était vainement que l'empereur ordonnait des fêtes, des quadrilles, qu'il réunissait autour de l'impératrice Marie-Louise une cour composée de jeunes femmes chargées de la distraire... Ces mêmes jeunes femmes étaient inquiètes... elles avaient là autour d'elles des frères, des maris, des pères, des amans, et la perspective d'une nouvelle guerre était odieuse... Mais on sait que lorsque l'empereur avait parlé il fallait obéir ; et quand il commandait d'être gai ; il fallait rire et montrer un semblant de joie, quoiqu'on n'en eût pas au cœur.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il y eut à la cour, dans la salle de spectacle du château, un quadrille où les sœurs de l'empereur jouèrent le principal rôle : le quadrille lui-même était insignifiant ; il n'y avait de charmant à voir que les deux princesses, mais la princesse Borghèse était idéale surtout de beauté.

Elle représentait l'Italie, et sous ce costume purement de fantaisie, et créé avec le goût le plus parfait, elle était ravissante... Elle avait sur la tête un léger casque d'or bruni, sur lequel étaient quelques légères têtes de plumes d'autruche, d'un blanc éblouissant ; sa poitrine était couverte par

une petite égide à écailles d'or de laquelle partait une tunique de mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or ; mais ce qui était ravissant, c'étaient ses bras et ses jambes !... ses bras entourés de larges bracelets d'or, où se voyaient les plus beaux camées de la maison Borghèse, la plus riche en ce genre de bijoux... ses petits pieds étaient chaussés par des brodequins à bandes de pourpre brodées d'or, et dont chaque *croisement* sur la jambe était arrêté par un camée. La plaque qui réunit l'*égide* et la fixe sur la poitrine, était un magnifique camée représentant Méduse mourante. C'est sans doute un des morceaux les plus curieux de la belle collection de la maison Borghèse. Le costume de la princesse Pauline était complété par une demi-pique d'or qu'elle tenait à la main.

Il est impossible de rendre l'effet qu'elle produisit à son arrivée sur la scène, où elle joua une très-courte pantomime avec sa sœur, qui représentait la France. La princesse Pauline avait l'air de ces apparitions fantastiques, évoquées comme une intelligence céleste... c'était un ange descendant du ciel sur un rayon lumineux. Cette idéale créature, toute suave, toute sylphide, avec ce casque et cette lance, et ce léger nuage blanc ondulant sur cette surface étincelante du casque d'or, et puis ces mouvemens doux et moelleux, parce que son corps fatigué et surtout paresseux n'avait pas la volonté de se mouvoir, tout en elle,

jusqu'à cette nonchalance, était adorable. Ah! si jamais sa sœur fut jalouse de sa gracieuse beauté, cette soirée n'a pas dû éteindre son envie... j'ignore comment la reine de Naples a pu être assez mal conseillée pour adopter un costume aussi ridicule que celui qu'elle avait, surtout avec sa taille, qui était déjà à cette époque courte et ramassée... Elle avait une robe assez longue, avec un manteau de pourpre brodé d'or, avec lequel elle figurait la France [1]; et puis sa tête était surmontée d'un casque, d'un panache; tout cela était lourd, sans grâce; et si du milieu de ce monceau de dorures, de perles, de joyaux et de mauvais goût, il n'était pas sorti une charmante tête, bien fraîche et bien gracieusement jolie, c'était à faire un trop bizarre contraste avec cette apparition lumineusement belle dont sa sœur faisait le prestigieux effet... Elles dansèrent toutes deux une *manière* de pas que Despréaux leur composa, et dans lequel la princesse Pauline eut encore tout l'avantage par la légèreté de son costume et la grâce qu'il permettait à ses attitudes.

Et puis il y eut aussi un autre quadrille, celui des Saisons, qui fut vraiment charmant par la fraîcher des costumes, leur richesse, le soin avec lequel tout était fait; et ce qui était bien aussi

1 Peut-être était-elle l'Italie, et la princesse Pauline la France; je n'ai pas le fait assez présent pour décider la chose, qui est, au fait, de bien peu d'importance.

remarquable, parce que cette magnificence-là est impossible à imiter, c'était la multitude de ravissantes personnes qui formaient le groupe des Heures suivant le Soleil.

Ce soleil, c'était quelqu'un qui avait le surnom de *beau*, c'était un aide-de-camp de Berthier, M. Charles de Lagrange. Il était sans doute fort bien ; il avait une belle tournure, même une belle figure, quoique ses deux yeux ne fussent pas toujours d'accord ;... enfin il était fort bien ;... toujours est-il qu'il faisait Apollon, qu'il avait un tricot couleur de chair, qu'il était couronné de l'*alloro* obligé, et qu'il portait la lyre. Par exemple, si les femmes étaient charmantes sous tous les costumes qui étaient mis en réquisition pour les quadrilles, rien n'était plus ridicule que les hommes. Ils avaient l'air de *mardis-gras*, et depuis j'ai bien ri devant une caricature ravissante, qui est, je crois, du crayon admirable de Charlet, et qui représente un Turc arrêté dans le carnaval par un gendarme, avec un *Pierrot de sa connaissance* : c'est absolument cela.

M. de Gals de Malvirade, aujourd'hui colonel de cavalerie, alors premier page de l'empereur, faisait Zéphyre ; une femme bien charmante, et aussi pure qu'elle était belle, madame de Mesgrigni, sous-gouvernante du roi de Rome, était son *Printemps* ou sa Flore, comme on voudra ; et jamais plus joli visage, plus doux sourire, n'ont été à Flore, si tant est qu'il y ait eu une Flore.

C'était une gracieuse femme, en effet... que madame de Mesgrini, si belle, et pourtant si respectée des méchans; une auréole si pure autour de ce charmant visage! Elle était sœur de M. de Rambuteau. M. de Narbonne m'apprit d'abord à la connaître, et puis ensuite je l'appréciai par moi-même et pour elle-même. Hélas! celle-là aussi a fait dire :

Et rose elle vécut ce que vivent les roses!

Elle est morte bien jeune!... aimée, regrettée, et devant aussi bien regretter la vie!...

C'est ainsi que va le monde!... Les heureux n'y sont retenus que par un lien de fleurs; les malheureux par une chaîne de fer... et jamais elle ne rompt sous la main de la destinée... Ceux qu'elle retient, ils ne peuvent pas mourir ceux-là!...

Ce fut au milieu de ce groupe de jeunes et jolies personnes, qu'une femme également charmante fit son entrée dans ce monde dont le tribunal donne lui seul le droit d'être appelée *belle*. Cette jeune femme était la comtesse Legrand, femme du général Legrand. Cette union avait un aspect bizarre. La jeune épouse, vraiment charmante, était fille de Schérer, autrefois ministre de la guerre et général en chef de l'armée d'Italie pendant l'absence de l'empereur lors de la campagne d'Égypte. Cet homme, que beaucoup de voix ont attaqué, a été plus malheureux que

coupable, peut-être il fut contraint de suivre un torrent qui alors entraînait tout. Mais un fait positif, dont j'ai acquis la preuve depuis peu de temps, c'est que le général Schérer était un officier de la plus haute distinction comme savoir. C'était assez rare à l'époque où il commandait en Italie et où il eut le portefeuille de la guerre, et assez rare pour le dire, puisque cela est. Mais l'opinion était tellement contre lui à cette même époque, qu'un officier de l'armée d'Italie me disait encore l'autre jour, que l'armée, au désespoir de sa position et l'attribuant à Schérer, ce qui était faux, s'était soulevée tellement fortement, que les canonniers avaient été jusqu'à pointer leurs pièces sur sa tente. Le fait réel est qu'il a été fort calomnié, et qu'il est mort laissant une veuve et des enfans sans fortune. Madame Legrand, jolie et ravissante enfant, avait dû épouser, l'année précédente, un homme d'une grande distinction et vraiment supérieur : c'était le général Boyer, chef d'état-major de mon mari.

Madame Legrand avait d'abord dû faire l'*Amour* dans le quadrille des Saisons ; je crois qu'ensuite elle ne le fit pas. Comme il faut toujours qu'on plaisante sur tout dans notre chère France, on fit courir une lettre dans le temps, où le général Legrand faisait ses adieux à sa femme, et lui disait :

— *Songez surtout, madame la comtesse, que je vous défends de faire l'Amour dans les ballets.*

Parmi les Heures, c'étaient toujours les belles personnes connues : c'était madame Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, madame de Rovigo, madame Duchâtel, madame Gazani, madame de Bassano, et une foule d'autres.

C'est donc au bruit des airs de danse, des concerts et des éclats joyeux que la France vit se lever lentement, mais menaçant, mais terrible, ce gigantesque empire, ce colosse aux cent bras qui nous devait insulter en nous donnant la mort!... Pour la première fois Napoléon avait été confiant, et pour lui le réveil eut toute l'amertume d'une amère déception.

Il aurait dû voir cependant que la conduite de la Russie dans la campagne de 1809 était un terrible indice de la volonté de ne le pas soutenir, ou du moins de ne le faire qu'en parole. Napoléon ne vit pas à Tilsitt, malgré toute son habileté, que le cabinet de Pétersbourg avait *plié*, mais qu'il n'avait pas dévié de sa route; il était seulement stationnaire; le Nord (et par ce mot j'entends la Russie) n'ignore pas, depuis Catherine II surtout que le levier qui doit ébranler l'Europe, la renverser peut-être, est *chez elle* et *en elle*. Napoléon n'est pas remonté assez avant dans l'histoire de ce pays... S'il l'avait fait, il aurait aisément *traduit* l'inaction offensante, et par là presque hostile, des troupes d'Alexandre pendant la campagne de 1809. Et cependant ce fait avait lieu après les tendresses d'Erfurt ! mais ces ten-

dresses elles-mêmes, quoique vraies (car je n'en doute pas), comment ont-elles pu endormir la confiance d'un homme comme Napoléon !... Il savait que l'autocrate du Nord était entouré d'une troupe toujours prête à se faire justice avec le lacet ou le poignard... et le système continental, admirable sans doute comme moyen destructif dans la main d'un ennemi comme Napoléon, ne pouvait être compris par des gens qui n'ont de fortune que par le commerce d'échange, et qui ne vivent que plongés dans toutes les jouissances procurées uniquement par la fortune provenant de ce même commerce. Si l'empereur était remonté dans l'intérieur du cabinet, et non pas du boudoir des deux Catherines, et d'Élisabeth, il aurait vu que ce qu'il exigeait en riant du jeune empereur c'était SA VIE !... et cette promesse-là quand on la fait en riant on ne la tient pas...

Une des colonnes de son empire que Napoléon regardait comme admirable non-seulement par la force mais par la nature, c'était la Confédération du Rhin... Cette œuvre qu'enfanta d'abord le génie de Henri IV, et qui fut exécutée par Bonaparte, eût été admirable si son emploi eût été autrement dirigé... Les Alemands aussi ont été méconnus par Napoléon; les souverains confédérés ont été *seuls* caressés par sa main, tandis que leurs peuples étaient la vraie force qu'il fallait se concilier. Les princes ont eu des terres, des souverainetés, des extensions de territoire, même des

couronnes... mais ils n'avaient pas le pouvoir, mais les peuples grandissaient, s'éclairaient; leur élan, pour n'être pas rapide, n'en était pas moins sûr, et c'était dans l'ombre qu'ils attendaient le jour de la vengeance. Plus franc d'ailleurs que l'habitant du Midi, l'Allemand ne mettra pas de poison dans les citernes, ne brûlera pas son blé, n'assassinera pas surtout son ennemi pendant qu'il dort; mais il ceindra l'épée, au jour de la vengeance il frappera de son glaive, et ne le remettra dans le fourreau que lorsqu'ils sera vengé... Le lien qui les unit porte un beau nom : c'est celui de la vertu (*tugend bund*[1]). L'empereur Napoléon fit donc la faute de compter les peuples Allemands pour rien *comme hommes*, et de ne les admettre dans la politique que comme une valeur numérique, qui produisait tant d'hommes de plus ou de moins dans un traité...! maintenant nous sommes à une époque où tout devient malheurs, même nos gloires.

La Russie et la Porte avaient fait un traité; on a prétendu que Napoléon l'ignorait... on a dit bien des choses à cette époque mémorable... on a gardé le silence sur bien d'autres!... Depuis, tout a été trouble et confusion; mais du milieu de ce trouble on peut tirer quelques vérités. Je vais tâcher de le faire.

Dès l'année 1810 et 1811 la récolte n'avait pas

[1] Le lien de la vertu.

été bonne. L'empereur était vraiment paternel pour tous les besoins du peuple ; et à cet égard il avait soin qu'il ne lui manquât rien , comme un père de famille , je le répète , soignerait ses enfans. Les ordres les plus sévères furent donc donnés pour que non-seulement les greniers fussent remplis, mais que des approvisionnemens fussent faits, afin que Paris ne manquât pas. Les provinces sont presque toujours sûres d'avoir du blé , par leur position d'abord , et puis parce qu'elles sont plus prévoyantes. Jusqu'à présent, Paris et les grandes villes ont seules souffert de la famine.

C'était alors M. le conseiller d'État Maret , frère du duc de Bassano et honnête homme comme lui, qui était chargé de l'approvisionnement de Paris, en même temps qu'il était directeur-général des vivres de la marine. Avant lui , M. Paulet , gendre de Wanderberg , avait été à la tête de l'approvisionnement de Paris , moyennant la somme de cinq cent mille francs par mois , lesquels lui étaient payés par un bon du préfet de police sur les hôpitaux et les hopices... La chose alla quelque temps assez bien. Puis arriva 1812 , et l'on vit qu'il n'y avait pas ce qui serait nécessaire ; déjà le pain haussait de prix, et le peuple souffrait.

M. de Montalivet avait envoyé chercher un jour le comte Dubois, préfet de police, et lui avait dit :

— A dater de tel jour , vous ne donnerez plus *les bons* sur *les hospices* à M. Paulet... c'est M. Maret, conseiller d'État, qui est chargé de cette besogne.

Il existait, ainsi que je viens de le dire, une direction des vivres de la guerre et de la marine à la tête de laquelle était M. Maret, frère du duc de Bassano, homme peut-être moins spirituel que son frère, mais, je le répète, intègre comme lui et comme lui ne connaissant que son devoir. Comme l'empereur avait un coup d'œil d'aigle pour démêler dans chacun le mérite qui lui était propre, il sut, à ne pas en douter, que M. Maret était celui qu'il lui fallait dans la place où il était, et il joignit à sa direction des vivres la réserve de Paris, à la tête de laquelle était avant M. Paulet et quelques autres. Cette explication est nécessaire pour arriver à ce que je vais dire.

On était alors au mois d'août 1811. Les plus graves affaires se traitaient. M. le duc de Bassano était ministre des affaires étrangères; et si la confiance d'amitié que l'empereur lui portait, ainsi que celle qu'il avait dans les lumières du duc, eût égalé celle que Napoléon avait dans ses propres prévisions, nos affaires seraient aujourd'hui dans une autre position, et l'empereur serait peut-être encore aux Tuileries.

Le duc de Bassano est un des hommes les plus remarquables de notre époque, et le plus en état de tenir le gouvernail d'un vaisseau en dérive. Il me prend une noble et généreuse indignation lorsque je vois que les affaires ont été confiées à des mains inhabiles, à des cœurs anti-français, à des hommes ineptes dans la

science si difficile de parler à des intérêts différens, de mettre d'accord ceux de la patrie, de la gloire, et pourtant ne pas blesser ceux qui sont en regard dans la question. Tout cela se peut faire sans fausseté. Le duc de Bassano, dont l'esprit, le talent naturel, joint à une grande finesse de tact, une grande habitude des affaires, avait bien paru à l'empereur le seul homme capable de porter le fardeau de ses confidences politiques, est devenu depuis un homme d'autant plus précieux pour un État que les trésors de son expérience sont remplis des faits qui rendront l'histoire de notre époque si importante... J'ai rarement rencontré d'homme plus aimable, plus spirituel et plus capable de charmer les loisirs de toute une soirée, dans un salon rempli de gens aimables et difficiles. Jamais on ne causa avec plus de grâce, plus de charme, une parole plus gracieuse; c'est toujours le mot de la chose, c'est toujours ce qu'il faut dire et faire, jamais autrement. Et puis... comme cet homme est Français!... Ce qu'il aime, c'est le sol de cette France que tant de gens oublient!... dont ils parlent pourtant, et qu'ils connaissent si peu!... J'ai pour le duc de Bassano une profonde estime, et cette estime est fondée sur ce que je *connais*, sur ce que je *sais* de lui...

En confiant donc à son frère la direction des vivres de la guerre et de la marine, l'empereur montrait au duc de Bassano une confiance intime,

car la connaissance de la marche des différens corps de troupes devait être à la disposition du directeur des vivres, et cette chose, déjà d'une immense importance, doublait encore de sa valeur, dès que le directeur était frère du ministre des affaires étrangères... M. de Montalivet était alors ministre de l'intérieur.

C'était le 15 d'août de l'année 1811. Les salons de Saint-Cloud étaient remplis par la foule de ceux qui venaient faire leur cour à l'empereur... Il souriait à tout le monde, mais il était facile de voir qu'un sujet grave l'occupait et que son esprit était envahi par une foule de grands intérêts. Il fut préoccupé pendant tout le temps que dura le tour du cercle diplomatique... puis, apercevant le duc de Bassano, il lui dit :

— Retenez à Saint-Cloud le ministre de l'intérieur, votre frère, Dubois, le comte Réal, Reguauld de Saint-Jean-d'Angely... nous aurons un conseil après la messe ; vous direz à M. de Montalivet d'envoyer chercher à Paris toutes les notes qu'il peut avoir sur l'état de la récolte de cette année et sur les restes de l'année dernière. Si votre frère a également des notes prêtes à cet égard, dites-lui de me les apporter. Afin de leur donner le temps nécessaire pour arriver, le conseil n'aura lieu qu'à trois heures.

M. le duc de Bassano s'acquitta sur-le champ de cet ordre. M. de Montalivet envoya ou fut chercher les notes demandées par l'empereur, et

à trois heures le conseil s'ouvrit... L'empereur paraissait sombre et soucieux... enfin il rompit le silence et demanda à M. de Montalivet dans quel état était la récolte cette année en France.

M. de Montalivet répondit que la récolte *était des plus belles*, et que jamais elle n'avait présenté une plus grande espérance.

L'empereur jeta un seul regard sur M. de Montalivet, et passa à un autre conseiller, en lui adressant la même demande; M. Maret répondit que ses notes n'étaient pas prêtes pour lui permettre de répondre aussi promptement à une question de cette importance, mais qu'il croyait pouvoir dire, cependant, qu'il ne croyait pas à ces espérances dont parlait M. de Montalivet. Dubois fut du même avis, et quelques autres aussi; mais le plus grand nombre *affirma* que la récolte était belle.

L'empereur écoutait, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, et son front supporté par sa main; il ne jouait pas avec son canif dans un pareil moment!... Enfin, il releva la tête, parcourut l'assemblée avec le regard perçant et profond qui le rendait incisif comme un glaive, et prononça lentement ce peu de mots :

— Et moi, messieurs, je vous dis qu'il *n'est pas vrai* que nous ayons une bonne récolte... elle est mauvaise même[1]!... elle est... ce que fut celle

[1] Lorsqu'un soleil précoce fait former trop vite l'épi, il

de l'année dernière... Ceci est grave, messieurs. Vous savez tous de quelle importance il est pour la tranquillité de la France, et notamment de Paris, que le pain *surtout* soit assuré. J'ai vu dix émeutes qui n'auraient pas eu lieu si le peuple avait eu de quoi manger... Il faut s'occuper sérieusement de cette affaire. Songez bien que lorsque la récolte est médiocre il y a gêne, et que lorsqu'elle est bonne il y a souvent gêne encore [1].

Le conseil fut souvent tenu pour le même objet. L'empereur voyait approcher le moment où il devait quitter Paris, et sa sollicitude était grande pour l'état dans lequel il laissait la France. Aussi fut-il de la plus extrême sévérité pour l'exactitude des séances de cette sorte de comité des subsistances, qu'il présidait toujours lui-même.

Un jour M. de Montalivet, en terminant son rapport, dit :

— Enfin, sire, Votre Majesté ne doit avoir aucune inquiétude... *le pain sera cher*, *mais il ne manquera pas*.

en résulte que les pluies qui viennent ensuite font couler la fleur; et l'épi, avec la plus belle apparence, n'a que des grains presque vides. Ce fut ce qui arriva en 1810 et 1811.

1 Par la cherté des transports. — L'empereur parlait ensuite des autres provinces de la France. La Beauce ne donne ses grains qu'à Paris. La Beauce, quelque abondante que soit sa récolte, ne la verse que dans les greniers de Paris, qui toujours doivent être pleins.

A peine la dernière parole était-elle sortie de la bouche de M. de Montalivet, que l'empereur fut debout devant lui, et le regardant d'un œil menaçant, et sa lèvre frémissante... beau, admirable dans sa colère!...

— Qu'est-ce à dire, monsieur ?... Qu'entendez-vous par ces paroles? *Le pain sera cher*, *mais il ne manquera pas!..* Eh! de qui donc croyez-vous, monsieur, que nous nous occupions depuis deux mois?... des riches!... Je m'en occupe bien, vraiment!... Et qu'est-ce que cela me fait à moi, monsieur, que vous ayez du pain ou que vous n'en ayez pas?... Je sais qu'avec de l'or on en trouvera comme on en a trouvé, comme on trouve de tout avec l'or dans ce monde.. Ce que je veux, monsieur, c'est que le peuple ait du pain... c'est qu'il en ait beaucoup, et de bon, et à bon marché... c'est que l'ouvrier, enfin, puisse nourrir sa famille avec le prix de sa journée!

Et sa voix de plus en plus tonnante était montée au plus haut degré de violence... Elle faisait trembler la voûte... puis, il ajouta avec plus de calme :

— Messieurs, lorsque je serai loin de la France, n'oubliez pas que le premier soin du pouvoir que j'y laisserai, sera d'assurer constamment la tranquillité et le bonheur public, et que les subsistances forment le principal mobile de cette tranquillité, pour le peuple surtout.

Et, dans le même temps que de si essentielles

inquiétudes venaient à lui pour troubler son sommeil, il était tenu dans une sorte de question par la Russie, qui, jouant le jeu qu'elle avait adopté depuis Tilsitt, et ne jugeant pas encore le moment favorable pour lever l'étendard avec le cri de la guerre, montrait néanmoins sa mauvaise foi, car alors il y en avait; non que l'empereur Alexandre n'aimât pas Napoléon, mais parce que sa position le contraignait lui-même à la duplicité. Avant de commencer le récit des événemens arrivés en 1812 et 1813, il faut entrer ici dans quelques détails pour lesquels il est nécessaire de retourner dans le passé.

Lorsque le traité de Tilsitt fut signé par Napoléon et l'empereur Alexandre, il est étrange que le Russe ait pu abuser le héros au point de lui faire croire à une alliance qui n'eût été fondée sur des sentimens d'estime et d'amitié qui n'auraient eu qu'*un semblant*. Il faut donc qu'il y ait eu quelque chose de vrai dans cette affection proclamée de si haut par l'empereur Alexandre. Mais ici je raisonne comme une femme [1], et la question est trop sérieuse pour n'y pas mettre toute la gravité convenable... Il est de fait que depuis le jour où Napoléon força la Russie à signer un traité qui la déconsidérait aux yeux du monde entier, il dut s'attendre à une représaille. Déjà Masséna,

[1] Parce que les femmes ne vivant que d'affection, la voient comme une nécessité dans tous les actes de la vie.

en battant Korsakoff sur la Limath, avait altéré le prestige brillant laissé par Catherine II, et Austerlitz avait achevé de le détruire; enfin la guerre de Pologne et le traité de Tilsitt [1] avaient complété la déconsidération générale... Ce fut donc une imprudence, une faute réelle à Napoléon, de dégarnir le Nord, de lui livrer le *champ* pour aller en Espagne et en Italie : la faute est toujours *faute;* soit qu'elle vienne de la pensée elle-même, soit qu'elle soit le résultat d'une grande confiance... la confiance est toujours impardonnable d'un souverain à un souverain. La mort de Paul Ier, d'ailleurs, faisait voir à Napoléon que la Russie, bien que gouvernée aussi despotiquement qu'un royaume de l'Inde, avait une manière de se faire justice devant laquelle il n'était aucun tribunal qui osât siéger pour la condamner. Peut être l'emperenr Alexandre eut-il en effet un moment d'entraînement vers Napoléon, surtout à Erfurt, où Napoléon exerça sur le czar cet irrésistible empire que connaissent tous ceux qui l'ont approché. Mais il devait apprendre à connaître la nation russe; il devait le faire comme l'amant d'une femme doit parfaitement connaître tout ce qui est autour d'elle. Depuis Pierre-le-Grand, la nation russe (ce qu'on peut appeler corps de nation) n'avait fait aucun progrès dans

[1] 24 septembre 1799.

[2] 8 juillet 1808.

la civilisation de l'Europe. Ses nobles, eux seuls, avaient pris de nous nos vices et nos besoins de luxe; mais le peuple russe était ce qu'il était, il avait toujours cette même soif de conquêtes et non de gloire, donnée à un peuple barbare par un maître despote. C'était toujours cette même volonté de ne voir dans une frontière, quelque reculée qu'elle fût, qu'une limite qu'il fallait abattre, et cela avec cet orgueil qui caractérise le peuple barbare. Les Russes ont encore, même après être venus se plonger dans la lumière de l'Occident, toute la superstition des Scythes, et cette haine pour tout étranger qui caractérise le peuple hébreu, dont le sang s'est mêlé au sien depuis plusieurs siècles. Tout ce que je viens de signaler devait donc devenir l'objet de l'attention de Napoléon, même en admettant, ce que je crois vrai, que l'empereur Alexandre lui fût d'abord dévoué. Mais encore une fois l'Angleterre était là pour rappeler à la noblesse russe qu'elle ne pouvait vivre sans elle.

Toute l'année 1811 se passa en pourparlers inutiles. Le 5 avril, M. le duc de Bassano fut nommé ministre des affaires étrangères; le 6 il passa une note à M. le prine Kourakin, pour lui demander des explications. Le prince répondit des choses oiseuses, ou bien parlait toujours de ce duché d'Oldenbourg; c'était à peu près comme s'il était venu parler du douaire de la reine Mandane. On lui demanda ce que signifiait cette armée

de 80,000 hommes qui se rassemblait par les ordres du cabinet de Pétersbourg? L'ambassadeur, comme un homme tout pacifique qu'il était, répondit qu'on se raillait probablement de lui, qu'il n'était pas question d'une armée, et que l'empereur son maître était lui-même fort peiné qu'on lui fît de semblables questions.

Maintenant, savez-vous quel fut le véritable motif de plusieurs malheurs... peut-être même des plus grands malheurs de cette année? ce fut l'ambassade de M. le duc de Vicence. Alors que j'aurai raconté ce que j'ai à dire, on sera moins étonné.

L'empereur Napoléon avait envoyé à Pétersbourg le duc de Rovigo, mais non pas comme ambassadeur, seulement comme envoyé extraordinaire, la manière dont l'empereur Alexandre l'avait traité à Austerlitz et à Erfurt ayant fait présumer à Napoléon qu'il le verrait avec plus de bienveillance qu'un autre.

Mais il fallait songer à un ambassadeur. L'empereur, qui avait ses manies comme tout le monde, avait celle de faire entrer l'extérieur pour beaucoup dans ces sortes de choix. Le duc de Vicence avait une belle figure, une noble tournure; il était homme de bonne compagnie autant qu'homme de France; il était noble *par lui-même,* il l'était encore par *lui* Napoléon; tout cela, joint à d'autres raisons que j'ignore, le firent nommer à l'ambassade de Russie; mais aussitôt que cette

nouvelle fut connue dans les salons de Pétersbourg, il n'y eut qu'une voix pour s'écrier que M. de Caulincourt ne serait *reçu de personne.*

Le duc de Rovigo l'était partout, et fort bien! Ce n'était donc pas la France!... Enfin, un jour qu'on en parlait, même devant le duc de Rovigo, il prit un ton sérieux, et demanda ce qu'on pouvait reprocher à M. le grand-écuyer; alors plusieurs s'avancèrent, et lui répondirent aussi sérieusement, que M. de Caulincourt ne serait reçu dans aucune maison de Pétersbourg à cause de sa terrible affaire du duc d'Enghien! On l'avait résolu, et le parti était pris.

Savary avait sans doute des défauts, mais il avait deux qualités qui, selon moi, effacent ou compensent bien des choses: il était bon Français, et aimait véritablement l'empereur. En entendant réveiller une histoire qui frappait directement sur son maître, et dont le contre-coup atteignait son camarade, il fut irrité, et souvent il eut des scènes très-vives avec plusieurs personnes de la cour de Pétersbourg; enfin, un jour la chose en vint au point de le faire sortir de toute mesure, et s'adressant au plus offensant du groupe dont il était entouré:

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, lui dit-il; le duc de Vicence n'est pour rien dans l'affaire du duc d'Enghien, car c'est MOI, moi qui ai l'honneur de vous parler, qui l'ai fait fusiller...

Et il regarda fixement l'homme à qui il s'adressait ; celui-ci demeura tout interdit, et n'osa poursuivre.

A son arrivée à Paris, le duc de Rovigo trouva M. de Caulincourt encore au milieu de ses préparatifs de voyage, et il ne lui dissimula aucune des difficultés qu'il allait avoir à surmonter sans lui en cacher le motif. M. de Caulincourt fut effrayé ; quoique très-brave à l'armée, d'une honorable et remarquable conduite, il était d'un caractère craintif, et ne pouvait prendre sur lui de braver un danger dans la vie privée. A la vue des difficultés qui s'élevaient devant lui, à cette cour où il se promettait tant de jouissances, il fut accablé, et au moment de refuser ; mais le moyen de faire une pareille démarche ? comment aller dire à l'empereur :

— Sire, je ne vais pas à Pétersbourg, parce que l'on m'accuse *de vous avoir livré* le duc d'Enghien...

Dans sa perplexité, il se confia à B.....r. Celui-ci n'était pas fort en inventions pour sortir d'embarras, témoin ce qu'il fit en 1814, lorsque, pour conserver ses majorats, il ne trouva rien de mieux à faire que d'abandonner son bienfaiteur. Après avoir long-temps cherché une planche de salut pour le duc de Vicence, voici ce qu'ils imaginèrent à eux deux : ils firent des instructions, comme si elles eussent été en effet données par B......r au nom de l'empereur à l'époque de la

mort du duc d'Enghien ; ces instructions, comme tout ce qui se donne après coup, avaient un caractère d'illégitimité vraiment curieux, et leur teneur seule suffisait pour les marquer d'un timbre douteux. Il y était dit que M. le général Caulincourt devait se rendre à Strasbourg pour y observer la conduite d'une comtesse de Riecht, qui était assez suspecte ; et puis, il y avait d'autres pauvretés tout aussi ridicules ; entre autres choses, on remarquait qu'un chef d'escadron de gendarmerie avait l'ordre de rendre compte à M. le général Caulincourt ; mais on n'avait pas songé que ce chef d'escadron dont on avait la maladresse de dire le nom ne l'était que depuis deux ans, et que l'affaire du duc d'Enghien s'était passée en 1804. L'officier de gendarmerie n'était alors qu'un jeune sous-officier. Ensuite, B......r, quelque puissant qu'il fût, n'avait pas autorité pour conférer les pouvoirs dont M. de Vicence *se parait;* quels qu'ils fussent néanmoins, ils parurent très-bons au duc de Vicence, qui partit pour la Russie avec ses papiers dans sa poche.

Arrivé à Pétersbourg, il trouva, comme le lui avait annoncé Savary, une ligue formidable élevée contre lui : on ne lui rendit d'abord aucune visite, et lorsqu'on était obligé de le saluer, c'était le moins bas possible.

M. le duc de Vicence avait l'âme trop noble, trop bien placée pour supporter une pareille con-

duite ; il s'adressa au czar lui-même, et lui demanda justice.

L'empereur Alexandre se récria sur une pareille offense, au point de croire qu'il allait envoyer toute la cour à Tobolsck ; mais toute cette grande colère n'aboutit en résumé qu'à répéter qu'il était au désespoir. M. le duc de Vicence jugea que le moment était favorable pour présenter sa justification.

— Il m'est d'autant plus pénible, dit-il à l'empereur Alexandre, de me voir repoussé pour une telle accusation, que je puis prouver que je ne suis pas coupable.

Et là-dessus il mit la main dans sa poche, et en tira *ses papiers*, sans lesquels il ne marchait plus, les présenta à l'empereur, en le suppliant de les lire ; mais l'empereur Alexandre était plus que satisfait! un ambassadeur de Napoléon!.. un duc de l'empire!... un grand-officier de la couronne de France venait *s'agenouiller* devant lui pour le supplier de lui accorder, non-seulement son appui, sa protection, mais de lui rendre l'HONNEUR aux yeux de ses sujets!... Le malheureux duc de Vicence ne comprit pas les différentes positions dans lesquelles l'empereur Alexandre et lui se trouvaient... Mais le czar les jugea d'un coup d'œil, et, en homme habile, il profita de ses avantages ; il releva M. de Vicence, et crut ne pouvoir mieux le placer que dans ses bras, près de son cœur... Plus il aurait de droits sur l'amitié

et la reconnaissance de l'ambassadeur de Napoléon, et plus sa position devenait une chose dont il pouvait disposer. Dès qu'il l'eut envisagée sous ce point de vue, rien ne fut épargné pour conquérir un homme d'autant plus difficile à gagner qu'il était impossible qu'il devînt jamais traître ; il était trop loyal, et c'est avec le plus entier dévouement pour l'empereur Napoléon que M. de Caulincourt a perdu son maître.

C'était une chose curieuse, en effet, me disait une personne qui était témoin de cette partie du grand drame politique de 1812, de voir M. de Caulincourt entrer en furie lorsqu'on lui écrivait de France qu'il était urgent de faire expliquer le cabinet de Pétersbourg sur l'armée de quatre-vingt mille hommes qu'il organisait.

— Mais il n'y en a pas, écrivait-il au duc de Bassano, alors ministre des affaires étrangères ; je vous répète qu'il n'y a pas en Russie un homme portant fusil et giberne qui soit en marche pour se rendre à un camp. Il est d'autant plus fâcheux que l'on permette à ces bruits d'approcher de l'empereur Napoléon, que l'empereur Alexandre est très-irrité de l'apparence même de la méfiance.

Son entêtement était inconcevable pour qui ne savait pas tout ce qui avait été mis en œuvre, non pas pour le corrompre, mais pour le séduire.

— Monsieur de Caulincourt, lui avait dit

Alexandre, lorsque M. de Vicence lui présenta les fameuses instructions de B......r, je ne veux rien lire de tout ce que vous me montrez là. Je sais depuis long-temps tout ce qu'on peut savoir sur cette malheureuse affaire du duc d'Enghien. Le duc de Bade est mon beau-frère; c'est pour ainsi dire une partie de ma cour que la sienne. Vous pouvez donc être certain que je connais, je vous le répète, la vérité de tout ce qui vous touche. *Je connais votre innocence*. Je l'affirme *sur ma parole d'honneur*, et j'espère que ma caution sera admise, poursuivit-il en souriant de la manière la plus aimable, et en présentant à M. le duc de Vicence une main sur laquelle celui-ci s'inclina sans pouvoir parler, car il était trop ému.

A dater de ce moment, M. de Caulincourt fut acquis à jamais à l'empereur Alexandre. Celui-ci trop adroit, et en même temps trop généreux pour faire à demi la réhabilitation de celui qu'il voulait sauver, dit hautement ce qu'il avait dit dans son cabinet, fut le premier à aller chez l'ambassadeur de France, et dès lors on ne parla plus de l'affaire du duc d'Enghien que pour affirmer l'innocence de M. de Calincourt dans tout ce qui pouvait y être relatif.

M. de Caulincourt, ainsi que je l'ai dit plus haut dans ces Mémoires, avait du chevaleresque dans le caractère. Il avait été accablé par cette funeste aventure d'Ettenheim, et long-temps ce regard accusateur que l'Europe lançait sur lui

faisait un effet mortel sur sa vie même, et bien certainement l'a rendue plus courte. Il est alors facile d'expliquer le sentiment, non-seulement de reconnaissance, mais d'adoration qu'il voua pour jamais à l'homme qui employait son pouvoir souverain à lui rendre l'honneur. Sans aimer moins l'empereur Napoléon, il fut dévoué à l'empereur Alexandre, et devint sans s'en douter, comme je l'ai déjà dit, un des instrumens les plus meurtriers qui mirent Napoléon dans le cercueil.

Lorsque le ministre des affaires étrangères de France lui adressait une note instante et vive, il y répondait, non-seulement avec humeur, mais de cette humeur qui est enfin hors de mesure, parce qu'elle dit : *Je ne répondrai plus à des choses qui me paraissent absurdes.*

Et voilà pourtant comment agissait notre ambassadeur lorsque partout en Russie on faisait des levées d'hommes, lorsque le cabinet de Pétersbourg posait les bases d'un traité avec le divan, lorsque la Suède demandait et obtenait la promesse de la Norwège pour sa trahison... lorsqu'enfin tout était flagrant et positif.

Malgré sa prévention en faveur de M. de Caulincourt, Napoléon vit que si son cœur était droit, sa vue politique ne l'était pas, ou bien qu'elle était si basse, qu'il valait autant qu'un autre prît sa place, et M. de Lauriston fut envoyé à Pétersbourg pour remplacer M. de Caulincourt, qu'il y

trouva encore, et qui ne partit même que quelques jours après son arrivée.

A peine eurent-ils échangé quelques paroles, que M. de Vicence dit avec un sourire amer :

— C'est toujours la même chose à ce que je vois... l'empereur croit absolument à cette fable d'une armée que forme l'empereur Alexandre... C'est une monomanie répandue dans tout ce qui l'entoure !.... en vérité, c'est fabuleux !...

— Mes ordres portent, dit le général Lauriston, d'avoir au plus tôt, et avec l'empereur Alexandre lui-même, un éclaircissement à cet égard surtout. Cette affaire est *spéciale* : l'empereur m'a parlé *lui-même*, et d'une manière *si positive*, que tu comprends que je puis en rien m'écarter de mes instructions... et puis écoute donc, entre nous, je te dirai que je suis moi-même trop convaincu du fait pour ne pas chercher à mettre l'empereur Alexandre sur un terrain où des paroles évasives ne lui serviront de rien.

— Et toi aussi ! dit le duc de Vicence en regardant Lauriston avec un sentiment de peine très-vif... et toi aussi, tu crois aux intentions hostiles de la Russie !... Mais je t'en conjure, que ce ne soit pas à l'empereur lui-même que tu t'adresses !... tu lui feras une peine profonde, je le sais.

Lauriston répondit avec mesure à M. de Vicence, mais avec fermeté, car son intention était de suivre les ordres de l'empereur Napoléon. Dès

le jour même, il demanda et obtint l'audience qu'il sollicitait.

— Monsieur de Lauriston, lui dit Alexandre, il est bien fâcheux qu'on veuille jeter entre l'empereur Napoléon et moi des semences de discorde qui ne peuvent produire que de mauvais fruits. Il est aussi par trop étrange de me prêter des intentions aussi perverses, je puis le dire, que celles que l'on me suppose en France... J'assemble une armée, monsieur !... mais où donc est-elle ?... Quatre-vingt mille hommes ne se rassemblent pas dans le mystère !... Si vous voulez bien nommer des officiers qui guideront les miens, ils iront ensemble reconnaître cette armée qui entre sur mon territoire, qui s'y promène sans que j'en sois instruit... sans que mes sujets le sachent !... Vous conviendrez que c'est fantastique !...

En sortant du cabinet de l'empereur Alexandre, Lauriston avait un trouble dans l'âme qui lui fit écrire la plus étrange lettre en France. Lui aussi avait été soumis à une sorte de fascination tout extraordinaire. Cette ironie, mêlée à une assurance si positive, si tranchée, dans ses assertions !... le moyen de douter ?... Mais ce ne fut pas long. L'empereur, d'ailleurs, savait à quoi s'en tenir, et ne pouvait l'ignorer. Cependant il n'apprit que long-temps après le traité fait entre la Russie et la Turquie.

Maintenant il me faut placer ici la suite de cette histoire. Comme je n'écrirai pas mes souvenirs de

l'époque à laquelle eut lieu ce que je vais dire, je veux le placer ici, où d'ailleurs il se trouve parfaitement en son lieu.

Croirait-on, si la chose n'était tellement constatée, qu'il est impossible de la révoquer en doute, que M. de Caulincourt ne fut pas détrompé par les événemens qui se sont succédé depuis 1812 jusqu'en 1824!... C'est pourtant un fait notoire, quelque fabuleux qu'il paraisse.

Un jour, le général Pe..t arrive chez une personne de ma connaissance, ayant deux volumes sous son bras, et fortement préoccupé d'une pensée qui paraissait l'absorber. On était alors en 1824, et le duc de Vicence était déjà fort mal de la maladie dont il est mort.

— Croiriez-vous, dit le général Pe..t à la personne qu'il allait voir, que M. de Caulincourt en est au point où nous l'avons vu en 1812!...

— Allons donc!

— C'est la vérité... Tout à l'heure je suis allé chez lui pour le voir et lui parler de quelques affaires. Je ne sais comment la conversation s'est tournée du côté de la Russie, et tout aussitôt M. de Vicence s'est mis dans un état presque furieux pour soutenir l'innocence de l'empereur Alexandre, disant toujours que ce qui avait perdu l'empereur Napoléon, c'était cette malheureuse volonté de guerre qu'il avait portée tout à la fois dans le Nord et dans le Midi.

— L'empereur Alexandre ne voulait pas la

guerre, répétait M. de Vicence... il la voulait si peu, qu'il fit mettre en prison l'officier qui, le premier, lui annonça que l'armée française était entrée en Pologne [1]. Il l'accusa de répandre des bruits *totalement faux*, et capables de troubler le pays.

— Monsieur le duc, lui ai-je dit (c'est le général Pe..t qui parle), j'ai la plus grande confiance dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais ici, il se trouve plusieurs événemens qui contribuent à tellement brouiller nos idées, que je ne sais comment m'y retrouver... *Vous m'affirmez* que l'empereur de Russie ne voulait pas la guerre, n'est-il pas vrai?... C'est également dans ce sens que vous avez écrit à l'empereur et au duc de Bassano?...

— Oui, répondit le duc de Vicence, parce que j'étais convaincu, comme je le suis toujours que la Russie ne voulait pas la guerre.

Et en parlant ainsi, il plaçait la main sur son cœur, et affirmait avec fermeté, parce qu'en effet il était brave et loyal.

— Eh bien! monsieur le duc, dit le général Pe..t, j'ai entendu parler d'un ouvrage dont on fait assez de cas, parce qu'il est d'un homme très-

1 On verra plus tard que l'empereur Alexandre me répéta ce même mot, en 1814, lorsqu'il vint chez moi : — Et ce qui est bien singulier, c'est que le czar me frappa au point de me fasciner aussi, et de me faire croire qu'il avait raison.

capable d'abord, et puis d'un homme *qui a vu*, et qui surtout a pu tout voir: c'est *le colonel Boutourlin*, aide-de-camp de Sa Majesté l'empereur Alexandre. On m'avait beaucoup parlé de cet ouvrage, et j'ai voulu le lire; je l'ai acheté il n'y a pas deux heures. En venant chez vous, j'en ai coupé et lu plusieurs pages. J'ai trouvé dans la préface surtout quelques lignes qui sont bien contradictoires avec ce que vous venez de me dire: vous en pourrez juger: l'ouvrage est dans votre salon où je l'ai déposé avant d'entrer chez vous.

Le général Pe..t fut prendre l'ouvrage du colonel Boutourlin, et l'apportant au duc de Vicence, il chercha le passage qui l'avait frappé, et le lui donna à lire... Après avoir parlé de la campagne d'Iéna, des batailles d'Eylau, de Friedland, il arrivait enfin au traité de Tilsitt, et il disait:

« Nous comprîmes parfaitement, après ce traité si humiliant, que nous n'avions d'autre parti à prendre que celui de demeurer dans un repos apparent et dans une activité cachée. Il fallait se défendre enfin. Nous donnâmes des ordres aux troupes qui étaient sur le Pruth, et même à celles qui pouvaient nous être utiles sur des frontières ennemies... Tout fut habilement conduit, et au mois DE FÉVRIER 1812 nous avions *quatre-vingt mille hommes* sous les armes prêts à repousser une première agression; et puis les esprits étaient travaillés par le clergé russe, qui est, comme on

le sait, tout-à-fait *missionnaire* pour répandre la parole sainte. »

Enfin, l'ouvrage était tout entier dans cet esprit. A l'heure qui sonnait alors, tout ce qu'on avait fait dans l'ombre réclamait un beau soleil pour se faire admirer : autant la parole astucieuse avait cherché l'obscurité, autant la parole *bravante* chercha-t-elle le grand jour. M. Boutourlin avait parfaitement compris les deux positions, et, en homme d'esprit, il en avait profité. Son ouvrage n'était pas agréable à lire alors pour un Français ; mais pour peu qu'on soit impartial, et pour peu que quelques années aient adouci l'amertume de certains souvenirs, le livre du colonel Boutourlin est remarquable et intéressant. M. le général Pe..t en fit l'observation à M. de Vicence.

Mais celui-ci ne comprit rien à ce que lui dit le général... La plus funeste lumière lui apparaissait pour éclairer la vérité... et qu'elle était POUR LUI cette vérité!!... Le malheureux fut atterré sous le poids d'une telle infortune!... C'était trop aussi pour lui!! Avec un cœur loyal, avec une noble pensée, quel rôle lui avait fait jouer sa destinée!... et pourtant, je le répète, M. de Caulincourt avait en lui tout ce qui fait l'homme essentiellement comme il faut, le vrai gentil-homme... l'honnête homme... et c'était seulement au bout de douze ans qu'il voyait qu'il avait été trompé!... qu'il avait trompé surtout!... et qui avait-il trompé!...

Lorsque le général Pe..t le quitta, après cette fatale communication, il était plongé dans une apathie apparente; mais combien il devait souffrir!

CHAPITRE VIII.

Nuit de Noël. — Sermon. — L'abbé Fournier à Charenton. — Députations envoyées à l'empereur. — *Il serait mort martyr.* — Nouveau régime calmant. — Couvent des Capucins. — L'abbé Fournier nommé aumônier de l'empereur. — Caractère. — M. de Boulogne. — L'abbé Bernier. — L'empereur Napoléon surnommé Théodose-le-Grand, Charlemagne, etc. — Par qui. — Son opinion sur le clergé en général. — L'évêque de Montpellier chez le préfet de police. — L'oubli des principes. — Cristophe, roi d'Haïti. — L'oint d'huile de cacao. — Duc de Marmelade, etc. — Dessalines. — Parodie. — Retour aux affaires de l'Europe. — Lettre du duc de Bassano à M. de Krutsmarck. — Traité entre la France et la Prusse. — Junot reçoit de l'empereur la direction des troupes d'Italie. — Traité entre la Suède et la Russie. — La Norwège. — Bernadotte. — Suchet, *duc d'Albuféra.* — Nouveaux combats en Espagne. — Prochain départ de Napoléon. — Douces émotions. — Jeux et sommeil du royal enfant. — Réfutation d'une calomnie. — Dénombrement. — État des corps d'armée qui pénétrèrent en Russie. — Autre état de la cavalerie. — Mes relations avec la Russie. — Cérémonie religieuse à Moscow. — Image miraculeuse de saint Serge. — Le czar. — Réunion aux eaux d'Aix en Savoie.

Ce que j'ai dit dans les chapitres précédens du

comte Dubois me rappelle une histoire assez drôle, dont le commencement remonte plus haut dans le passé, mais dont le dénouement a précisément eu lieu à l'époque où nous sommes.

On fit un jour un rapport au préfet de police sur un fait qui avait eu lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois, un jour ou plutôt une nuit de Noël. C'était un discours prononcé en chaire par un jeune prêtre rempli de talens, et ce discours, ou ce sermon, comme on voudra l'appeler, avait produit une vive sensation. L'empereur n'aimait pas cette sorte de bruit ; il fut irrité, et ordonna les peines les plus sévères. Le discours était des plus vifs, et ne concluait à rien moins qu'à la révolte. Le préfet de police, qui connaissait les têtes auxquelles il avait affaire, prit le parti d'agir avec une vigueur dont la nuance était assez originale. L'abbé Fournier, c'était le nom du jeune prêtre, fut arrêté dans le jour même, et mis en prison... Mais où croyez-vous qu'il fut conduit? A Charenton!... Il avait été arrêté comme fou!...

A peine l'arrestation fut-elle connue, que toutes les personnes qui s'intéressaient à l'abbé Fournier, et elles étaient nombreuses, formèrent un chœur de plaintes capables de rendre sourd Dieu lui-même. L'empereur fut assailli de demandes de toutes parts, et par tout le monde : enfin, l'abbé Fournier produisait à lui seul plus de scandale que tout le clergé persécuté n'en aurait certainement amené... Une députation fut trouver le préfet.

— De quoi vous plaignez-vous? répondit-il... de ce que j'ai fait arrêter l'abbé Fournier?... Mais, messieurs, pouvais-je ne le pas faire!... Comment voulez-vous qu'on laisse prêcher l'insurrection aux portes des Tuileries, sans mettre ordre à de pareils abus?... Vous vous plaignez encore qu'il soit à Charenton?... Aimeriez-vous mieux qu'il passât à une cour d'assises?... mais à l'heure qu'il est, il serait déjà jugé, condamné (parce qu'il est coupable), et fusillé, ce qui, pour un abbé, vous en conviendrez, n'est pas une belle ni une convenable mort.

— Monsieur, répondit un ecclésiastique de beaucoup de talens, mais très-exalté dans sa manière de voir... monsieur l'abbé Fournier serait mort pour son Dieu et pour son roi!... il serait mort martyr, et pour de si grandes causes tous les trépas sont beaux.

— Parfaitement dit, monsieur l'abbé, répondit le comte Dubois en clignant un peu l'œil gauche... merveilleusement répondu.... Mais croyez-vous donc que l'abbé Fournier ne sera pas très-joyeux en apprenant qu'il en est quitte pour avoir la réputation d'un fou? Nous le tiendrons là *en lieu sûr*, seulement pour lui imposer pendant quelques mois un régime calmant; et puis nous lui ouvrirons les portes. Ne pensez-vous pas qu'alors il sera sage?

La députation s'en alla comme elle était venue, et M. l'abbé Fournier demeura plusieurs mois à

Charenton (je crois même à Bicêtre); pendant ce temps l'empereur était continuellement tourmenté pour lui donner sa liberté. Comme il ne voulait pas le laisser sortir de prison, il le fit partir pour Mantoue, où il fut recommandé au père gardien d'un couvent de capucins pour être sous sa surveillance immédiate et sous sa responsabilité... Quelques années plus tard le cardinal Fesch, allant à Rome, demanda à l'empereur de lui accorder une légère grâce : l'empereur sourit en pensant que c'était probablement quelque tableau du palais *Quirinal* ou de la villa Borghèse... mais pas du tout, c'était *la liberté de l'abbé Fournier*.

— Ah çà ! dit l'empereur, qu'est-ce que c'est donc que cet abbé Fournier? en vérité il fait à lui seul plus de bruit que l'élection de dix députés. Mais que voulez-vous en faire? demanda Napoléon à son oncle.

— Mon Dieu ! dit le bon cardinal, je veux seulement lui faire revoir le ciel et les champs, au pauvre jeune homme !... Quant au mal qu'il peut faire, *j'en réponds, sire*. L'abbé Fournier ne quittera pas ma maison ; et vous me connaissez assez pour être certain que ce n'est pas de chez moi que sortira le vent qui fera venir la tempête autour de vous.

— A cette condition, je lui donne sa liberté, dit l'empereur ; j'espère qu'il vous en aura de la reconnaissance.

Le cardinal, en arrivant à Mantoue, s'en fut

aussitôt au couvent des capucins, et délivra le pauvre prisonnier en lui disant à quelles conditions il avait obtenu sa liberté.

— Je me suis engagé en votre nom, monsieur l'abbé, lui dit-il, et il faut me confirmer dans la persuasion où je suis, que vous êtes résolu à vous bien conduire. Cette condition est de rigueur, comme vous pouvez le penser, dès que vous faites partie de la grande-aumônerie; mais aussi, cette condition fidèlement observée, vous pouvez compter que vous n'aurez jamais de plus chaud protecteur que moi.

L'abbé Fournier est tout à la fois un homme de cœur, d'esprit, et d'une grande piété : il comprit tout ce que lui dit le cardinal, et le comprit bien, parce qu'il l'entendit avec sa raison et avec son âme. Il partit pour Rome avec le cardinal Fesch, devint son secrétaire intime, et plus tard M. l'abbé Fournier fut nommé aumônier de l'empereur. C'était, je le répète, un homme non-seulement de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit remarquable; il sortait de la ligne dans laquelle on trouvait à cette époque tant de prêtres intolérans, apportant eux-mêmes un obstacle puissant au maintien de la religion catholique en France, parce qu'ils y rapportaient, après quinze ans d'une entière liberté dans l'exercice de la religion, un despotisme intolérant, preuve d'un esprit étroit, et malheureusement commun parmi le clergé qui se répandait alors en France. Plusieurs

ecclésiastiques oubliaient que Napoléon avait rouvert les églises, rappelé les prêtres, fait un nouveau traité d'alliance avec la cour de Rome, et qu'enfin tout ce qui était chrétien en France lui devait *reconnaissance*. Mais les hommes habiles le comprirent : M. l'abbé de Boulogne fut même un peu trop loin dans ses prédications ; le cardinal Maury, M. de Frayssinous, M. Feutrier, et M. l'abbé Guillon, une foule d'autres enfin que je pourrais nommer, se groupèrent autour de l'empereur et l'appelèrent de tous les noms que les livres saints donnent au Cyrus qui fut bon pour le peuple de Dieu ; M. de Boulogne, M. Bernier, jadis *le soldat* le plus déterminé de la sainte milice de la royale Vendée, l'abbé Bernier, nommé à l'évêché d'Orléans, avait bien compris la position DE TOUS, avec l'esprit et à l'avantage de chacun. Peut-être même lui comme beaucoup d'autres ont-ils été trop loin, M. l'abbé de Boulogne disait alors EN CHAIRE :

« *Toute puissance vient de Dieu... Quiconque résiste à la puissance, résiste donc à Dieu même!..* »

Plusieurs prédicateurs célèbres n'ont-ils pas donné à l'empereur les noms de Théodose-le-Grand... de Charlemagne !... de Marcien !... et ceux qui parlaient ainsi étaient les plus habiles. Je ne parle pas du cardinal Maury, parce que l'on pourrait m'objecter que sa conscience politique ayant cédé, il pouvait aussi bien sacrifier ses opinions religieuses. Quoi qu'il en soit, à l'époque

dont je parle, les ecclésiastiques avaient pris la route qui leur avait été ouverte et frayée par Napoléon. Il voulait des prêtres, mais il ne voulait pas *de clergé*. Il ne voulait pas que les prêtres prétendissent exercer sur les peuples une *tutèle* ecclésiastique; bien plus, il n'entendait nullement que des sermons renfermassent comme exemples des erreurs aussi absurdes que celles que M. de Boulogne avait introduites dans son sermon, et que j'ai citées plus haut, bien qu'elles fussent en apparence à l'avantage de la puissance.

J'ai entendu souvent l'empereur se plaindre de ce que jamais le clergé de France (comme au reste celui de tous les pays) ne voulait abandonner sa prétention d'exercer une action directe dans les affaires humaines, et à faire servir l'Évangile pour établir des dogmes politiques. Un sacerdoce tout mondain ne peut s'allier avec les maximes purement évangéliques; aussi, l'envahissement de tout pouvoir, voilà ce que prêchent les ecclésiastiques nourris de ces préjugés qui conduisent à l'idiotisme par la superstition. C'est ainsi que l'Espagne fut si long-temps dans les ténèbres... qu'elle eut tant de peine à produire des hommes supérieurs au jour du danger, parce que jusqu'alors le savoir, la philosophie, les agrémens de la vie sociale lui avaient été refusés. Il fallut que la nation vraiment grande combattît ses propres entraves, les détruisît; et ce ne fut qu'à l'aide de cette force d'âme qui, s'unissant au bon sens et

à la réflexion, constitue ce qu'on appelle *le caractère*, et produit enfin l'homme vraiment supérieur.

Lorsque le concordat de 1803 parut en France, nous fûmes inondés de cette foule de prêtres de tout âge qui, ayant vieilli, ou bien qui, ayant été élevés au milieu des malheurs publics de l'État et l'Église, ressentaient si profondément les blessures produites par eux, que nulle indulgence ne les accompagnait dans leur mission sainte. C'est ainsi que M. l'abbé Fournier avait prêché avec cette intolérance, cette volonté de domination qui était la passion dominante du clergé fugitif rentré dans sa patrie [1]. Cette sorte de fanatisme, au fond, n'avait rien de bien profondément enraciné, parce que la conviction n'y était pas, surtout chez les hommes supérieurs. L'abbé Fournier avait de l'esprit, il comprit ce qu'il avait à faire, et il le comprit même en bon ecclésiastique. Il prêcha, et prêcha convenablement : il le fit même si bien, qu'un jour l'empereur ayant à nommer au siége de Montpellier, ce fut M. l'abbé Fournier qu'il y envoya... celui-là même qu'il avait mis chez les capucins de Mantoue parce qu'on le jugeait fou.

M. Dubois était un jour chez lui lors qu'on lui annonça *monseigneur l'évêque de Montpellier !*

Il connaissait celui que l'empereur avait choisi,

[1] Ce qu'on appelait *la petite Église*.

et le nom que prononçait l'huissier de son cabinet le fit sourire; mais il s'empressa d'aller au devant du nouveau prélat, qui, de son côté, l'aborda en souriant :

— Monsieur le comte, lui dit-il en lui prenant la main, je viens pour vous remercier!... vous voyez que je suis tout-à-fait dans les principes évangéliques... l'oubli des injures!... Mais au fait, toute plaisanterie cessante, je vous dois une éternelle reconnaissance; car enfin, si je n'avais pas été arrêté comme *fou* et enfermé dans un lieu qui a failli me faire perdre en effet la raison, on n'aurait pas demandé pour moi d'être transféré à Mantoue... le cardinal Fesch ne se serait pas intéressé à ma situation... il n'aurait pas demandé me voir... il ne m'aurait pas emmené à Rome..., et je ne serais pas aujourd'hui évêque de Montpellier, et le plus dévoué de vos serviteurs.

C'est une drôle d'histoire, n'est-ce pas, que celle de l'abbé Fournier?... il est toujours en Languedoc, occupant le siége de Narbonne, qui, je crois, est réuni à celui de Montpellier [1]. Je trouve que c'est une attitude fort comique, surtout pour un prélat que de le voir se rendre chez le lieutenant-général de police pour le remercier de l'avoir fait enfermer comme fou!...

1 Autrefois l'archevêché de Narbonne comprenait Montpellier, et, je crois, deux autres évêchés. On le rétablit à la restauration.

Pendant ce temps le pape était toujours prisonnier à Savone. Il ne vint habiter Fontainebleau qu'après le départ de l'empereur. Pendant ce temps il se passait des scènes étranges dans l'autre partie du globe. *Henri Cristophe* était couronné roi d'*Haïti !*... un capucin, nommé *Corneille Brell*, le sacrait avec de l'huile de cacao, et pour cette importante et solennelle fonction, il était créé grand-aumônier et *duc de Lance*. Déjà, en 1804, ce même capucin avait sacré l'empereur Dessalines. Les grands-officiers de la couronne s'appelaient *duc de Marmelade*, *comte de Limonade*, etc., etc... Quant à la constitution du royaume d'Haïti, elle est calquée sur la constitution française de 1804. Cette parodie d'un grand empire et d'un grand homme, faite à la fois dans une province pour ainsi dire, et par un esclave qui n'a pas même la grande âme de Spartacus !... Eh bien ! cette parodie a pourtant donné lieu à de sottes et de ridicules plaisanteries... Cette circonstance, toute naturelle en elle-même dès que l'île de Saint-Domingue est livrée à l'anarchie la plus complète, n'avait même rien de piquant. Christophe n'était que le singe noir des Antilles... C'est sans doute une singulière comédie, mais qui n'a aucun rapport *scénique* avec le drame qui se jouait alors en Europe.

La partie française de Saint-Domingue se trouvait, par le nouvel arrangement de choses, divisée en deux États, à l'époque de la mort du

monstre des Antilles, de Dessalines : les mulâtres, ainsi que je l'ai expliqué dans son temps, voulurent changer la nature du gouvernement de Saint-Domingue, et établir un gouvernement républicain avec un président électif. C'est alors que Cristophe fut élu comme président de la république d'Haïti, pour quatre années seulement, et que Péthion, un autre mulâtre, le mit hors la loi !... et puis voilà que maintenant Cristophe met une couronne sur sa tête laineuse, et joue aussi avec des sceptres, des couronnes et des hommes !.... c'est une triste chose que l'histoire du monde !...

Tandis que les cérémonies du sacre de Christophe occupaient les noirs des Antilles, notre vieille Europe était menacée jusque dans ses gothiques fondations. Les empires s'ébranlaient et se menaçaient d'une destruction mutuelle ; la France se préparait à la lutte en guerrière conquérante ; quant à la Russie, dont les intentions hostiles ne pouvaient plus enfin se cacher, non-seulement elle acceptait le combat, mais elle semblait le provoquer, et vouloir donner le signal... les autres puissances étaient toujours craintives, car, au premier mouvement, les douleurs de leurs blessures, fraîches encore, leur rappelaient que Napoléon punit sévèrement le parjure... Servant son pays qui fut toujours en première ligne dans son cœur, le duc de Bassano avait employé toute l'année qui venait de s'écouler à gagner des auxi-

liaires, c'est-à-dire à les amener à faire des promesses plus positives qu'évasives, ce qui jusqu'à présent avait été leur jeu... L'Autriche, quoique alliée, semblait avoir de la répugnance à poursuivre son frère de Russie. La Prusse se montrait encore plus rétive, et M. de Krusmarck, alors chargé de ses intérêts, paraissait ne vouloir rien accorder. M. de Krusmarck était un homme de mérite et d'une volonté très-arrêtée. Cependant rien n'était plus important que de s'assurer de la Prusse, il fallait qu'elle fût pour nous, ou bien QU'ELLE FUT DÉTRUITE. Le moment approchait, où le parti devenait extrême; le duc de Bassano écrivit à M. de Krusmarck :

« MON CHER BARON,

» Le moment de prononcer sur le sort de la
» Prusse est enfin venu. Je ne puis vous cacher
» que cette questions est pour elle une question
» DE VIE OU DE MORT. A Tilsitt, l'empereur, vous
» le savez, avait déjà des intentions bien sévères;
» ces intentions sont toujours les mêmes, et ne
» peuvent être contenues que dans le cas où la
» Prusse serait notre alliée, et notre alliée fidèle.
» Les momens sont chers, et la circonstance des
» plus graves, songez-y bien, etc., etc. »

M. de Krusmarck comprit enfin que la Prusse était perdue, si l'empereur Napoléon prenait seu-

lement le toit d'une de ses chaumières, et le 24 de février un traité offensif et défensif fut signé à Paris entre la France et le cabinet de Berlin : quant à l'Autriche, elle était notre alliée naturelle, mais comme elle était bien plus encore notre ennemie *naturelle*, on sait ce qu'il advint de cette alliance contre laquelle l'empereur s'appuyait avec une si profonde sécurité... Puis le Danemarck, la Confédération du Rhin... TOUT était pour nous au moment où le premier clairon sonna le chant du départ.

Junot avait pris des bains de Baréges, et il ne se ressentait plus de ses douleurs rhumatismales; il avait sollicité avec ardeur de l'empereur [1], un commandement *quel qu'il fût, pourvu qu'il fît la guerre*. L'empereur lui en donna un très-magnifique; il l'envoya à Milan pour prendre la direction des troupes d'Italie et pour les conduire vers le Nord. Junot fut comblé de joie, et partit de Paris au moment où l'on allait signer le traité de paix *offensif et défensif* avec l'Autriche [2]; elle donnait un secours de 30,0000 hommes et 60 pièces de canon... C'était le prince de Schwartzenberg qui devait commander les troupes autrichiennes...

Dans le même moment, la Suède signait aussi

1 J'ai le brouillon de sa lettre, et c'est une pièce qui montre combien il aimait et la *France* et l'*empereur*.

2 24 février 1812.

son traité avec la Russie [1] !... Un ancien maréchal de France allait pointer le canon sur ses compatriotes!... sur ses frères d'armes!... sur l'homme enfin dont on a dit si long-temps *qu'il était jaloux !...* Eh bien, *il vend* son bras pour une province !... La Norwége est promise à la Suède, et tout aussitôt la Suède arbore l'étendard de la guerre contre la France. Napoléon n'a pas hésité à faire le premier pas au devant de son ancien frère d'armes; mais ses propositions, quoique présentées par une main amie, et que l'empereur devait croire être agréable au roi Jean [2] ne furent pas acceptées : Napoléon avait oublié qu'il est deux choses que les hommes ne pardonnent pas; l'une, que l'on soit plus grand qu'eux; l'autre, qu'on ait voulu les empêcher de le devenir. Bernadotte oublia dans cette circonstance qu'il fut Français; mais il n'était pas davantage dans les intérêts de la Suède, bien qu'il ait objecté les besoins de sa nouvelle patrie... Le prince de Suède voulut concourir à abattre le colosse, et qu'un coup de hache de sa main le fit chanceler une minute plus tôt sur son piédestal : je ne sais pas bien si c'est très-beau cette conduite-là; et peut-être eût-il été plus noble au successeur de Gustave-

[1] Signé à Pétersbourg, le 26 mars.

[2] C'était la reine de Suède, qui avait continué de demeurer à Paris. Elle se chargea, avec un grand désir de réussir, de tout ce que voulut l'empereur.

Adolphe de revenir sous les drapeaux nourriciers, que d'aller faire alliance avec des hordes tartares et sauvages pour revenir en ennemi dans sa patrie. Il a donné pour raison que déjà, dès le 26 janvier, le général Friant [1] avait pris possession de Stralsund au nom de la France, et s'était emparé de la Poméranie suédoise par les ordres de l'empereur; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que depuis dix mois des conférences continuelles avaient eu lieu, et que *lui*, Bernadotte, avait rejeté tout arrangement proposé. L'Angleterre, aussitôt qu'elle apprit la *défection* de Bernadotte, s'empressa de reconnaître le traité de la Suède avec la Russie, par une convention qui constatera aux jours à venir que Napoléon a pu tomber par l'effet de ses propres fautes, mais que la trahison et la perfidie l'ont précipité au fond de l'abîme au bord duquel il marchait.

Tandis que le mouvement *réactionnaire* le portait vers le nord, l'Espagne était de nouveau le théâtre de victoires vraiment admirables remportées par le maréchal Suchet. La prise de Valence est une des plus belles choses qui aient été faites; c'était le général Ventura Caro, frère de La Romana, qui commandait les troupes qui étaient dans la place, elles étaient au nombre de dix-huit mille hommes, et, de plus, neuf cents officiers, vingt généraux, et quatre cents bouches à feu, ainsi que

1 Beau-frère du maréchal Davoust.

des magasins immenses. Valence était le dépôt central de toutes les forces, de toutes les ressources des provinces de l'Est : c'est une superbe conquête !... l'empereur le sentit bien : aussi un décret impérial a-t-il doté l'armée d'Aragon de DEUX CENT MILLIONS DE FRANCS !... C'est après la prise de Valence que le maréchal Suchet reçut le titre de duc d'Albufera.

Mais, comme par une sorte de compensation, en même temps que Suchet nous cueillait de beaux lauriers dans les plaines riantes de Valence, Wellington était vainqueur dans les déserts de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida ; il était rentré à Ciudad-Rodrigo : Suchet lui répondit par la chute de tous les forts qu'il rencontrait. C'est ainsi que tombèrent *Déina*, *Péniscola*... Mais, peu de temps après, Badajoz est repris par les Anglais, et le combat de Tarragone, où Suchet est vainqueur, est bien douloureusement expié par la perte que nous éprouvâmes aux *Arapiles*... c'est une suite de revers que ne balancent plus des victoires inutiles maintenant. Un soldat qui tombe et qui meurt n'est pas remplacé, comme force morale, par la perte de dix ennemis.

Enfin, l'empereur quitta Paris... ce fut un triste jour ; cependant le temps était beau, l'air était embaumé par ces mêmes violettes qui, plus tard, devaient nous rappeler la gloire et le bonheur de nos armes, bien plus que tous les lauriers du Ladon... Il est des souvenirs que le temps n'efface

pas... il en est même qu'il ne fait qu'accroître et *inciser* profondément au cœur : celui que j'évoque en ce moment est de cette nature... Je vois encore l'empereur avec une expression telle que jamais je ne le vis aussi touché... il était avec son fils... L'enfant, qui adorait son père, avait ses petits bras passés autour de son cou, et paraissait le serrer contre son cœur, ce cœur qui devait cesser de battre à peine au matin de sa vie, et cela parce qu'il était le fils de Napoléon!... Pauvre cher ange!... comme il était beau!... comme son père jouissait de sa beauté!... Il était là, comme accablé par un bonheur trop grand!... il était là, comme le plus grand, comme le meilleur des hommes!... Il joua d'abord avec son fils, et puis tout tranquillement l'enfant avait cessé ses jeux, il avait appuyé sa blonde tête sur la poitrine large et puissante de son père; et là, après quelques douces caresses, le royal enfant s'était endormi, et son père, après avoir fait un signe de la main, s'était assis bien doucement pour ne pas éveiller son fils!... Oh!... qui ne l'a pas vu dans cette attitude pleine de charmes ne le connaît pas!... Et comme il fut remettre l'enfant dans son berceau avec soin!... sa nourrice aurait eu la main moins légère!... Cette scène que je rapporte là n'est rien par elle-même; je serais bien embarrassée de pouvoir dire comment c'est *une scène* même, comment c'est *un fait;* un père qui embrasse son fils tandis qu'il dort, qui le regarde dormir, et

qui demeure en silence, quoi de plus simple? quoi de plus dépourvu d'accessoires étrangers à un sublime qui vous ravit?... Et ce sublime, c'est Napoléon, ce roi du monde, cet homme que des paroles de prévention montrent souvent comme un être qui sacrifiait TOUT à ses penchans, qui n'aimait rien enfin... Et ce souvenir me le rappelle à moi beau comme une jeune mère le serait l'œil humide de cette première sensation maternelle, lorsque, pour la première fois, son enfant lui sourit ou la nomme. Sans doute que dans ce moment Napoléon songeait qu'une balle, un boulet pouvait le tuer, et alors!... cette jolie, cette ravissante créature, comment serait-elle alors en ce monde?... Hélas! peut-être le rideau de l'avenir se soulevait-il en ce moment pour lui!... Il faut que ce soit, pour que *sa fauve prunelle* fût voilée par des larmes, et que son noble visage fût ainsi animé d'une aussi étrange expression. Je ne l'ai pas vu le jour où il présenta ce bel enfant à toute cette garde nationale si belle, si aimante, si fidèle, et surtout si enthousiaste pour son empereur!... non, je ne l'ai pas vu, lorsque, se fiant à leurs cris d'amour, il leur confia et sa femme et son fils!... Ce fut un grand moment, sans doute; ce fut peut-être l'instant de la vie de l'empereur où il fut ému en parlant au peuple!... eh bien, je ne crois pas qu'il l'ait été davantage que le jour que je viens de rappeler.

Enfin, il partit!... et fut en Allemagne pour

donner les derniers ordres et rassembler tout ce qui devait marcher ensemble; il voyait, avec cet œil si profondément habile, que cette campagne était décisive, et que rien ne pouvait balancer un revers : il connaissait la Prusse... La Confédération du Rhin, qui aurait dû être reconnaissante pour son propre intérêt, au moins si ce n'est par honneur pour son serment, la Confédération du Rhin était toujours au moment de trahir, et il le savait!... et cependant il l'admettait à un partage d'affection pour ainsi dire avec la France!...

Au moment où la vieille Europe s'ébranla sous la marche de tant de peuples, il vint dans la pensée de faire le calcul de ces mêmes peuples, et chercher à établir une balance dans laquelle les divers intérêts seraient pesés.

La population de l'Europe ; d'après M. de Humboldt, est de 182,000,000, dont il faut déduire les 10,000,000 de la Turquie européenne. On comptait alors que la France avait bien

42,000,000 d'habitans	42,000,000
Le royaume d'Italie	6,000,000
Les provinces Illyriennes . .	1,100,000
Naples, Lucques, Piombino .	4,600,000
L'Espagne (Europe). . . .	10,500,000
Le Portugal (Europe) . . .	3,000,000
Westphalie	2,100,000
	69,300,000

Voici, sous la domination de l'empereur Napoléon ou de ses frères, plus du tiers de l'Europe. Maintenant je vais donner la somme des peuples soumis à sa domination. Ainsi :

Report . . .	69,300,000
La Confédération Rhénane. .	11,000,000
La Suisse	1,600,000
Le grand duché de Varsovie .	3,600,000
Total. .	85,500,000

Voilà donc 85,000,000 d'hommes sous la domination de l'empereur Napoléon, et dans toute l'Europe nous n'en comptons, d'après le calcul de M. Humboldt, qui est, je pense, le plus juste de tous, que 182 [1]. Si nous en retranchons 10 pour la Turquie d'Europe, ce qui est, au fait, assez juste, il est évident que plus des deux tiers de l'Europe sont entraînés dans l'orbite de cette planète merveilleuse qui fait exécuter ses ordres dans un espace comprenant dix-neuf degrés de latitude, et trente degrés de longitude !...

Voici maintenant l'état des corps d'armée qui

[1] On pourrait objecter que l'Espagne étant en guerre dans la plus grande partie de ses provinces, ne devrait pas figurer dans le calcul que je présente.

formaient cette masse terrible qui se rua sur la Russie, et dont la secousse ébranla l'Europe entière, lorsque le monde sauvage repoussa le monde civilisé.

Maréchal Davoust,	1er corps d'infanterie.
Maréchal Oudinot,	2me corps.
Maréchal Ney,	3me corps.
Le prince Eugène,	4me corps.
Prince J. Poniatowski,	5me corps.
Général Gouvion St-Cyr,	6me corps.
Général Reigner,	7me corps.
Duc d'Abrantès,	8me corps.
Maréchal Victor,	9me corps.
Maréchal Macdonald,	10me corps.

Toute la cavalerie de l'armée, formant quatre corps, était commandée par Murat, et les corps l'étaient par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. La vieille garde, cette masse d'hommes qu'on estime par leurs hauts faits, leur belle conduite, était commandée par le duc de Dantzig et le maréchal Lefebvre; la jeune garde marchait sous le maréchal Mortier; la cavalerie de la garde agissait séparément de la cavalerie de l'armée; enfin le total de cette immense réunion d'hommes était de quatre cent cinquante mille, parmi lesquels on peut compter au moins deux cent soixante-dix mille combattans!... Dans les quatre cent cinquante mille

hommes, je ne compte pas le corps autrichien, qui était de plus de trente mille hommes, et se gouvernait lui-même, on s'en est bien aperçu.

L'armée russe était divisée en deux parties et une réserve; les deux parties s'appelaient première et seconde armée d'occident; le général Barclay de Tolly commandait la première; le général Bagration la seconde; la réserve était confiée au général Tormasow. L'armée russe était, dit-on, de trois cent soixante mille combattans.

J'avais conservé des relations fort intimes en Russie, et malgré la rupture des deux empires, comme mes affections passent toujours avant les considérations politiquement flatteuses, et que des lettres d'amies d'ailleurs ne pouvaient avoir aucune influence sur le destin même d'un écureuil, je recevais souvent encore des lettres de Pétersbourg et même de Moscow où j'avais également des relations d'amitié. Ce fut ainsi que je fus instruite de ce qui se passa à Moscow, lorsque l'empereur Alexandre fut y chercher l'image vénérée de saint Serge. Ce devait être un beau spectacle en effet que cette cathédrale antique, cette basilique chrétienne, dont les vitraux cachés par de vieilles bannières répandaient un demi-jour douteux sur la belle figure du jeune czar recevant des mains du métropolitain Platon, alors plus que centenaire, l'image miraculeuse qui devait conduire l'armée dans les périls et l'en faire triompher!... Oui, ce devait être imposant

en effet ; ce devait être bien beau surtout pour un Français s'il s'en trouvait à Moscow !... Que devait-il dire !.... que devait-il penser, en voyant s'humilier au pied d'une image le chef d'un grand empire, n'espérant de refuge pour sa défense, après seulement quinze jours d'hostilités, que dans la protection d'une relique, et cela en 1812 !....

A cette époque, Paris offrait un spectacle curieux, mais affligeant ; tout le monde partait ; *les maris, les fils, les frères, les amis*, tout cela s'en allait à la guerre, et *les femmes, les mères, les sœurs et les amies*, pleuraient, et, pour se distraire, allaient aux eaux, dans leurs terres, ou bien en Italie, ou en Suisse. J'étais alors bien malade, et des suites de mon voyage d'Espagne, et des inquiétudes que m'avait données mon fils Alfred. J'étais attaquée pour la deuxième fois d'une souffrance nerveuse au pilore, tellement douloureuse, que je craignis un moment d'être mortellement attaquée. Les eaux de Cauterêts m'avaient fait beaucoup de bien ; je résolus de prendre encore le même remède, mais Cauterêts était trop loin. On me dit que les eaux d'Aix en Savoie avaient presque la même vertu, et je me décidai à y aller. Étant à déjeuner à la Malmaison avec l'impératrice Joséphine, je lui parlai de mon projet de voyage.

— Oh, allez donc à Aix en Savoie ! me dit-elle... je vais à Milan, et, en revenant en France, j'irai

à Genève, et bien certainement à Aix ; je serai bien contente de vous y trouver.

L'impératrice Joséphine avait une parole si gracieuse! un regard si caressant et si doux quand elle voulait obtenir ce qu'elle demandait, qu'il était difficile de lui résister. Je lui promis donc d'aller à Aix, quoique je susse qu'il devait y avoir plusieurs personnes de la famille impériale... En effet, la princesse Pauline, Madame-Mère, la reine d'Espagne et la princesse de Suède devaient passer l'été à Aix en Savoie. C'était bien brillant pour un lieu où la vie la plus simple est la plus agréable ; mais enfin il pouvait bien y avoir quelque compensation dans la beauté du pays, et puis, avec la volonté d'être polie et point esclave, on est sûr d'être bien, en quelque lieu de la terre qu'on soit.

Je me déterminai donc à aller à Aix ; j'emmenai avec moi mon fils aîné, qui avait trois ans, et je laissai le plus jeune avec sa nourrice, sous la surveillance d'une personne attachée à mon mari ; puis je plaçai mes deux filles avec leur gouvernante anglaise et leur bonne, dans un appartement de l'Abbaye-aux-Bois, sous la surveillance immédiate de madame de Navarre, qui alors en était la supérieure. C'était une femme d'un esprit et d'un caractère remarquables, et que j'ai prise depuis dans une haute estime. Mes filles lui furent confiées, et je partis tranquille pour mon voyage de Savoie. Je n'avais pas encore, ainsi que toutes

celles qui avaient des intérêts à la grande armée, de puissans motifs d'inquiétude; au contraire, cette force immense que nous venions de déployer pour la première fois me paraissait devoir écraser la puissance qui s'opposait à nous. Hélas! la vie ne se compose que de déceptions... d'espérances trompées!... et l'on en vient au point même où je suis!..... de douter que la mort soit un bien!

CHAPITRE IX.

Entrevue de l'empereur avec François II. — *La Russie entraînée par la fatalité.* — Reconnaissance des Cortès d'Espagne par Alexandre. — Charles IV. — Lettre de M. de Rovigo. — Inconvenance. — Sollicitude de Napoléon. — M. de Cailhé. — 300,000 francs. — *L'Ours et la Pierre.* — Joséphine. — Toilette. — Vases fêlés. — Porcelaines du Japon. — *Bric-à-brac.* — Mauvais goût de Marie-Louise. — Madame-mère. — Souvenirs de la patrie. — Chant du chevrier. — Savéria. — La demande à dîner. — Repartie heureuse. — M. d'Arlincourt.

Avant de tirer le premier coup de canon, l'empereur voulut tenter un dernier effort afin de connaître les dispositions définitives de la Russie. M. de Narbonne, malgré toute son habitude des cours, n'avait pu rendre aucun compte lors de sa mission de Wilna. Napoléon espéra mieux d'une entrevue avec l'empereur d'Autriche, devenu son beau-père, et surtout d'une entrevue avec M. de Metternich, car l'empereur François II ne garde pour lui que le ministère du bien à faire dans ses États... Il emmena donc l'impératrice à Dresde,

pour la réunir en apparence à son père, mais bien certainement au fond pour connaître un peu la route du labyrinthe dans lequel il allait entrer.

L'entrevue ne servit qu'à épaissir et serrer le bandeau; la certitude de la guerre des États-Unis avec la Grande-Bretagne acheva l'ouvrage; le général *Bloomfield*, ayant son quartier-général à New-York, proclama la guerre de son gouvernement avec l'Angleterre, et par une coïncidence assez singulière, car il ne pouvait y avoir accord en cela, l'empereur proclamait la guerre avec la Russie le même jour (22 juin 1812) à son quartier-général de Wilkowsky, près *de Gumbinen* (Prusse orientale):

« Soldats! dit Napoléon, la seconde guerre de la Pologne est commencée... La première s'est terminée à Tilsitt, à Tilsitt la Russie a juré alliance éternelle avec la France, et guerre à l'Angleterre; elle *viole* aujourd'hui ses sermens... La *Russie est entraînée par la fatalité!*... Ses destins doivent s'accomplir... Nous croit-elle donc dégénérés?... Marchons en avant! passons le Niemen... portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première!... »

Et pendant qu'il annonçait ainsi par avance le destin de la plus grande nation de l'Europe, comme nombre d'hommes, elle, de son côté, opposant la résistance à l'attaque, ou plutôt continuant l'attaque sourdement commencée, la Russie

signait à *Weliky-Louky* un traité de paix avec la régence de Cadix agissant au nom de Ferdinand VII. L'empereur Alexandre reconnaissait la légitimité de l'assemblée générale et extraordinaire des Cortès, tenue à Cadix, ainsi *que sa constitution* [1]. Une clause spéciale du traité portait qu'on devait se secourir mutuellement dans tout ce qui pouvait accélérer la chute de leur ennemi commun... et cet ennemi, c'est Napoléon.

C'est maintenant que la trahison, qui plus tard ne craignit pas de se montrer avec impudence, entourait déjà Napoléon et l'empereur Alexandre... J'ai là-dessus des pensées qui *m'appartiennent*... qui sont le fruit de mes réflexions sur ce que *j'ai vu et entendu*. Il n'est pas possible que l'empereur Alexandre ait été subitement aussi mal pour l'empereur Napoléon sans un motif que le temps pourra faire connaître; comme maintenant on ne *sait rien*... il faut se taire. Je dirai seulement les faits d'après lesquels j'ai formé mon opinion.

A cette époque il y eut en France un mouvement de famille, si l'on peut parler ainsi, bien important s'il eût été connu, et dont personne ne s'inquiéta, parce que les intérêts étaient tous attentifs à suivre la boussole européenne; ce mou-

[1] Cette remarque est assez utile à faire, car je ne pense pas qu'en 1823 l'empereur Alexandre ait été fort tenté de donner le moindre appui aux insurgés d'Espagne.

vement fut le départ de la famille royale d'Espagne, qui habitait Marseille depuis son départ de Bayonne, ou à peu de chose près. Mon frère, qui alors était lieutenant-général de police à Marseille, et qui avait les nobles et malheureux prisonniers en partie sous sa garde et sous sa responsabilité, fut d'autant plus ravi de les voir partir, que le roi Charles IV souffrait de cette vie sédentaire qu'il était forcé de mener; tandis qu'à Rome, Albert espérait que le bon vieillard pourrait reprendre quelques-unes de ses habitudes de chasse; et puis, comme il connaissait particulièrement le général Miollis, il était tranquille sur les soins et les égards qu'il aurait pour la noble famille exilée... Mais, en parlant de cela, il me faut mettre ici une lettre bien curieuse, écrite par le duc de Rovigo, et par ordre de l'empereur, au premier écuyer de Leurs Majestés le roi et la reine d'Espagne. La voici, et je la transcris sur l'original lui-même... Je n'omets pas un mot, parce que tout y est à remarquer.

« Paris, le 4 mai 1812.

» Je m'empresse de vous apprendre, monsieur,
» que Sa Majesté l'empereur et roi vient de me
» donner l'ordre de tout disposer pour le départ
» du roi Charles IV et de sa famille, de Marseille
» à Rome...

» Si Sa Majesté désire voir l'escadre de Toulon, » elle sera reçue à bord des bâtimens de l'empe- » reur, *comme roi* [1], avec les honneurs qui se- » raient rendus à l'empereur lui-même... et pen- » dant son séjour à bord, l'escadre arborera le » pavillon.

» Sa Majesté *devra* revenir par Aix, se dirigera » sur Avignon, Grenoble, Fort-Barreau, Cham- » béry, le Mont-Cenis. Les ordres seront donnés » tant par le ministre de la guerre que par le mi- » nistre de l'intérieur pour les gîtes et les hon- » neurs à rendre au roi, quand vous aurez fait » connaître les stations où le roi désire s'arrêter.

» A Turin, le prince Borghèse, gouverneur- » général, ira à sa rencontre, et le conduira dans » le palais de l'empereur et roi; *il lui a été écrit* » *en conséquence*... Le roi pourra s'y reposer *si* » *bon lui semble.*

» Le roi prendra ensuite la route de Parme; et » des ordres sont donnés à l'intendant des palais » impériaux d'Italie, pour que le palais de Parme » et le château de *Colorno* soient en état de rece- » voir Leurs Majestés.

» Sa Majesté le roi se rendra de Parme à Flo- » rence, où elle est également attendue par Son » Altesse Impériale madame la grande-duchesse » de Toscane.

[1] Le secrétaire qui a pu écrire d'un semblable style aurait eu besoin de faire un cours non-seulement de politesse mais de convenance.

» Leurs Majestés continueront leur route vers
» Rome à leur loisir, et j'écris dès ce soir à M. le
» général Miollis, pour que tout soit prêt à les
» recevoir.

» L'intention de l'empereur était de donner au
» roi son palais du Quirinal, mais les réparations
» considérables qui s'y exécutent cette année ne
» permettent pas d'en disposer. Sa Majesté vient
» de me donner l'ordre d'annoncer au prince
» Borghèse, à Turin, que son intention est qu'il
» mette provisoirement à la disposition du gou-
» verneur-général [1] son palais et *sa villa* pour
» l'habitation de ville et de campagne de Sa Ma-
» jesté, et de toute la famille royale. Je viens d'é-
» crire en conséquence pour qu'aucun des meu-
» bles, tableaux et objets précieux ne soient
» déplacés de ces deux palais, *et qu'on les dis-*
» *pose à recevoir le roi.* La personne qui ira en
» avant, en s'annonçant de sa part, en sera mise
» en possession. Je désire, monsieur, que tout
» ce qui est relatif à la conservation de ces objets
» soit réglé dans les intérêts du prince Borghèse.

» Il serait convenable que vous puissiez accom-
» pagner le roi jusqu'à Rome, et faire en sorte
» qu'avant son départ Sa Majesté se séparât d'une
» quantité d'Espagnols qui ne lui sont plus né-
» cessaires, et qui ne peuvent que diminuer les
» agrémens de sa position par les frais considéra-
» bles qu'ils lui occasionnent.

1 Le général Miollis.

» L'empereur m'a chargé de faire connaître au » roi, *qu'il ne s'opposait en rien à ce qu'il vît sa » fille* 1 et le roi de Sardaigne, autant de fois que » cela conviendrait à Sa Majesté : les mesures qui » avaient été prises envers cette princesse cessant » en grande partie d'avoir leur effet, lorsque le » *roi peut reprendre son autorité sur elle.*

» Sa Majesté m'a fait connaître son intention, » que le roi et sa famille soient conduits par des » chevaux de poste aux frais de l'empereur. J'é- » cris en conséquence *au conseiller d'État La- » valette* [2], avec lequel vous vous concerterez pour » tout ce détail.

» Quant à vous, monsieur, quand vous aurez » terminé tout ce qui concerne l'établissement » de Leurs Majestés à Rome, je désire que vous » reveniez à Paris continuer d'y gérer les affaires » de Sa Majesté ; la manière dont vous avez déjà » suivi ici ses relations, rend ce désir commun à » tous ceux qui ont eu à traiter avec vous.

» Recevez, monsieur, les assurances nouvelles » de ma considération très-distinguée.

» LE DUC DE ROVIGO. »

A Monsieur le colonel Cailhé, premier écuyer de Sa Majesté le roi Charles IV.

1 La reine d'Étrurie. Elle était dans un couvent de Rome, elle avait été compromise dans je ne sais plus qu'elle affaire, mais il n'importe, la formule est bizarre.

2 Le style de cette lettre est parfois bien étrange : com-

Cette lettre est fort remarquable, en ce qu'elle montre toute la sollicitude de l'empereur pour le roi et la reine d'Espagne ; sa volonté qu'ils soient traités honorablement, et même magnifiquement. *Le pavillon espagnol* est de bon goût, et en général la lettre serait admirablement bien si elle était *traduite* autrement.

L'impératrice Joséphine avait fait une impression tout-à-fait profonde sur les souverains espanols, et je tiens de leur premier écuyer lui-même, qui était en même temps leur ami, que l'impératrice fut souvent un génie tutélaire pour la royale et malheureuse famille, lorsque surtout en l'absence de l'empereur, les paiemens qui devaient se faire étaient lents à s'effectuer ; alors l'impératrice faisait mille démarches pour qu'ils fussent payés ; et lorsqu'elle ne pouvait pas changer les ordres et les dispositions de l'empereur, alors elle disait à M. Cailhé :

— Mon cher colonel, il faut aller trouver l'empereur ; ce n'est pas lui qui fait ces mauvaises choses... Partez, je vais vous donner une lettre pour lui.

Et M. Cailhé montait en chaise de poste, ne s'arrêtait que pour changer de chevaux ; puis arrivait auprès de l'empereur, qui en effet n'était jamais

ment imaginer que dans une lettre aussi officielle on va appeler un homme par son nom sans lui donner son titre, et surtout celui si commun de *monsieur*.

pour rien dans ces retards de paiement; il se mettait en colère, faisait faire une ordonnance *de* 300,000 *francs*, par exemple, la remettait lui-même à M. Cailhé en souriant de ce doux et bon sourire qui lui gagnait tant de cœurs, et puis ensuite se remettait à son travail comme si on ne lui avait parlé que des bastions ou des routes qu'il avait en ce moment sous les yeux.

Un homme d'État tout-à-fait supérieur [1], et du plus charmant esprit comme du plus profond mérite, étant avec moi il y a seulement quelques jours, et partageant mon émotion en parlant de l'empereur, parce que cet homme possède un cœur noble et une âme généreuse, me disait qu'il avait pu vérifier, dans la haute position où il était près de Napoléon, combien la fable de *l'Ours et la Pierre* avait de vérité!...

— Mais, lui disais-je, sans doute l'empereur avait des amis... mais a-t-il été bien servi?

— Ah! madame! s'écria-t-il... le plus grand malheur peut-être de l'empereur, c'est d'avoir été TROP bien servi!...

Et en effet, il avait raison, lorsque l'on veut faire plus que la position ne comporte, l'extension donnée en bien comme en mal est tout aussi funeste, car elle fait également rompre.

Depuis, j'ai commenté cette idée, et je l'ai trouvée d'une justesse admirable!... Oui, l'empereur fut souvent même TROP BIEN SERVI!

1 M. le duc de Bassano.

L'impératrice Joséphine aurait bien pu certifier de la vérité de ce que je viens de dire là. Toute sa destinée brisée, sa vie détruite, c'était pour servir l'empereur!...

Lorsque je revis l'impératrice Joséphine, ce fut assez long-temps après mon retour d'Espagne; elle était à Navarre lorsque j'arrivai à Paris, et n'en revint que dans l'automne, lorsque l'humidité l'eût chassée de Navarre, où les eaux, les ombrages, les prairies, causent des inconvéniens qui ne sont balancés que pendant deux mois de la plus belle saison, c'est-à-dire de fin de juin jusqu'à fin d'août : l'impératrice en avait déjà beaucoup souffert.

Je la trouvai fort engraissée; cela lui allait bien et mal; cela lui allait bien pour son visage, parce qu'une fois qu'une femme a passé quarante ans, il faut qu'elle engraisse pour que sa figure ait encore une illusion de jeunesse... cela lui allait mal, parce que sa tournure si ravissante avait presque disparu, et que c'était presque toute sa beauté; elle était devenue fort grasse, et sa taille avait pris cette apparence *de matrone* qu'on trouve dans toutes les statues d'Agrippine, de Cornélie, de Livie, etc., etc. Il y avait surtout une portion de sa personne qui s'était accrue d'une manière tout extraordinaire, et la façon dont elle s'habillait, quoique son goût fût parfait, contribuait encore à la faire paraître plus forte.

Au reste, elle avait, le jour dont je parle, une

toilette ravissante, avec laquelle je la trouvais mille fois mieux que dans une grande toilette du soir. On ne voit plus maintenant de ces *élégances matinales,* ou du matin pour parler plus juste, et ce n'en est pas mieux. Lorsqu'il y avait du luxe, les ouvriers travaillaient, et les femmes étaient mieux mises; maintenant ce n'est pas qu'elles économisent... non... elles achètent des magots... des vases du Japon fêlés, ébréchés, qui s'achètent des prix fous, et n'ont aucune valeur [1].

La toilette de l'impératrice était admirable de bon goût et de fraîcheur; elle avait une robe de mousseline de l'Inde, de ces mousselines qu'on peut appeler un tissu d'air, que, cependant, malgré sa finesse, on avait brodée au plumetis d'un semis de petites étoiles dont le milieu était rempli par un point de dentelle fait à l'aiguille. La robe était montante et faite comme une redingote; tout

[1] J'étais il y a quelques jours chez une de mes amies qui a cette manie même au degré de la folie. Sa chambre ressemble à une arrière-boutique de bric-à-brac; mais le curieux (ce n'est rien de ce qui est là), c'est que tous les objets étalés en grande pompe sur des étagères et presque sur la cheminée, sont cassés et presque hors de service. Ce sont des magots n'ayant qu'un bras, un dragon sans queue... des tasses sans leur soucoupe, des théières rattachées par un lien... des pots à crême appareillés seulement pour *la fêlure*... Et que croyez-vous qu'elle paie cela? des niaiseries peut-être? non pas du tout. La moindre pièce lui coûte 300 et 400 francs... et beaucoup ont été payées jusqu'à 3 et 4000 francs.

autour était une magnifique angleterre de la hauteur des deux mains, et abondamment froncée; le tour du col et le devant de la robe en avait également; de distance en distance étaient des nœuds d'un ruban de satin bleu, si frais, si pur de nuance, bleu turquoise, que jamais on ne vit rien de si charmant; le dessous de la robe était en satin du même bleu que les rubans; sur sa tête, l'impératice avait un bonnet dont les *papillons* étaient en angleterre du même dessin, mais encore plus fine que celle de la robe, et gracieusement posé et coupé par des touffes de ce ruban bleu auquel ne venait se mêler aucune fleur... Jamais on ne fera une plus charmante toilette, et surtout elle ne sera jamais mieux portée; c'est un enchantement qu'un pareil costume... [1] Mais si vous voulez l'imiter aujourd'hui, n'allez pas garnir votre robe avec *un tulle, application d'angleterre*, parce que les plis seront raides et sans grâce; n'allez pas employer de mauvaise mousseline claire, sans être fine, parce que le reflet n'est plus le même... et en tout, si l'on veut imiter une fraîche et suave toilette d'un temps où le goût marchait avec une grande richesse, il faut ne rien mettre de faux, et consentir à porter une robe

[1] Mademoiselle Minette m'a fait une pareille robe pour un jour de Longchamp, excepté que ce qui était bleu était jaune d'or; mon chapeau avait été fait par Herbault; il était en paille d'Italie, avec des giroflées jaunes et des jacinthes bleues.

toute simple... L'impératrice Joséphine avait un goût admirable pour sa parure. Je suis certaine que ce goût tout naturel, au reste, et qui lui était inhérent, a contribué à la faire paraître longtemps jeune. L'empereur, qui certes ne faisait guère attention à la manière dont les femmes étaient mises, si ce n'est lorsqu'un habit de cour lui frappait trop souvent les yeux, s'occupait cependant souvent de l'impératrice Joséphine : on aurait dit qu'il en était fier !...

La meilleure preuve du bon goût de l'impératrice Joséphine, c'est le peu d'élégance de Marie-Louise ; elle avait les mêmes ouvriers, elle avait une somme très-forte pour la dépense de sa maison... Eh bien ! jamais je ne lui ai vu de ces costumes de cour étourdissans par une élégance magnifique toute charmante [1]. Je crois que la faute en venait d'elle. Quant à la duchesse de

[1] Je revoyais hier dans une page de mon journal de 1809 le détail d'une robe que j'ai vue à l'impératrice Joséphine. La jupe et le manteau étaient pareils ; tous deux en tulle brodé en lames d'or, mais avec une délicatesse infinie. C'était un carreau pris dans un autre, et pris par ses quatre côtés, ce qui formait, non pas un tissu d'or, mais un réseau admirablement fait. Une petite frange bordait le manteau et la robe. Puis le tour du corsage, les manches, la ceinture, tout était brodé en émeraudes entourées de diamans. Le diadème, le peigne, les boucles d'oreilles... tout en émeraudes. Une autre fois, l'impératice mit la même robe avec la garniture complète de perles admirables. Je ne sais quelle est celle des deux parures que j'aime le mieux.

Montebello, qui sait très-bien ce que c'est que de se bien mettre, comme elle était dame d'honneur, et non pas dame d'atours, cela ne la regardait pas.

J'ai déjà dit que Madame était de la plus grande réserve relativement à l'impératrice Marie-Louise; elle était pour la seconde de ses belles-filles ce qu'elle avait été pour la première, c'est-à-dire très-silencieuse, et ne cherchant en général qu'à établir de bonnes relations entre ses nombreux enfans. Je répète ici ce que j'ai dit souvent, c'est que MADAME-MÈRE est une des femmes les plus supérieures de l'époque; mais ce que je puis dire aussi c'est qu'elle n'aimait pas Marie-Louise.

MADAME était d'une grande réserve avec nous sur ces sortes de matières. Il y avait une femme dans sa maison qui avait sa confiance plus qu'aucune autre peut-être; c'était SAVÉRIA, cette femme qu'elle avait amenée avec elle de Corse, et qui avait élevé tous ses enfans dans leur première enfance... Savéria avait non pas de l'attachement pour tout ce qui était *Bonaparte*, mais un culte, une idolâtrie; c'était une femme extraordinaire. Je n'oublierai jamais l'expression de sensibilité sauvage qui l'anima un jour à Pont; j'étais dans une vieille galerie abandonnée où se trouvait une épinette plutôt qu'un piano, sur laquelle mademoiselle de Launay et moi nous nous amusions quelquefois pour tromper le temps; un jour, je chantais à demi-voix, tandis que Madame faisait son reversi; et dans cette maison, où tout me

rappelait la Corse bien plus que chez moi ; il me revint en mémoire une chanson de chevrier, un chant montagnard, que ma mère m'avait appris en me le chantant, non-seulement dans mon enfance, mais plus tard, pour qu'à mon tour je le disse auprès de son lit, pour endormir ses douleurs... Je le chantais, et je chantais doucement. Cependant Savéria m'entendit ; sa chambre n'était pas éloignée, et elle s'approcha doucement de moi, tandis que j'étais au piano... puis j'entendis des sons étouffés, des sanglots... c'était Savéria qui elle aussi voulait chanter le chant de ses montagnes, et que les larmes de la patrie suffoquaient et empêchaient de parler... elle me fit une impression vive, cette femme !... Elle n'avait guère de bonté que pour ceux qu'elle aimait, et une expression douce semblait étrangère à ses traits... du reste, je ne pouvais me plaindre, car elle m'aimait.

Madame avait pris une excellente attitude avec Marie-Louise ; celle-ci crut dans les premiers mois de son mariage qu'il n'y avait dans la nombreuse famille de l'empereur que lui dont elle dût s'occuper, et la reine de Naples, qui avait été au-devant d'elle jusqu'au delà des frontières. Madame, dont l'excellent esprit lui faisait toujours voir l'inconvénient de mettre le trouble par des plaintes inutiles d'ailleurs, ne s'en rapporta qu'à elle-même pour se faire respecter de sa jeune belle-fille ; et un jour, Marie-Louise ayant été

chez elle, pendant une absence de l'empereur, et lui ayant dit :

— Madame, je viens vous demander à dîner... mais ne vous dérangez pas.... je ne viens pas comme l'impératrice... je viens tout simplement chez vous...

— Mon Dieu, lui dit Madame en l'interrompant et l'attirant à elle en la baisant sur le front, je ne ferai non plus aucune façon... je vous recevrai comme ma fille... et la femme de l'empereur aura le dîner de la mère de l'empereur...

L'impératrice Joséphine avait été beaucoup moins soigneuse pour Madame, que Marie-Louise, et elle avait été mal conseillée... L'empereur ne rendait pas à sa mère autant de soins extérieurs que lui-même aurait voulu le faire, mais il était vivement blessé quand il apprenait qu'on avait eu des torts avec elle... Un homme, qui cependant était son favori, manqua avoir une vive semonce, dans une circonstance relative à une personne aujourd'hui bien fameuse dans le monde littéraire : c'est M. d'Arlincourt.

M. d'Arlincourt était à cette époque fort jeune homme, et très-amoureux de madame d'Arlincourt, qui alors s'appelait mademoiselle Chollet, et dont le père était sénateur. Le mariage de M. d'Arlincourt dépendait d'une place dans la maison de l'une des princesses : on le nomma chez Madame sans réfléchir que son âge était un empêchement réel. Madame fut très-irritée d'abord

de cette nomination sans qu'elle eût été consultée. M. d'Arlincourt n'était pas alors une de nos gloires littéraires et *le Solitaire* n'avait pas fait son entrée dans le monde.

CHAPITRE X.

Haute-Combe. — Talma. — *Je n'aime pas le grec.* — Comparaisons. — Bobêche et Desbureaux. — M. de Forbin. — Bonnes façons. — Recette pour ne pas crotter ses souliers. — La reine d'Espagne. — Empire de la mode. — Mots de Louis XIV. — Les brouillards. — M. de Rambuteau. — Qualités essentielles d'un homme d'État. — Le cardinal de Retz. — *La borne de cuivre de la place Vendôme.*—La colonne Vendôme. — Colbert.— *Flamme tombée du ciel.* — M. de T. .... n'est pas un homme d'État. — Les vingt sermens. — Opinion de l'empereur à ce sujet. — Madame de Mesgrigny, sous-gouvernante du roi de Rome.

Je partis donc pour Aix en Savoie, le 25 de juin 1812, avec madame la baronne Lallemant, mon amie la plus intime, mon beau-frère, et mon fils aîné, qui avait alors trois ans. Mon logement avait été retenu d'avance, et cela avec raison, car la foule était immense cette année à Aix, et les buveurs d'eau et les baigneurs étaient en si grand nombre, qu'en vérité il était à craindre qu'on ne

fût obligé d'aller se loger à *Haute-Combe* [1] ou bien à la *Dent-du-chat* [2]. Non-seulement il se trouvait à Aix beaucoup de personnes de la famille impériale, mais toutes celles qu'elles amenaient à leur suite encombraient toutes les maisons, d'ailleurs fort petites, de la bourgade appelée *Aix en Savoie*. Quant à moi, j'avais le bonheur d'être fort bien logée. J'étais chez M. *Dommanget* [3], dans une jolie maison située sur la place, et mes hôtes étaient ce que j'espère qu'ils sont toujours, de bonnes et d'excellentes gens. La reine d'Espagne logeait en face de moi, et n'était pas, à beaucoup près, aussi bien.

J'ai déjà dit que nous nous étions donné rendez-vous à peu près une vingtaine de personnes pour nous trouver *en masse* dans ce lieu presque toujours amusant, mais qui, cette année, nous menaçait d'un ennui tout *quintessencié*, en raison des princesses et des reines qui s'y trouvaient en si grand nombre, qu'on ne savait comment faire pour n'en pas rencontrer. Il y en avait même de tous les genres. Reines *en exercice* comme la reine

1 Ancienne abbaye maintenant en ruines, où l'on enterrait les ducs de Savoie. C'est de l'autre côté du lac du Bourget. On n'y peut aller que par eau, surtout d'Aix.

2 Montagne assez élevée immédiatement derrière Haute-Combe.

3 C'est sous tous les rapports le meilleur logement particulier qu'on puisse prendre à Aix... Je l'ai revu beaucoup plus tard, il est toujours aussi bien.

d'Espagne, reine en espérance comme la princesse de Suède, reine dans le passé comme l'impératrice Joséphine, et roi de théâtre comme Talma, car pour le dire en passant, il était à Aix pour y boire de l'eau chaude et se faire du bien; mais au lieu de cela, il faillit y faire une maladie qui aurait été mortelle. Le pauvre homme était condamné tous les soirs de la vie, par la princesse Pauline, à lire tout haut des scènes de Molière pour *nous faire rire!...* Talma n'osa d'abord se refuser à une demande faite par la sœur de l'empereur. Il se mit donc à faire la petite voix, et à dire presque aussi bien que mademoiselle Mars :

— *Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.*

Puis il reprenait en faux bourdon, pour gronder comme l'*Avare.* Enfin, c'était tous les soirs une joie nouvelle. Cela alla bien tant que Talma lui-même, fatigué de faire l'*empereur* et *le prince royal*, et même *le grand turc*, s'amusa de cette extrême différence dans ses personnages [1]; mais le fait est que le pauvre homme en avait par-dessus sa tête, et encore par-delà, des tragédies, des comédies, tout cela fût-il chefs-d'œuvre, et plus que chefs-d'œuvre...

— Je n'y puis plus tenir, me dit-il un jour; je *tourne* à la mort... C'est aussi par trop fort, en

1 A cette époque Talma jouait très-souvent Nicomède et Héraclius.

vérité !... Elle me forcera à quitter Aix... ce dont je suis fâché, car je m'y serais amusé, si ce n'était cette malheureuse obligation de faire le répétiteur tous les soirs... car vous saurez qu'elle veut apprendre le rôle d'Agnès [1], et celui d'Angélique [2].

— Et que feriez-vous, dis-je à Talma, à la personne qui vous aurait valu cette belle gloire de vous entendre dire que vous *jouez* mieux Célimène que *mademoiselle Contat, et que mademoiselle Levert* [3] ?

Talma prit un air furibond qui me réjouit extrêmement.

— Ce que je lui ferais!... ce que je lui ferais, me répondit-il tout effarouché... eh bien! je lui dirais que c'est fort ridicule...

— Dites-moi donc alors que *c'est fort ridicule*, car c'est moi qui ai fait cette belle besogne en lui racontant combien vous nous aviez fait rire un jour à Bièvre, en jouant à vous seul toute une parade, avec un talent aussi supérieur que celui que vous mettez à jouer Hamlet.

Le pauvre Talma demeura confondu. Il n'osa plus reparler de cette affaire pendant quelques jours, et le fait est que la chose était réelle. Tous

1 *L'École des Femmes.*

2 *Les Femmes savantes.*

3 Mademoiselle Mars n'avait pas encore pris le rôle à cette époque. On sait que mademoiselle Contat ne le jouait pas bien du tout.

ceux qui connaissaient Talma, et qui ont été dans son intimité, savent qu'il jouait *les Gilles* et les parades dans une perfection rare, qui rappelait le talent de Garrick. Mais, pour cela, il ne fallait pas qu'on lui apportât une planche sur laquelle il fît le Bobêche ou le Desbureaux; il fallait qu'il se trouvât dans un salon de château, bien commodément assis sur un bon divan, dont il prenait un coussin pour se faire un enfant, et auquel il parlait pour faire rire tout comme pour faire pleurer. J'avais raconté une scène de ce genre à la princesse Pauline, et tout de suite la pauvre femme en avait demandé une représentation. Seulement, comme il n'y *avait pas d'affiches*, on ne pouvait pas mettre : PAR ORDRE, comme nous voyons que cela arrive tous les jours.

La princesse Pauline avait avec elle madame de la Turbie, une personne que je fus fort aise de retrouver à Aix; elle a de l'esprit, une grande réserve dans ses manières, ce qui la rend plus agréable pour ceux qu'elle préfère. Quant à moi, je la goûtais fort. Elle avait à cette époque un certain magot de mari qu'on appelait M. de la Turbie, gentilhomme sarde, ou du moins de Turin, où il était là avec le *prince gouverneur général*, avec lequel il devait s'arranger à ravir. Depuis, cette bizarre union a été rompue, et madame de la Turbie a épousé M. le duc de Clermont-Tonnerre, qui, alors, était écuyer de la princesse Pauline. M. de Forbin passa un mois

avec nous, mais non pas comme attaché à la maison de la princesse ; il s'arrêtait à Aix en revenant d'Italie.

M. de Forbin a été, sans contredit, l'homme le plus agréable de la haute société de France, ce qui veut dire de l'Europe ; et l'époque dont je parle est celle de sa vie qui le présente entouré de plus d'agrémens. Il avait une jolie figure... une tournure distinguée et fort remarquable d'élégance, ce qui est regardé par les femmes comme la chose la plus obligatoire dès qu'il est question de dire :

— M. le marquis de... M. le duc de... voilà l'homme le plus agréable de la société, cet hiver.

Ce n'est pas d'*être extraordinaire* qu'il faut se piquer, c'est d'être élégant dans ses manières comme dans sa mise, et surtout dans cette dernière chose. On me citera lord Byron, qui ne mettait pas de cravate, et portait des manteaux drapés. C'est vrai ; mais lord Byron est une de ces exceptions extraordinaires qui ne peuvent nullement être proposées pour modèles dans aucun temps : il faut être *ce qu'il était,* un immortel génie, pour s'en aller ainsi *mascaradant* par le monde avec ses poules, ses chiens et ses têtes de mort... Il était original, parce qu'il le voulait bien ; il aurait au reste tout aussi bien fait de ne le pas vouloir ; et si l'on doit admirer lord Byron, ce n'est pas du tout en cela... Mon Dieu ! que les verres de lunettes sont difficiles à choisir pour

avoir la vue claire !... et encore lorsque votre lunette est garnie de bons verres, c'est une autre besogne non moins difficile que de la mettre au point juste, pour que votre rayon visuel rencontre parfaitement.

Pour en revenir à M. de Forbin, il était, comme je viens de le dire plus haut, un homme parfaitement aimable, et de bonne façon surtout; ensuite entouré de cette recherche dans sa toilette et dans sa vie, qui composaient un homme élégant.

Dans un salon, il y parlait mieux qu'un autre; il y faisait, par exemple, une lecture comme il en fit une chez moi dans l'hiver de 1812 à 1813, et telle était *la mode* dans l'orbite de laquelle il faisait alors sa révolution, que je me rappelle que madame Juste de Noailles me demanda comme grande faveur d'y être admise; nous n'étions *que douze* à quatorze personnes. C'était pour entendre la lecture du *Quaker*, charmante nouvelle qu'il fit imprimer à quelque temps de là. Ensuite il peignait avec un talent positif et un succès qui était non discuté. Il avait enfin, au moment où je le *mets en scène*, tout ce qui peut le plus établir la réputation d'un homme à la mode, et d'un homme à la mode parce qu'il est aimable et qu'il est supérieur. Il s'arrangeait assez peu de la frivolité de la cour de sa princesse, à laquelle il était néanmoins fort attaché. On disait même qu'il le lui avait été beaucoup plus encore.

Mais dans le moment où nous sommes, c'était du colonel Du....... qu'elle-même était fort occupée alors. Le colonel Du....... qui n'était encore que *lieutenant-colonel*, c'est-à-dire chef d'escadron, était un grand garçon de cinq pieds sept à huit pouces, qui était toujours habillé en hussard, qui était *beau-fils* tout-à-fait. Je me mets hors de la question pour juger un pareil agrément. On peut être fort bien, fort beau, mais les tournures de ce genre me sont antipathiques. Voici un trait qui peut donner une idée, à ce qu'il me semble, de toute sa personne. Aix est mal bâti, comme doit l'être en effet un lieu d'eaux au milieu des montagnes. La princesse Pauline habitait une petite maison appelée *maison Chevalay*, et située sur le haut d'une montagne au pied de laquelle est bâtie la petite ville. Pour arriver chez la princesse, il fallait traverser *une vigne* assez étendue, et par conséquent prendre un peu de terre après ses souliers, ce qui est l'un de ces inconvéniens qui prêtent à rire plus qu'à tout autre chose. M. le colonel Du....... n'en jugeait pas ainsi, et nous le trouvâmes dans le salon de la princesse avec des bottes si bien cirées, si luisantes, que des souliers de femme en satin noir en eussent été jaloux. Comme j'avais plus de familiarité qu'une autre dans le salon de la princesse, je me chargeai de savoir comment il faisait pour se mirer ainsi dans les pointes de ses bottes, quand nous étions crottées quelquefois jusqu'à mi-jambes... Non-

seulement il n'y a pas de voiture à Aix ; mais la maison de la princesse était inabordable autrement qu'à pied.

— Rien de plus simple, me répondit M. D...... J'ai pour domestique un ancien brigadier de mon régiment, et comme il est grand et fort, il me porte.

— Il vous porte !...

Et je demeurai immobile.

— Sans doute, il me porte, me répondit-il tout étonné lui-même de mon étonnement.

— Mais comment se peut-il qu'il vous porte ? car enfin vous êtes plus grand que lui.

— Je me mets sur ses épaules, et je relève mes jambes.

Oh ! pour le coup, c'était trop fort !... Cette description était une peinture *raphaélique* dans son genre... Le colonel Du... me rappelait le vieillard des *Mille et une Nuits*, que Sindbad le marin trouve dans une île déserte, et qui s'élance à califourchon sur ses épaules, en le contraignant à galoper comme un cheval... Je fus long-temps à me représenter le colonel Du.... comme le vieillard de Sindbad le marin. Cela prouve qu'il faut éviter de donner de soi une impression extérieure qui frappe en ridicule.

Une autre personne de la maison de la princesse Pauline était aussi venue à Aix avec elle : c'était mademoiselle Millot, depuis madame de Saluces : c'était une charmante personne, et

même d'un esprit fort supérieur; il y a d'elle un roman fort bien fait, intitulé : *Foscarini ou le Patricien de Venise.*

Madame-Mère était, comme toujours, simple, convenable et bonne. Madame de Fontanges, sa dame d'honneur, était la seule femme de sa maison d'honneur qui l'eût suivie. Je me proposai pour faire mon service auprès de MADAME, quoiqu'alors j'en fusse entièrement dispensée ; mais Madame ne voulut pas en entendre parler, et fut bonne pour moi, comme au temps où elle venait chercher la pauvre orpheline pour lui servir de mère. M. Rossi, ami de Madame plutôt que son secrétaire, était avec elle. Je crois, mais confusément, que M. de Beaumont vint avant la fin de la saison.

La reine d'Espagne n'avait que peu de suite; c'était un ange repliant toujours ses ailes et ne sachant faire aucune chose qui jetât le moindre éclat. Sa sœur avait auprès d'elle une personne fort agréable, Grecque de naissance, fort belle, et qui mourut bien tragiquement peu de temps après: on l'appelait madame de Flotte.

Quant à l'impératrice Joséphine, je ne me rappelle pas quelles étaient les personnes qui étaient avec elle ; et puis ensuite elle ne vint que très-tard. Je crois pourtant que c'est madame d'Audenarde, mais je n'en suis pas sûre.

Nous avions ensuite beaucoup de personnes de la société de Paris, ce qui n'était pas sans mérite,

car Paris lui-même était alors désert par la dispersion de chacun. Presque tous les hommes étaient en Russie avec l'empereur, et les femmes dans leurs terres, ou bien en couches. C'était une singulière époque que celle-là.

Tout est monde à Paris, depuis les rois jusqu'à la façon d'être malade, de se saigner, et même de mourir. Je ne désespère pas maintenant que voilà l'Espagne qui, en vraie coquette, quand elle a vu que son Alhambra commençait a vieillir, et ses *romanceros* à devenir un peu communs, si tant est que ceux qui les traduisaient les aient jamais bien compris, s'est mise à jouer de la prunelle avec nous, en commençant une petite guerre civile; je ne désespère pas, dis-je, que nous ne nous fassions enterrer dans une jaquette de dominicain ou de franciscain. Eh bien! au temps de 1812 et 1813, temps auquel nous sommes arrivés dans ces Mémoire, il est bon de savoir qu'il était de bon goût d'aller aux eaux d'*Aix en Savoie.*

— Mais j'ai besoin des eaux de Vichy!...

— Eh bien! les eaux de Vichy, les eaux d'Aix!... n'est-ce pas la même chose?

— Mais les unes sont froides et les autres sont chaudes?

— Qu'importe!... elles conviennent comme les autres...

Et puis suivait une définition scientifique des eaux d'Aix et des eaux de Vichy, en vertu de la-

quelle on partait pour Aix en Savoie; on s'y entassait par vingtaines dans une chambre, et puis tout allait bien: on n'en mourait pas moins, on n'en mourait pas plus... et tout allait comme tout ira, comme tout se fera en ce monde, dirigé, influencé par le véhicule le plus puissant, l'intérêt et le plaisir personnel.

Nous avions aussi à Aix une charmante personne, qui était madame de Menou; elle y était avec son oncle, M. *Perrochel*. Madame de Menou était alors jolie comme une Psyché; l'esprit agréable et ayant des talens très-positifs, elle peignait comme un ange... Puis M. et madame de Rambuteau... Ceux-ci étaient mes amis de cœur; non-seulement la bonne Adélaïde était la fille de M. de Narbonne, et par conséquent mon amie, quoique je la connusse moins que madame de Brancamp, dont tous les goûts se rapportaient parfaitement aux miens; mais il y avait un lien de plus, c'était l'amitié que j'avais personnellement pour M. de Rambuteau; cette amitié qui a toujours été celle d'une frère pour sa sœur et d'une sœur pour son frère, et à laquelle *jamais* une autre pensée ne s'est venue mêler. Je dis cela parce qu'une amitié entre un homme jeune et une femme jeune est toujours suspectée, même par les meilleurs esprits. La mienne m'avait été *donnée*, si je puis me servir de ce mot, par M. de Narbonne lui-même, qui aimait M. de Rambuteau comme s'il eût été

vraiment son fils; il l'estimait très-haut, et m'a dit plusieurs fois :

— Mon gendre est un homme qu'il ne faut voir qu'un moment pour être convaincu de sa bonté de cœur; mais il faut l'étudier pour trouver ce qu'il est sous l'enveloppe d'un jeune homme du monde, aimant les plaisirs comme toute personne dans sa position et de son âge; mais je ne vous demande que dix ans pour vous faire voir que Rambuteau est un des hommes les plus propres à l'exécution des projets de l'empereur, que pas un de ceux qu'il a autour de lui... J'ai pris la liberté de le lui dire, et j'espère que cela lui procurera un bon serviteur de plus. Il n'a pas beaucoup de gens qui lui disent la vérité sur le compte des hommes qu'il doit employer.

M. de Narbonne avait raison. Sans doute l'empereur savait bien distinguer les hommes capables qu'il lui fallait employer ; mais quand ils ne se trouvaient pas dans son chemin, ils ne lui étaient pas offerts par d'autres mains. Ceci me rappelle un mot de M. de Saint-Germain à Louis XV, que me racontait précisément M. de Narbonne.

M. de Saint-Germain disait un jour à Louis XV :

— Sire, pour estimer les hommes, il ne faut être ni ministre, ni confesseur, ni lieutenant de police.

Et Louis XV ajouta :

— Ni roi...

— Ah sire! s'écria M. de Saint-Germain, Votre

Majesté se rappelle-t-elle quel brouillard il faisait il y a deux jours? on n'y voyait pas à quatre pas... Eh bien! sire, les rois... je parle en général comme Votre Majesté peut le croire, les rois sont environnés de brouillards bien autrement épais que font naître autour d'eux tous ceux dont l'intérêt est qu'ils n'y voient pas clair...

M. de Rambuteau fut donc apprécié de l'empereur, quand son beau-père le lui eut montré ce qu'il était; il y avait alors un besoin réel de bons administrateurs surtout, et de gens qui n'allassent pas au delà ni en deçà des volontés de l'empereur, c'était surtout dans les préfets que cette qualité était essentielle, et M. de Rambuteau la possédait d'autant mieux qu'il a au fond du cœur une autre qualité que je lui connais depuis longtemps et dont je réponds, c'est *l'amour du pays.* M. de Rambuteau est un vrai *patriote;* il aime le sol de notre France... son bonheur, sa gloire... il aime la France enfin, ce mot dit tout, il n'est pas remplacé par des utopies elles-mêmes illusoires.

Mais cet amour de la patrie n'est *pas tout,* il le faut accompagné de qualités qui le rendent alors ce qu'il est dans les hommes supérieurs:

« Le plus puissant des moyens. »

Parmi les hommes appelés autour d'un gouvernement *quel qu'il soit,* monarchique, républi-

cain, constitutionnel, il n'importe, il faut distinguer plusieurs classes de personnages tout aussi nécessaires à la machine que la machine elle-même l'est au royaume, à l'État, à ce que vous voudrez; il y a donc des hommes plus spécialement administratifs qu'autre chose; un sens droit, de la fermeté, de l'activité, de l'esprit, et voilà des qualités pour faire un excellent administrateur et même un très-bon ministre, en temps ordinaire, c'est-à-dire... Viennent ensuite les hommes d'État, les ministres habiles comme Louvois et Colbert... et puis il y a des hommes d'État comme Richelieu, comme Oxenstiern, comme M. Canning, comme M. de Metternich... Mais de ces hommes-là il y en a très-peu, et les siècles en fournissent à peine un à des distances éloignées... Richelieu était par-dessus tout le grand ministre, l'homme d'État éminemment habile, l'homme démêlant un sentiment dans la masse de la multitude, une circonstance favorable ou nuisible, ce que peut un homme en valeur positive ou négative; il savait ensuite plier, et briser après ce qui l'avait fait céder... Et pourtant il ne s'agitait pas dans un cercle tracé; il volait au loin dans des régions supérieures, puis revenait s'abattre sur le toit du logis, et là prenait ces partis étonnans, qui tiennent, comme nous le voyons encore, autant de l'inspiration du génie qu'ils étaient le résultat de la méditation.

L'empereur réunissait en lui le sublime idéal de

l'homme d'État. Je sais bien qu'on a cherché à le frapper dans toutes les parties de son immortalité, mais toutes sont invulnérables, et chaque jour, par la justice du ciel, il nous apparaît ce qu'il était réellement, un être radieux de gloire, et dont tous les rayons de cette gloire peuvent avoir un nom de chacune des brillantes qualités dont il était orné [1].

Je l'ai entendu souvent parler du cardinal de Retz. Le cardinal Maury qui avait aussi porté la soutane en même temps qu'il armait un pistolet et daguait le bon peuple, tout en paraissant le servir, le cardinal Maury prétendait que le car-

1 Depuis la chute de l'empire, j'ai vu et entendu bien des médiocrités donner le coup de pied de l'âne au colosse abattu... Mais rien de plus burlesque ne s'était encore montré qu'un mauvais roman à peine écrit en français, qui vient de paraître il y a trois semaines. C'est le sublime Duroque jappant de toute la faiblesse de voix piaillarde... Ce sont des injures pour des injures... C'est un homme croyant qu'on lira sont livre parce qu'il dit du mal de l'empereur... Mon Dieu !... C'est grande pitié !... Et à quel propos s'en vient-il parler de la *borne de cuivre* de la place Vendôme ?... le malheureux !... Il y a plus de gloire dans l'une des feuilles cuivrées de ce monument immortel, qu'il y en a même en espérance dans toute l'encre destinée par lui à noircir du papier... La gloire de l'empire... Eh quoi ! quand elle est chantée par des voix comme Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Casimir Delavigne, toutes nos sommités littéraires, une voix s'en viendrait murmurer au bas des aigles triomphans de la colonne! Ah! silence!... silence!...

dinal de Retz était le plus habile de tous les hommes d'État.

— C'était un brouillon que votre cardinal de Retz, disait l'empereur; il avait de l'esprit et aucun sens. Sans doute il faut de l'esprit pour faire un bon ministre, mais il ne faut pas que cela. Un homme qui n'aurait que *du génie même,* serait un détestable ministre. Descartes, par exemple, Newton, Lavoisier, Racine, qui s'en croyait pourtant bien capable, eh bien! tout cela ferait de mauvais ministres. Votre cardinal de Retz donne dans ses Mémoires, que je suis loin d'admirer comme vous, des maximes politiques avec lesquelles on ne gouvernerait pas l'empire des souris; ensuite, je conviens que le même ouvrage en contient aussi de vraiment grandes et belles. Et comment cela n'eût-il pas été, vivant comme il l'a fait au milieu de troubles tous les jours renaissans. Les circonstances font les hommes, et souvent ne font que les développer; c'est l'affaire de M. de Gondy, qui, du reste, a lui-même aussi provoqué les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Mais je conviens qu'il a écrit souvent des maximes fort belles, profondes de conception, d'étendue, et, ce que j'estime fort, susceptibles de servir en quelque lieu du monde que ce soit; mais ce sont des lueurs passagères, et le moyen alors de compter comme un grand ministre l'homme qui se couche habile homme et se réveillera un

brouillon, un véritable *enfant fou :* non, non, j'aime mieux M. de Colbert...

A cela le cardinal Maury disait que M. de Colbert n'était qu'un *intendant*, qu'un *homme d'affaires*[1].

— Je m'en arrangerais parbleu bien ! disait l'empereur. Je ne veux pas de ministres beaux parleurs, ni faiseurs de projets, *ni entrepreneur de changemens d'empire*. Nous avons vu que des hommes admirables à la tribune, devenaient pitoyables au ministère. Je n'admets qu'un ministère dont le chef soit plus en dehors de ce qu'on appelle *les affaires*, c'est celui des *relations extérieures*.

Et il s'arrêtait alors... souriait, se prenait le menton et ajoutait :

— Et encore !.....

Je suis sûre qu'il pensait alors à la finesse de M. de Talleyrand, dont certes il n'avait guère à se louer, et pourtant à cette époque, je parle de 1809.

Un jour l'empereur disait que le grand Condé avait raison de dire en voyant jouer *Sertorius :*

— Il faudrait à cet homme un parterre composé de ministres, pour qu'ils y vinssent à l'école.

— Corneille, disait-il un jour au cardinal qui

[1] Ce que je rapporte ici est le résultat de peut-être trente conversations entendues comme cela en différentes occasions, et puis celles que le cardinal Maury me rapportait.

voulait toujours lui opposer Racine, Corneille, voyez-vous, monsieur le cardinal, avait appris dans sa tête l'art de la guerre, car où l'aurait-il connu, et pourtant il le savait. Ses maximes d'État sont toutes d'une immense portée et aucune n'est de son époque. Ce ne sont pas les ruses de Mazarin, ce ne sont pas les cruautés de Richelieu, c'est la grandeur antique... Où avait-il encore pris tout cela? dans lui-même, dans son âme.... Eh bien! savez-vous comment cela se nomme, monsieur le cardinal? c'est du génie!... *et le génie, voyez-vous, c'est une flamme tombée du ciel, mais qui trouve rarement une tête là toute prête à la recevoir.*

Le cardinal avait dîné à Saint-Cloud le jour où il eut cette conversation avec l'empereur, et il me dit :

— En rentrant chez moi je vais écrire ce que m'a dit l'empereur et ce que je lui ai répondu... Lorsqu'il m'eut dit le dernier mot que je viens de vous répéter, et cela avec la naïveté d'un enfant :

— Sire, lui dis-je, tout le monde ne fait pas *son portrait aussi ressemblant d'après nature que Votre Majesté vient de le faire!*

— Il me regarda, poursuivit le cardinal, et pendant quelques secondes il ne me comprit pas; puis il me sourit avec ce charme qu'il met à tout ce qu'il fait de caressant..... Cet homme-là, madame, est un homme qui soulèverait le monde bien mieux

qu'Archimède avec son levier, en n'employant simplement que la séduction qu'il peut donner... elle est immense! et celle de la femme la plus coquette ou plutôt la plus aimante pâlit auprès seulement de son sourire.

C'était vrai.

Bien qu'en apparence je me sois éloignée de mon point de départ, je suis toujours dans le même cercle, et mon sujet est toujours le même. J'ai voulu montrer l'empereur *administrant lui-même les hommes* [1] qu'il choisissait pour en administrer d'autres, et montrant par sa façon de voir et de penser combien il était digne de remplir sa haute mission.

— Si j'avais trente préfets comme Rambuteau,

[1] M. de T..... par exemple... voilà un homme que l'empereur ne pouvait pas regarder comme *un homme d'État*. De la finesse, de l'esprit, de la ruse, ne sont pas des qualités suffisantes pour un grand ministre... Que de fois j'ai entendu l'empereur parler de lui, en disant : La postérité ne lui donnera pas d'autre place dans l'histoire que celle exigée par le nombre de lignes qu'il faudra pour dire qu'il a été ministre sous tous les gouvernemens, qu'il a prêté vingt sermens, et que j'ai été assez sot pour m'y laisser prendre. Et dans le fait, Mirabeau disait : Que l'esprit de Sieyès était dans son silence et dans cette sorte de dédain avec lequel il accueillait les esprits les plus remarquables. Est-ce paresse?... est-ce insolence?... Dans tous les cas c'est sottise... car le fruit d'une pareille manière de cultiver sa terre est toujours âpre quand on en vient à l'œuvre, c'est-à-dire quand il faut se nourrir de soi-même.

disait-il une fois, la France serait bien tranquille, parce qu'elle serait bien administrée, car il est honnête homme, et connaît son affaire.

M. de Rambuteau était fort jeune encore lorsque son père mourut et lui laissa une fort grande fortune; il fit d'abord ce que font tous les jeunes gens riches et même ceux qui sont pauvres, il s'amusa, il courut de beaucoup de côtés, excepté dans le bon, et pendant quelques années il fit joyeuse vie. La gourme une fois jetée, de lui-même et sans effort il se remit au pas, régla sa maison, ses revenus, améliora ses terres, les rendit les plus belles de la province, et en se mariant eut le soin de choisir pour femme une personne qui comme lui, fût d'un esprit d'ordre et d'arrangement, et pourtant qui aimât le monde et eût un beau nom; il trouva tout cela dans mademoiselle Adelaïde de Narbonne, fille de mon ami le comte Louis. M. de Rambuteau fut nommé chambellan de l'empereur, et cette place lui convenait sous tous les rapports; il était frère de la jolie madame de Mesgrigny, qui fut sous-gouvernante du roi de Rome, et qui faisait le Printemps dans le joli quadrille des Heures, où madame la comtesse Legrand faisait l'Amour et M. de Lagrange, Apollon. Madame de Mesgrigny faisait le Printemps, et jamais plus frais visage n'avait porté sa fraîche couronne. Madame de Mesgrigny était un ange de pureté, comme elle en était un de beauté. L'empereur en savait bien que dire, car il l'avait

trouvée ce qu'elle était, charmante, belle et vertueuse. Il voulut lui plaire d'abord, elle lui répondit en riant, puis la seconde fois ce fut plus sérieux, enfin elle lui dit : — Sire, je serai forcée de m'éloigner, et j'en aurai de la peine, car j'aime Paris et j'y suis heureuse ; mais si vous persistez, il me faudra dire à mon mari [1] que je veux aller dans ma terre de Champagne, et je mentirai pour aller mourir là d'ennui.

Elle était si charmante en parlant ainsi, elle était tellement dépourvue de cette pruderie à griffes et à dents qui déchire et qui mord pour faire bien voir les cicatrices et avoir un certificat de vertu, que l'empereur fut touché.

— Eh bien, lui dit-il, je vous nomme sous-gouvernante de mon fils.

La jeune femme fut étonnée : c'était une place d'une immense confiance. Elle fut bientôt convaincue que l'empereur avait voulu lui donner ainsi une preuve publique et marquante de son estime.

— J'accepte, dit-elle, et j'accepte avec reconnaissance, car maintenant Votre Majesté ne me reparlera plus d'une chose qu'elle sait ne pouvoir me convenir, l'asile qu'elle me donne elle-même est sacré.

[1] Il était écuyer de l'impératrice Marie-Louise.

CHAPITRE XI.

Madame Doumerc. — Rires fous. — Ma DIGNITÉ. — Fenêtre ouverte. — *Amenez-moi madame Doumerc.* — Thiémetz, l'improvisateur, chez sir Arthur Bowles. — Mystification. — Anecdote. — Soirée chez une princesse. — Amusement par ordre. — La colique. — Soupe sans sel. — Les jambes en forme de *grissins*. — Colones torses. — Talma à Chambéry. — Le caniche sur la scène. — Dîner à Bonport à l'occasion de ma fête. — Le bouquet. — Cordon de perles fines et de rubis d'Orient. — Concert sur le lac du Bourget. — Tableau pittoresque. — Feu d'artifice. — Réprimande. — Poésie italienne. — Abbaye de Haute-Combe. — La Dent-du-Chat. — La duchesse de Raguse. — Pressentimens. — Nouvelles affreuses reçues au milieu d'un bal. — Bataille des Arapiles.

Il y avait à Aix en Savoie, dans l'année 1812, une personne dont j'avais dès l'année précédente apprécié tout l'agrément, et je puis dire le charme, lorsque je l'avais rencontrée à Saint-Sauveur dans les Pyrénées, c'était madame Doumerc; elle était femme de M. Alexandre Doumerc, autrefois attaché à Berthier, fils de M. Doumerc, entrepreneur-général des vivres de

la marine et de la guerre, et l'un des plus excellens et des meilleurs amis que j'aie eus en ma vie. Madame Alexandre Doumerc était alors fort jeune femme, et venait seulement de se marier depuis deux ou trois ans [1]. Il y a sans doute de plus belles personnes... mais qui plaisent autant, je ne le crois pas... Ses traits ne sont pas réguliers, mais elle a de ces yeux qui font seuls toute la fortune d'un visage ; et puis, sans être grande, sa taille est élégante ; elle est moelleuse dans ses mouvemens... elle est surtout gracieuse... Et puis son pied, sa main, tout cela est bien, tout cela est comme on veut que ce soit... Ensuite il y a dans elle une chose que je place en bien haut lieu : c'est un esprit si amusant, si varié, si bien approprié à toute chose, que lorsque je cause avec elle, j'éprouve un bien-être infini, un bien-être que je n'ai rencontré en ma vie qu'avec deux personnes, c'est la certitude d'être comprise en parlant, non pas certes que j'aie la bêtise de dire que mes idées ne soient à la portée que de peu de monde, ce serait une stupidité... mais je veux parler de cette intelligence fine et rapide qui fait que votre pensée et achevée lorsque vous ne l'avez pas encore expliquée. Il y a un rapport positif dans la conception qui établit alors un charme profond dans les relations. Ce charme, lorsqu'il manque, enlève alors tout ce qui peut

1 1809. Elle venait de se marier l'année d'avant.

rendre une relatiun soit d'amitié, soit autrement, plus tendre et plus durable; son absence est peut-être la seule cause de cette rareté de liaison survivant à d'autres plus intimes. Lorsqu'il se trouve aussi dans les rapports de deux femmes par exemple, il est la base d'un attachement que rien n'altère.

Madame Doumerc a un esprit amusant et paresseux, souple et impérieux, sérieux et gai, indulgent et mordant; mais tout cela s'harmonise et ne se choque pas; tout cela est distribué avec un art parfait... tout ce qu'elle entreprend elle le fait, et le fait bien... son talent de chant est le plus admirable que j'aie entendu. J'ai écouté souvent des hommes comme Crescentini, comme Nourrit, comme Garat; des femmes comme madame Malibran, madame Mainvielle-Fodor, la Grassini surtout, adorable femme, qui me faisait pleurer quelquefois en l'entendant chanter.. Eh bien! madame Doumerc me faisait un plaisir plus senti... il y avait dans son chant une harmonie avec la pensée que je ne trouvais pas autre part; il faut que ce soit ce motif-là qui me faisait demeurer à côté du piano où elle m'a si souvent chanté des romances et les airs italiens de Crescentini avec un charme tout divin... Quant à l'italien, quoiqu'elle le chante d'une manière remarquable, elle rencontrera des rivales, tandis qu'elle n'en a *pas une seule* tant qu'elle se mettra en lice pour chanter les romances françaises.

La princesse Borghèse m'ayant entendu parler de madame Alexandre Doumerc, comme je pouvais le faire d'une femme de mes amies qui arrivait aux eaux, ce dont j'étais ravie, et ayant surtout compris qu'elle était la plus charmante du monde dans un salon où se trouvaient des gens faits pour l'apprécier, me dit un jour :

« Amenez-moi donc *cette dame...* »

Je ne fis pas semblant d'avoir entendu.

Quelques jours après, madame Doumerc étant chez moi, il arriva que nous fîmes de tels rires que nous en fûmes malades ; c'est littéral... Un chambellan du prince Borghèse se trouvant chez la princesse le lendemain de cette journée rieuse, en parla à Talma, qui était aussi chez moi, et qui certes n'avait pas été en reste pour se mettre à l'unisson des fous... Comme ma maison était sur la place, et que les fenêtres en étaient ouvertes, selon la coutume de tous les pays au mois de juillet, mais particulièrement des lieux d'eaux [1], nos joies avaient fait l'envie de ceux qui n'étaient pas admis au milieu d'elles, et de ce nombre fut le chambellan de son altesse impériale et royale, Camille Borghèse... La princesse qui s'ennuyait!... mais qui s'ennuyait... me dit le lendemain :

— Madame Junot, savez-vous *que l'empereur*

[1] Il y eut cependant cette même année à Aix en Savoie, une fenêtre ouverte qui pensa causer une grande rumeur... C'était chez madame Verrier.

serait très-mécontent, s'il apprenait que l'on fait chez vous *des farces* comme celles qu'on y joue?... cela ne convient pas à votre DIGNITÉ...

— Bonté du ciel! madame!.... quelle est donc *ma dignité?*... Je n'en ai d'abord aucune que je sache, car nous autres pauvres femmes, vous le savez, nous comptons pour bien peu dans ce monde... Mais s'il en est une qui m'empêche de rire, je déclare d'avance que je n'en veux pas!...

Hélas! c'était une parole bien téméraire que je proférais là.. je l'ai bien expiée depuis!...

Je connaissais l'esprit inquiet de la princesse... Je ne m'amusai pas à la questionner, parce que je savais que c'était une chose inutile avec elle, mais je m'adressai à madame de la Turbie, qui était celle de ses dames qui l'avait accompagnée à Aix... Madame de la Turbie [1] avait toute sa famille aux environs; étant de Genève même. C'était, comme je l'ai déjà dit, une personne que j'aimais fort à rencontrer.

[1] Madame la duchesse de Clermont-Tonnerre est de Genève et de l'une des premières familles du pays. Elle est mademoiselle *de Sellon*. Son frère, le comte de Sellon, est renommé pour son goût pour les arts et ses goûts philanthrophiques. La société des Amis de la paix a été fondée par lui. Il est à la tête de tous les établissemens remarquables en ce genre. Son cabinet de tableaux à Genève est une des belles choses que l'on puisse voir en collection. Son château d'Alaman est une des plus curieuses choses de la Suisse.

Elle se mit à rire lorsque je lui parlai de la *semonce impériale* que je venais de recevoir au nom de l'empereur, qui en était aussi instruit que le roi lorsqu'on dit : *Au nom du roi, je vous arrête !...* Madame de la Turbie, qui avait l'habitude de la vie intérieure et parfaitement sociale qu'on mène à Genève, trouvait que la maison Chevalay aurait pu être plus gaie ; mais elle était si remplie de convenance, qu'elle ne me le dit que par un sourire très-significatif, et je sus par elle que nos rires avaient été rapportés, et *avaient fait envie* : c'est à la lettre. Or donc, la princesse se mit dans l'esprit de commander une soirée amusante comme elle commandait des gâteaux et des glaces ; elle me tira l'oreille, m'embrassa, et me dit :

— Amenez-moi donc madame Doumerc.

— Ma chère duchesse, me dit madame Doumerc, je ne puis en bonne foi accepter *une invitation* faite de cette manière ; je ne suis pas une femme de la cour, et comme devoir, je ne suis donc aucunement obligée d'aller bâillir chez votre gentille princesse. Si elle veut augmenter sa société, et qu'elle me fasse l'honneur de m'engager à passer la soirée chez elle, je serai fort heureuse d'y aller... Dire que je le serai autant que chez la reine de Hollande, qui est bonne et parfaite pour moi, ainsi que son excellente mère... non... mais je serai reconnaissante que la princesse Pauline

veuille bien m'admettre chez elle... si toutefois chaque chose est dans l'ordre.

Je trouvai ces raisonnemens parfaitement justes; aussi n'y opposai-je rien, et le lendemain je le dis à la princesse : comme elle n'avait pas l'intention de blesser, elle fit aussitôt partir une invitation, qu'écrivit madame de Saluces; et le même soir, nous montâmes près de dix à douze personnes à la petite maison Chevalay, dont les murs tapissés de jasmins répandaient au loin jusque dans la vallée une odeur enchanteresse, apportant à la maîtresse du lieu ce dont elle manquait au milieu de ses richesses et de ses joies magnifiques... de la gaieté, et de la gaieté qui, malheureusement, ne se donne pas, mais qui pourtant ce communique au moins passagèrement, aux malheureux *assez malheureux* pour en être privés.

Je sais à ce propos une assez drôle d'histoire d'un Anglais et d'un homme fort connu chez nous au temps où les improvisateurs florissaient : c'était un nommé Thiémetz, rival de Musson, et son supérieur en charges et en mystifications,

Un jour Thiémetz reçoit une lettre pour aller dîner chez sir Arthur Bowles, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Comme ces sortes d'*invitations* lui arrivaient tous les jours, il mit celle-là dans son agenda, et, au jour marqué, à cinq heures et demie, il s'achemina vers l'hôtel du noble Anglais : il demande sir Arthur *Bowles;* on lui indique le

premier, il monte, il trouve une antichambre où dix valets s'écrient en le voyant :

— Oh! que milord va être content!... Il croyait que monsieur ne viendrait pas!...

Oh!... oh!... répétèrent en faux bourdon d'en bas et d'en haut les valets anglais en regardant le pauvre Thiémetz, qui ne savait plus où il en était. De l'antichambre, il entre dans une autre salle bien chaude, bien éclairée, où deux valets de chambre, vêtus de noir, le reçoivent comme un récipiendaire; l'un d'eux prenant un flambeau, lui dit en bon français de vouloir bien le suivre, et, marchant devant, lui fait traverser deux ou trois salons fort beaux, mais où il ne voyait pas un être vivant.

— Quelle diable de fête est-ce donc que celle-ci? disait-il en lui-même.

Enfin le valet de chambre ouvre une dernière porte, et annonce :

— Monsieur Thiémetz!

Il entre, et se trouve dans une grande bibliothéque arrangée à merveille, et dans laquelle il voit, dans un immense fauteuil à oreilles, un homme de la capacité matérielle la plus immense, ayant un bonnet de velours noir encadrant une grosse figure réjouie, aux joues rebondies, aux yeux ronds et clairs, au triple menton, et à l'aspect vraiment original. Ce digne personnage était enveloppé dans une vaste robe de chambre de soie de la Chine, et fumait tranquillement et soli-

tairement son chibouck. En apercevant Thiémetz, il mit sa pipe de côté, et avançant vers Thiémetz une large main bien blanche et bien potelée, il lui secoua la sienne à lui arracher le bras de l'épaule, en répétant avec l'accent le plus inouï et le plus prononcé :

— Oh! monsieur Thiémetz !... faites-moi rire, je vous prie!... Oh!...

A cette singulière interpellation, Thiémetz regarda autour de lui avec étonnement; il était seul avec son gros Anglais, qui le regardait comme un homme extraordinaire... Du reste, personne; lui et le gros Anglais, les seuls convives. Thiémetz trouva l'aventure bouffonne : il était là dans une excellente maison, auprès d'un bon feu, dans une belle et riche bibliothéque, ayant de bons tapis sous ses pieds, de doubles rideaux aux fenêtres pour empêcher le bruits du dehors et le vent de bise de venir troubler ceux qui étaient auprès d'une vaste cheminée, dans laquelle brûlait un feu clair et abondant; et puis cette figure si remarquablement empreinte d'un sceau particulier, qui indiquait le besoin du bien-être et de la joie, mais à tout prix... Tout cet entourage, tout jusqu'à l'Amphitryon, qui n'était pas la pièce la moins curieuse de la collection, tout électrisa Thiémetz, et il se surpassa dans cette soirée; il lui parut plaisant pour lui-même de se donner le plaisir d'une représentation, et sa gaieté personnelle devint si bruyante et si complète, que le

gros gentilhomme demanda grâce. Ils s'étaient mis à table vis-à-vis l'un de l'autre, ayant à côté d'eux des seaux d'argent, dans lesquels étaient des bouteilles de vin de Sillery frappées de glace. Ils en burent assez pour que Thiémetz fût *sublime*, dans sa partie de chasse surtout, mais pas de manière à être ivre. Thiémetz se mit à rire aussi, et à si bien rire, que sir Arthur Bowles en perdit la respiration; il se renversa sur son grand fauteuil à la Molière, en criant d'une voix entrecoupée :

— Oh!... oh!... assez! assez!... monsieur Thiémetz! vous allez me faire mourir!...

Et en racontant cette histoire, Thiémetz riait encore de manière à ce qu'elle devînt la meilleure de toutes les siennes.

Il y a tout un texte dans le seul fait de cet Anglais qui entend raconter qu'il y a dans Paris un homme qui fait rire pour de l'argent, et qui, tout tranquillement, organise un dîner où *il veut* que cette homme LE FASSE RIRE... Je trouve que c'est merveilleusement fantastique.

Lorsque nous entrâmes chez la princesse Pauline, ce soir dont j'ai déjà parlé, il ne me parut pas que notre gaieté, dont les éclats avaient fait résonner la montagne, fût de nature à se communiquer. La princesse était couchée sur un canapé, dans le plus élégant négligé; je frémis en la voyant parce que je connaissais le genre de conversation qui était adapté à tel ou tel costume : quand la princesse avait un demi-négligé, qu'elle

25.

était assise dans sa bergère, oh! alors cela allait bien! la causerie était sur un sujet pas trop ennuyeux; et puis tout le monde parlait, ce qui ne laisse pas d'avoir son charme pour les bavards. Après, venait un habillement fort élégant, quoiqu'il fût *costume de chaise longue*, mais pas pour les cas désespérés. Hélas! je venais de l'entrevoir; c'était un bonnet en angleterre avec des touffes de rubans roses; un peignoir en mousseline de l'Inde brodée à jour, et doublé d'une marceline rose pâle, et rattaché avec des nœuds pareils : les pèlerines, la garniture étaient en point d'Angleterre. Au milieu de ses mousselines, de ses dentelles, de ses nœuds, la princesse était jolie comme les anges; mais *il ne fallait pas le dire : lorsqu'elle voulait être malade*, elle voulait qu'on la plaignît, et il fallait donner le diapazon sur ce ton-là.

Oh! oh! dis-je en moi-même, voici trois heures en perspective qui seront dures à supporter.

Il était arrivé la veille à Aix un homme de mes amis, que nous avions d'abord entouré pour avoir des nouvelles. Il était de ma société intime, et ce fut une vraie joie pour nous de le voir augmenter notre cercle. C'était le comte Perregaux. Non-seulement c'est un homme spirituel, mais d'un esprit supérieur. Il a des talens distingués, une grande instruction, parle toutes les langues, a une figure ravissante, une immense fortune, une grande considération dans le monde,

et pourtant, avec tous ces avantages, il s'ennuie de tout et partout. Il avait de plus à cette époque une de ces passions bien lourdes, bien sérieuses, qui font soupirer chaque fois qu'on veut rire... et M. Perregaux en était presque malade. Je laisse à juger de l'effet qu'il produisit sur moi, malgré mon amitié pour lui, lorsque, en entrant, je le vis posté au pied du canapé de la princesse, et engagé, en apparence, dans la plus sérieuse conversation... Mais, quelque attention qu'il prêtât aux confidences impériales, tout disparut à notre arrivée, parce que, dans la petite troupe que je conduisais, était *l'objet cruel* de cette passion qui le faisait tant soupirer. Il est naturellement fort distrait, et je laisse à penser s'il se laissa entraîner à une distraction charmante, et s'il laissa là, du moins en apparence, la princesse et sa narration.

Mais elle tenait à parler de ses coliques tout autant que M. Argant; et lorsque nous fûmes tous assis autour de son canapé, elle reprit la conversation où elle l'avait laissée :

— Comme je vous le disais, mon cher monsieur Perregaux, j'étais si mal!... si mal... que, pendant plus de huit jours, ils m'ont mis à une diète absolue... Comprenez-vous?

Et M. Perregaux, qui aurait voulu faire comprendre tout autre chose à deux beaux yeux bleus bien doux qui le regardaient tout fraternellement, répondait en s'inclinant, et d'une façon

souvent fort opposée à ce qu'il fallait dire.... Enfin, la princesse, arrivée à la fin de son bulletin, lui dit :

— Imaginez-vous que ces malheureux m'ont mise à une diète si rigoureuse... si austère... que je n'ai mangé au bout de ces huit jours, qu'une soupe, et encore cette soupe était-elle *sans sel !*

Et l'inflexion de la voix de la princesse, son ton si positivement accentué, *comme interrogatif*, pour demander de l'étonnement, frappant *seul* M. Perregaux, il se détourne un moment de sa contemplation, regarde vaguement du côté de la princesse, et lui dit en joignant les mains, mais avec un accent malheureusement qu'il est impossible de rendre :

— Sans sel !...

Et la princesse, remuant la tête de bas en haut pendant plusieurs secondes, lui répondit :

— Oui !... sans sel !...

Ma foi, le sérieux du juif Mardochée n'y aurait pas résisté... Je donnai le coup de cloche en partant d'un de mes éclats de rire les plus bruyans de mes joyeux jours, et tout le monde suivit mon exemple. La princesse fut d'abord un peu étonnée ; mais comme nous avions dans notre parti M. de F...., qui était peu de mois avant le souverain seigneur de la noble dame, et qu'il rit plus haut que nous, tout alla bien ; je crois même que la princesse rit elle-même lorsque je lui racontai le motif de la distraction de M. Perregaux ; elle

aimait le scandale ; et quoiqu'il n'y en eût pas du tout dans l'histoire, elle s'en amusa fort. Je savais aussi qu'en lui disant un peu de mal de quelques personnes qui étaient là , son front se dériderait à l'instant.

— Madame, lui dis-je, regardez bien madame de Th..., à quoi ressemblent ses jambes ? dites, le savez-vous ?

Elle ouvrit de grands yeux...

— Les jambes de madame de Th... ! eh ! ma pauvre Laurette, elles ressemblent à des jambes, peut-être mal faites, mais à des jambes...

— Non pas du tout, M. de Forbin, qui les a vues, prétend qu'elles ressemblent *trait pour trait* à des *grissins*... vous savez, ces petits pains qui croquent, qu'on mange dans le chocolat, qui ressemblent, *eux*, à des macaronis, et que le prince Borghèse envoie dans des petites boîtes si bien arrangées.

Mais voilà-t-il pas que la princesse n'est frappée que d'une chose dans mon histoire, c'est que M. de Forbin a vu les jambes de madame de Th...! et la voilà qui appelle M. de Forbin avec un sérieux magistral. Comme il n'avait pas soufflé mot des jambes de madame de Th..., et que l'histoire était de moi, je le laissai venir, espérant que la chose allait s'embrouiller, quand la princesse, qui ne faisait jamais rien de complet, s'avisa d'appeler M. de Montléar, pour le faire juge du prodigieux ridicule que se donnait M. de Forbin, en

donnant à croire qu'il connaissait des jambes comme celles de madame de Th....

— Pour Dieu, madame, m'écriai-je, n'allez pas parler de jambes à M. de Montléar[1]!... il est pied-bot et il est boiteux !...

— Ah! vraiment ! je ne l'avais pas vu...

Vous remarquerez qu'il boitait à ne pas marcher aisément... Dans le même instant, M. de Forbin arriva.

— Comment est-il possible, lui dit la princesse, avec un sérieux qui n'eût pas été plus profond pour l'enquête du vol d'un minaret, comment est-il possible que vous, monsieur le comte de Forbin, vous, *étant mon chambellan,* vous alliez vous amuser à des jambes comme celles de madame de Th...?

Le pauvre homme ne comprenait pas.

— Madame, lui dis-je, je vous demande pardon, c'est moi qui me suis trompée ; M. de Forbin n'a pas parlé des jambes de madame de Th.... ; ce sont celles de madame de..... dont M. de Forbin nous a parlé ce matin ; et qui ressemblent, dit-il, aux colonnes torses de Saint-Pierre de Rome.

— Les jambes de madame de......! s'écria l'ac-

1 M. le comte de Montléar est un des hommes les plus spirituels que je connaisse. Il a épousé madame la princesse de Carignan, et se trouve par conséquent beau-père du roi de Sardaigne d'aujourd'hui... M. de Montléar est pied-bot.

cusé, eh! grand Dieu! que voulez-vous que j'en fasse, non plus que de sa personne?...

Son air terrifié mit le comble à ma gaieté, et la princesse se mit à rire d'aussi bon cœur que moi.

Oh! le bon temps!... et qu'il est loin!... pour ne plus jamais revenir!...

Un soir, Talma nous ayant dit quelques vers d'Abufar, avec cette perfection remarquable qu'il mettait à ses moindres paroles, nous lui dîmes qu'il devrait bien nous donner une représentation à Chambéry : il y avait un théâtre, et il pouvait y trouver quelques gens capables de lui donner la réplique. Il nous promit d'y penser, et en effet le surlendemain, en revenant de Chambéry, il nous annonça que tout était commandé, et que la représentation aurait lieu dans quatre jours. Il avait choisi pour pièce *Iphigénie en Tauride :* c'était la seule tragédie qui ne demandât ni décorations, ni costumes, ni accessoires comme acteurs; le rôle d'Oreste est tout; la lumière tombe directement sur lui, et ce n'est qu'à lui que le spectateur fait attention. Toute la salle de Chambéry fut louée pour ce jour-là, comme on peut le penser, et nous partîmes d'Aix après dîner au nombre de vingt-cinq personnes.

Talma jouait ce rôle d'Oreste d'*Iphigénie en Tauride* mieux qu'aucun autre de ses rôles; il y mettait tout son talent, et je conçois que le rôle lui plût : aussi ne manquais-je presque jamais à

Paris d'aller le voir quand il était annoncé; ce jour-là, à Chambéry, il se surpassa; mais il lui arriva deux accidens; je ne me rappelle plus à quel acte; ce que je n'ai pas oublié, c'est sa colère, surtout pour l'un d'eux.

Il arrivait rarement aux acteurs de Chambéry de jouer avec des talens comme Talma : ils n'étaient déjà pas trop bons; il ne leur manquait plus que de n'avoir pas de mémoire : ce fut ce qui leur arriva, mais par un singulier motif : je ne me rappelle plus moi-même si ce fut Pilade ou Iphigénie; le fait est que l'un des deux, dans une profonde admiration pour Talma, oublie son rôle, la salle, l'auditoire, se croise les mains, et regarde Talma sans songer à la réplique. Je trouve que cela fait encore plus l'éloge de l'acteur ou de l'actrice que Talma : cet homme sentait, comprenait son art.

Le second événement, par exemple, fut tout un désappointement : la salle de Chambéry était, du moins à cette époque, une espèce de manége en planches, presque à claire-voie, situé sur la promenade, de façon que cette nuée de *gamins*, comme il faut les appeler, parce que c'est leur vrai nom, faisait un sabbat d'enfer: ce tapage, qui perçait au travers des ais mal joints d'une enceinte extérieure, était accompagné d'une sonnerie des cloches qui étaient toutes en branle pour l'heure de l'*Angelus*. J'avais déjà remarqué plusieurs signes d'impatience sur le visage mobile de

notre *Roscius,* lorsque tout à coup, et dans la scène la plus touchante, celle de Pilade et d'Oreste, un acteur, que jamais Guimond de la Touche n'a songé à placer dans sa pièce, parut dans le fond du théâtre ; d'abord il avança à pas lents, leva la tête, et parut écouter; mais sa venue excita des rires tellement fous qu'ils le troublèrent, et il s'enfuit dans les jambes de Talma et de Pilade, qui faisaient de l'amitié à qui mieux mieux, et comme un emblème de fidélité, il se mit au milieu d'eux : c'était un gros caniche blanc et noir, pas crotté, parce que nous étions au mois de juillet, mais, du reste, ayant toutes les conditions requises pour le chien le plus vulgaire du monde. Depuis, ce qu'il y avait de mieux à faire était de n'en pas parler à Talma, parce qu'il était impossible de le faire sans rire, et que lui, il devenait pâle de colère seulement en y songeant.

A quelques jours de là Madame arriva à Aix; elle n'avait avec elle que madame la Baronne de Fontanges, sa dame d'honneur ; M. Rossy, son secrétaire, et M. de Laville, son chambellan. C'étaient bien des altesses et bien des majestés, je l'ai déjà dit, pour la traquille liberté d'un lieu d'eaux ; nous nous en aperçûmes bientôt.

Le jour de ma fête approchait, c'est une époque que toutes les personnes qui venaient chez moi saisissaient, et cela se comprend, mes amis le faisaient par attachement, les simples connaissances pour reconnaître les politesses qu'elles re-

cevaient dans une maison ouverte où chaque jour se renouvelaient une foule de cinquante visites qui toutes étaient accueillies comme elles devaient l'être dans la maison de la gouvernante de Paris. Cette même année il se trouvait à Aix plus de vingt personnes de ma connaissance, parmi lesquelles je comptais beaucoup d'amis, et quelques amis très-intimes, tels que M. et madame Doumerc, M. et madame de Rambuteau, madame Lallemand, mon beau-frère M. de Geouffre, M. le comte de Brigode et plusieurs autres personnes avec lesquelles j'étais moins intimement liée, mais qui étaient toujours de ma société intérieure. Toutes ces personnes voulurent me donner une petite fête, le 10 août, jour de saint Laurent et de ma fête : on résolut d'aller dîner à *Bonport* [1], par le lac du Bourget, c'est-à-dire en nous embarquant et en faisant une double partie *de terre* et *d'eau*.

Le matin du 10 août, mon fils monta avec sa bonne chez la princesse Pauline pour la voir; elle aimait beaucoup cet enfant, qui était beau comme le jour, et avait vraiment l'air d'un amour d'ange, avec sa petite tête bouclée, ses lèvres comme un bouton de rose, et toute sa petite personne remplie de gentillesse; il l'aimait aussi

1 Le village de Bonport est au bas du lac un peu plus bas que Haute-Combe : c'est une délicieuse position. On y va faire des parties, et manger des lavarets, poisson qu'on ne trouve qu'au lac du Bourget.

tendrement, et ne l'appelait *que sa femme princesse.*

— Pourquoi m'aimes-tu, Napoléon? lui demanda-t-elle un jour.

— Parce que vous êtes belle, lui répondit l'enfant en lui jetant ses petits bras blancs autour du cou.

Cette naïve réponse avait touché la princesse au cœur, et dans le fait il fallait que sa beauté fût bien entraînante pour qu'un enfant la sentît aussi fortement. Lorsqu'il fut près d'elle, ce matin du 10 août, elle lui donna beaucoup de bonbons, selon sa coutume; puis, faisant apporter un énorme bouquet qu'elle avait fait préparer :

— Tiens, lui dit-elle, tu donneras ce bouquet à ta mère de la part de la plus ancienne et de la meilleure amie qu'elle ait à Aix... tu lui diras aussi qu'elle fasse attention au cordon qui attache le bouquet...

La bonne de mon fils me rapporta les mots de la princesse; et après avoir admiré le bouquet composé de fleurs très-belles qu'elle avait eues dans le jardin d'un amateur de plantes rares dont la maison était sur la route d'Aix à Chambéry, je le développai et je trouvai que les fleurs étaient en effet retenues par une chaîne composée de petites perles fines en masse, et arrêtée de distance en distance par des boules de rubis d'Orient : c'était un amour ce bijou... mais j'en fus moins touchée que de ces paroles :

— Dis à ta mère que c'est de la plus ancienne amie *qu'elle ait à Aix !...*

Nous nous embarquâmes par un temps admirable, et nous voguâmes long-temps avec sécurité. Mais le lac du Bourget n'est pas du tout un lac de bonne foi sur lequel on puisse s'embarquer avec la certitude de s'en tirer sans avoir les pieds mouillés : le moindre vent, le moindre changement au ciel, un simple nuage, et aussitôt l'eau se trouble et se ride. Et malheureusement ce jour-là ce fut précisément notre affaire ; le vent s'éleva tout à coup, et nous repoussa au large ; le ciel se couvrit, et de larges gouttes de pluie tombèrent sur le tillac. Alors, tout ce qu'il y avait de femmes dans la barque commença à trembler ; quant à moi, le feu ne m'avait pas émue ; j'avais reçu plus d'une fois celui de l'ennemi, et je n'avais pas pâli : je ne pouvais donc pas craindre sur le lac du Bourget. Mais en voyant la peur des autres, je devins craintive pour eux ; quant à moi, j'aurais voulu pour beaucoup être à bord d'un bâtiment plus solide ; car j'aurais fort désiré voir une tempête sur ce lac dont les vagues commençaient déjà à *moutonner* en se brisant contre notre pauvre esquif, dans lequel nous étions vingt-trois personnes. Dans une barque de suite il y avait des musiciens piémontais, qui étaient arrivés la veille, et qui avaient été sur-le-champ mis en réquisition par mes amis. C'était fort remarquable à voir, et surtout à entendre, que ces

hommes penchés sur leurs harpes, et cherchant à couvrir les mugissemens du vent par leurs accords! quelquefois, en passant entre les cordes encore vibrantes, le vent rendait un son plus doux, faisait de l'harmonie moins sauvage... Mais la tempête augmenta de force en très-peu de temps, et ils dûrent se taire... Alors nous vîmes... ce que dans ce moment bien des curieux en Europe auraient certes voulu voir... Talma monta sur le pont, et là, se tenant à un petit mât qui était près de lui, il récita la première scène de la Tempête de Shakspeare... De sa voix profonde, pleine, sonore, il disait des vers sublimes, là, sur le pont d'une barque chargée de gens joyeux, que le moindre vent pouvait faire chavirer, et jeter au fond de ces eaux tout à l'heure si belles et si claires, et maintenant troubles et presque bourbeuses; car la furie du vent soulevait les vagues avec violence, et les poussait contre la barque... Souvent Talma secouait la tête pour faire tomber de ses cheveux l'eau que l'écume des vagues lui jetait... Il paraissait inspiré, et, quoique je n'entendisse pas bien ce qu'il disait, l'expression de son visage m'apprenait tout.

Enfin, nous abordâmes à *Bonport*, où nous attendait le dîner, ce qui était fort important; on nous fit du feu, parce que le peu de pluie qui était tombé et les vagues *moutonnières*, nous avaient mouillés au point d'en avoir besoin; puis nous dînâmes, nous dînâmes bien : il y avait

de la bonté, de la cordialité; et puis je ne sais pas si je me suis trompée, mais depuis j'ai réfléchi au sentiment qui nous rendait si gais, et je ne l'ai trouvé que dans une chose, c'est l'éloignement où nous nous trouvions de ce village devenu une cour, un lieu d'étiquette, où notre temps n'était pas à nous, où, lorsque nous voulions faire une promenade, on nous envoyait chercher pour le plaisir des autres. J'ai toujours pensé que c'était là ce qui nous faisait une si grande joie, et je le crois encore.

Le soir, au moment où nous sortîmes de table, le ciel était beau, et le vent était devenu doux et tranquille; il était parfumé par toutes les fleurs qui pendent en grappes le long des vieux murs de Haute-Combe, et qui croissent là au milieu des ossemens, sans que leur parfum en soit altéré, sans que leur éclat en soit terni.

Partout il y avait à admirer... partout l'œil se reposait avec délices sur quelque site pittoresque et digne de faire un tableau de Salvator ou bien de Claude Lorrain... Dans toutes mes *courses voyageuses*, j'ai rarement trouvé un lieu qui me plût autant que les bords du lac du Bourget... En parlant d'Aix j'ai négligé de faire sa description, je veux réparer ma faute.

Le lac du Bourget forme une sorte d'ellipse de trois lieues et demie de long, sur une de large à peu près. Le lac est enfermé dans la haute mon-

tagne de l'Épine, au pied de laquelle se trouve Haute-Combe.

Au nord du lac, ses eaux d'un bleu ardoisé baignent un rocher nommé le roc de Châtillon, qui se présente comme le gardien de la vallée de Chantagne; tout au sommet de ce rocher, on aperçoit une tour dont la destruction n'est pas l'effet du temps, mais bien celui de 93.

C'est au midi que les regards sont charmés pas la vue du coteau de Tresserve et le coteau de Saint-Innocent. C'est de là qu'on jouit de la vue du lac dans tous ses effets pittoresques, surtout le matin et le soir, dans les deux ou trois mois d'été. C'est alors que l'une des deux montagnes est dans l'ombre, et que l'autre reçoit une vive lumière. Ce contraste est admirable...

Le lac du Bourget s'est d'abord appelé le lac de Châtillon, ensuite du Bourget. Il est probable que c'est en raison du château de ce nom que la maison de Savoie y possédait, et dont au reste aujourd'hui il ne reste que quelques pierres informes...

L'antique monastère de Haute-Combe est une admirable décoration dans ce beau paysage. J'y suis souvent allée pendant mon séjour à Aix, et toujours avec un nouveau plaisir... Il y a dans ses ruines vraiment antiques, vraiment solennelles, toute une poésie qui répond à ce paysage, qui lui sert comme de cadre, qui m'a toujours vivement impressionnée.

Pour aller à Haute-Combe, on s'embarque au port de *Puer;* on est à peu près une heure en route avec de bons rameurs. Quelques jours après ma fête, nous fîmes encore une excursion à Haute-Combe, avec la princesse Pauline; nous eûmes le temps d'admirer les bords du lac ce jour-là. Quant à celui de ma fête, je vais finir sa relation pour arriver à l'autre.

J'ai bien dit que mes amis me donnaient à dîner à Bonport, mais je n'ai pas parlé de cette partie des environs d'Aix; en général j'ai été trop entraînée par la description *des individus*, et j'ai abandonné pour eux la belle nature qui m'environnait.

Le château de Bonport est au bas de Tresserve, sur la rive EST du lac du Bourget. C'est à Bonport que vont les buveurs d'eau paresseux ou mal portans, qui veulent cependant faire ce que l'on appelle *une partie*. On arrive à Bonport en une heure de temps; on peut s'embarquer à Puer, mais il est mieux pour beaucoup de raisons d'aller chercher les bateliers d'un petit hameau situé sur la rive orientale du lac, et dont j'ai oublié le nom [1]. On est abrité, ombragé pendant toute la route par une magnifique forêt de châtaigniers qui est sur la pente de la montagne. La route est ravissante, et le jour de ma fête nous en aurions bien joui si le temps eût été beau. Une autre fois

1 C'est Cormin ou Cornin.

je fus à Bonport dès le matin par un temps de délices, tel qu'on le trouve enfin aux mois d'août et de juillet à Aix et à Chambéry.

Le château de Bonport est situé sur une sorte d'esplanade baignée par les eaux du lac. Ce château, fort antique dans son origine, a souvent été reconstruit; il appartenait jadis aux ducs de Nemours, qui avaient de grands biens sur les bords du lac du Bourget.

Bonport est dans une admirable position, quoique complétement isolé de tout voisinage. Il ne paraît accessible que par le lac; et cette solitude rendue plus agreste encore par les arbres immenses qui l'ombragent, le sombre azur de ses eaux ardoisées, est un des lieux les plus charmans des environs d'Aix. Ce même soir, au moment où le temps devenu beau nous permettait d'admirer les variations du paysage des bords du lac, une surprise de mes amis me le fit voir sous un aspect tout-à-fait inusité. Comme je regardais avec charme, à la clarté douteuse d'une lune décroissante, les contours des rochers, les cavernes profondes qui se trouvent dans les sinuosités de la Dent-du-Chat [1], tout à coup je vis les eaux du lac étinceler de mille feux, et les montagnes de l'Épine, le roc de Châtillon, illuminés par les étoiles brillantes, les soleils, les fusées d'un très-beau feu d'artifice... Je ne puis dire combien j'ai joui en

1 Montagne en face de Tresserve.

voyant ces lueurs étincelantes jeter un éclat éblouissant sur ces roches brunes, ces monts escarpés, puis venir mourir comme des mouches luisantes sur les belles prairies, les beaux ombrages qui entourent Haute-Combe... C'était surtout un beau spectacle que cette montagne de la Dent-du-Chat illuminée tout à coup par une lumière radieuse qui la faisait contraster avec l'azur sombre des eaux du lac dans lesquelles baigne sa base... Souvent la lueur était assez vive pour faire distinguer les masses de fleurs grimpantes qui croissent dans les crevasses des ruines de Haute-Combe.

Cette soirée est dans mes souvenirs comme l'une des plus douces de ma vie.

J'étais loin de m'attendre, cependant, qu'elle dût être le sujet d'une sorte *de réprimande*. On avait vu *les fusées* à Aix, et ceux qui n'étaient pas de notre réunion avaient ainsi été avertis qu'on s'amusait autre part que chez eux et sans eux...

Nous eûmes un temps charmant pour notre retour : cependant il faisait sombre ; mais les rameurs connaissaient le lac, et du moment qu'il n'était plus agité, il n'y avait rien à craindre. Je rentrai chez moi l'âme toute contente. Il est si doux de penser qu'on a des amis qui s'intéressent à vous, et *pour vous seule ;* qui ne font la cour ni à votre rang, ni à votre influence ; car c'est la même chose au fait ; et j'ai un instinct de cœur qui me donne la valeur de toutes les protestations

qui me sont faites, bien plus que je ne l'ai par mon esprit.

Le lendemain, je fus voir MADAME-MÈRE; elle me reçut bien, à son ordinaire ; mais elle me dit avec une singulière expression que j'aurais dû faire attention à ce que faisaient mes amis, et que je n'aurais pas dû leur laisser tirer un feu d'artifice dans un lieu où se trouvait la famille impériale.

Je devins stupide, et ne sus que répondre : en effet, que dire? Il m'était démontré que Madame-Mère ne se serait jamais formalisée *d'elle-même* d'une chose qui ne pouvait, en aucune manière, blesser sa dignité de mère de l'empereur : il était clair que c'étaient des impressions données, et peut-être ensuite trop facilement reçues; je connaissais la bouche qui avait parlé : c'était une femme. Mon respect pour Madame m'empêchait de le lui dire; mais je la connaissais, et parmi les personnes qui avaient parlé de tout cela, et fait paraître coupable ce qui était bien naturel, il en était une parfaitement bonne, simple, naturelle, fuyant les honneurs, les grandeurs, une qui, bien sûrement, aurait refusé le feu d'artifice si on l'avait priée de l'agréer, et cette femme était la reine Julie; mais elle était *aussi trop* bonne, et on l'avait influencée.

Je répondis cependant à Madame que j'étais fâchée de lui avoir déplu en acceptant le feu d'artifice, mais que j'ignorais complétement que cela pût lui déplaire; qu'au surplus, les personnes qui

me l'avaient donné m'avaient fait une surprise... Et c'était vrai.

L'impératrice Joséphine arriva quelques jours après : je lui contai l'histoire, et elle en rit, parce que, dans le fait, il y avait de quoi rire de voir un mouvement de révolte pour condamner quelqu'un devant la fenêtre de qui l'on brûle une chandelle romaine.

Quelques jours après, la princesse Pauline qui était un grand enfant, voulant toujours tout imiter, voulut à son tour *avoir une fête*, et elle nous invita *tous* à un déjeuner à Haute-Combe. Je me rappelle cette journée comme l'une de celles de ma vie où je me suis à la fois le plus ennuyée et le plus amusée.

Le rendez-vous général fut au port de Puer, à dix heures bien précises. Nous fûmes exactes ; mais la princesse ne le fut pas, et il était plus de onze heures quand elle arriva. Comme elle ne marchait pas, ce qui n'était pas très-commode pour une partie de campagne, nous la vîmes arriver en palanquin dans le plus singulier costume pour une excursion romantique au milieu des ruines. Elle avait une jupe de percale richement brobée et garnie de magnifiques valenciennes, et par-dessus une robe plus courte, ouverte par-devant, dont j'avais inventé la forme, et donné le modèle à Minette, la plus parfaite des lingères qui existeront jamais, et que nous nommions *un Polonais*. Cette seconde robe était également bro-

dée, et garnie de valenciennes. Jusque-là rien n'était de trop ; mais elle avait sur la tête un chapeau de paille d'Italie, retroussé sur le côté, et sur lequel étaient trois plumes immenses rouges incarnates avec les rubans pareils. Ce chapeau avec les deux petites robes courtes lui donnaient un peu l'air de la *belle Malaga*.

Nous nous embarquâmes par un temps ravissant. Ce fut ce jour-là que se *proclama* la faveur de M. le colonel Du....... Comme il croyait ne pas faire assez d'honneur à cette journée, il avait mis son bel habit d'officier d'artillerie [1], ce qui était prodigieux au milieu d'hommes les plus élégans de Paris, portant tous des redingotes, et cela par l'*étiquette* des eaux.

Le pauvre Talma avait été mis de la cargaison lors de l'embarquement, comme on peut le penser... Il me regardait avec des yeux si effarés qu'il me fit rire de bon cœur. Je n'eus pas le courage de parler devant la princesse des vers de la Tempête. Elle eût été capable d'ordonner au lac de *moutonner*, et de faire fouetter comme Xercès fit au Pont-Euxin, parce que ses eaux étaient tranquilles... Mais un autre incident nous tira d'embarras en nous jetant dans un autre. La princesse, qui aimait la poésie italienne, s'avisa de se rappeler que je m'appelais LAURE, et la voilà m'adres-

1 Ou de hussards, je ne suis pas sûre, je crois pourtant que c'est d'artillerie.

sant tous les plus beaux sonnets que Pétrarque, le poète immortel, ait fait *in vita* et *in morte di madona Laura*. Pendant quelque temps cela fut assez bien, parce qu'elle récitait cette sublime poésie avec une voix harmonieuse qui se mariait mollement au balancement du bateau ; et lorsqu'elle disait :

Che fai? che pensi?... che pur iudietro guardi
Nel tempo che tornar non puote omai,
Amma sconsolata!

en vérité, on se sentait émue... et puis aussi à cet autre sonnet immortel :

Levomni il mio pensiere in parte ovvera
Quella ch'io cerca e più non trovo in terra.

Tout cela était admirable... mais chaque chose a une fin, et lorsque le bateau arriva à Haute-Combe, je dis à M. de Forbin qui me donnait le bras, qu'il était temps que nous arrivassions, car je tournais à la mort, et c'était vrai.

Nous étions à peu près vingt personnes, parmi lesquelles étaient M. et madame de Rambuteau, M. et madame de Sémonville, dont l'amabilité à tous deux avait bien contribué à nous rendre Aix agréable, M. de Forbin, le colonel Duchamp, madame Lallemand, M. de Balincourt, Talma, madame de Menou, M. le comte de Brigode, le

comte de Sellon, madame Doumerc, son mari et plusieurs autres personnes d'Aix et de Genève dont j'ai oublié le nom. Toute cette troupe, qui *voulait* être joyeuse, se répandit aussitôt son arrivée dans les décombres, où nous trouvâmes autant de têtes de morts que de pierres, et cela dans le but *de nous amuser* comme on peut le croire. Au fait, Haute-Combe est un lieu remarquable pour les savans, et même pour ceux qui ne sont que curieux.

L'abbaye de Haute-Combe fut fondée en 1225, par Amédée III. Saint Bernard existait alors, et ce furent des religieux de l'ordre de Cîteaux qui peuplèrent le monastère dès la formation. Ces moines étaient auparavant de l'ordre de saint Basile, et habitaient l'abbaye d'Aulps près de Rumilly, au village des Granges. M. de Forbin, qui était mon conducteur dans les ruines, et qui connaissait parfaitement tout ce qui avait rapport à elles, me racontait une foule de traditions curieuses sur cet ancien monument, destiné à la sépulture des ducs de Savoie.

Nous fûmes ensuite sur la terrasse qui environne les bâtimens de l'abbaye. C'est de là que la vue est admirable. Déjà le jour était assez avancé pour que le soleil ne nous gênât plus, et nous pûmes jouir de la beauté de la vue du tableau qui se déroulait devant nous.

La Dent-du-Chat, qui domine le monastère, était déjà dans l'ombre; mais Tresserve, le co-

teau de Saint-Innocent, Bonport, étaient brillans de lumière, tandis que les eaux du lac, pures, cristallines, recevaient comme un miroir les étincelans reflets d'un soleil du mois d'août, dont le feu redoublait le parfum des plantes alpines qui nous entouraient de toutes parts, et que nos pieds foulaient au moindre pas que nous faisions. Autour de nous une forêt de châtaigniers, dont les troncs noueux et couverts de mousse attestaient la vieillesse, étendaient leurs branches chargées de larges et vertes feuilles qui semblaient se pencher vers le lac pour se baigner dans ses eaux.

Lorsque nous fûmes remontés en bateau, nous eûmes le spectacle d'un autre tableau non moins ravissant. Ce fut la vue de Haute-Combe, de son promontoire, de ses châtaigniers couvrant de leur ombrage le monastère, l'église... et puis tout ce tableau couronné par la Dent-du-Chat. Plus à gauche, mais à l'extrémité du lac, on distinguait au couchant le village du Bourget et son château en ruines. C'est là qu'est né *le comte Vert* selon une vieille tradition. Vient ensuite le nouveau château du baron du Bourget, puis Cervoles, les montagnes de Lagratte, Montagnole et des graviers. Tout-à-fait au bout de l'ellipse du lac, est le rocher de Châtillon avec son pic aigu et la vieille tour en ruines. Puis le rocher de Vion qui domine le Rhône, tandis que de l'autre

côté du fleuve s'élève l'immense montagne du Colombier.

Je le répète, je n'ai vu dans aucun des pays que j'ai parcourus, autant de sites variés, autant de charme pittoresque dans le paysage, de ce charme qui fait aimer la solitude et qui embellit les heures qu'on passe seul au milieu d'une belle contrée.

Notre retour fut ravissant. La princesse récita encore des vers. Je ne l'écoutai plus. J'étais assise au bord de la barque, livrée à une sorte d'enchantement qui ne peut être provoqué que par l'aspect d'un pays lui-même enchanteur. Aussi le retour me parut-il trop prompt. J'aurais voulu voguer toute la nuit sur ce lac si tranquille, aux flots d'azur, aux bords fleuris et ombragés, qui me présentait l'image d'une de ces délicieuses solitudes du Nouveau-Monde, dans lesquelles on oublie tout, même sa patrie.

J'étais alors très-liée avec la duchesse de Raguse : nous nous étions donné rendez-vous à Genève, pour aller ensuite où nous voudrions. Notre projet était d'aller à Schinznack. Je reçus une lettre d'elle, par laquelle elle me prévenait qu'elle serait à Genève le 25 août, pour m'y attendre ; elle devait descendre à Sécheron chez Dejeau, là où descend et loge tout ce qui est élégant, et qui voyage en Suisse.

Je proposai à madame Doumerc de la mener dans ma calèche, où je n'étais qu'avec madame

Lallemand; elle accepta. Aussitôt que mon voyage à Genève fut connu, tous mes amis voulurent y venir. Je les y engageai, comme on pense bien, et nous partîmes pour Genève, le 23 août, pour y être pour la fête du lac.

C'était alors M. Capelle qui était préfet de Genève. J'étais un peu Génevoise à cette époque, parce que mon mari, comme grand-officier de l'empire, avait un *collége électoral à vie* à présider ; c'était celui du Léman. Genève est une ville ravissante, en raison de ses alentours ; rien n'est plus agréable et plus vivant, plus agreste en même temps. Genève est la ville où je voudrais me fixer, si je ne me retirais pas en Italie ou en Espagne. Ces trois lieux-là font le but de mes rêves. Quant à la France, elle n'y entre plus pour rien.

En arrivant à Sécheron, j'y trouvai notre excellent ami, M. Vanberchem. Il était *là chez lui* ; il habitait Genève, et m'en fit les honneurs d'une manière charmante ; il était toujours à chercher comment il pourrait ajouter à l'agrément d'une heure. Il fut pour moi, pendant ce petit voyage, l'ami le plus aimable et le conducteur le plus soigneux.

La fête du lac étant terminée, toutes les fêtes particulières devaient encore être long-temps l'objet des rêves des jeunes filles et des garçons de Genève. Toutes les familles riches reçoivent à cette époque, et comme les voyageurs abon-

dent ordinairement à ce même temps de l'année, toute la ville était remplie de manière à n'y pas trouver un logement. M. le préfet me donna un fort beau dîner, et partant fort ennuyeux. J'y mangeai peu, et j'y bâillai beaucoup, quoique, certes, M. Capelle fût un homme aimable. Sans doute même il l'est beaucoup; mais son esprit est un peu trop de cet esprit hors de mode depuis cinquante ans. Il paraît aujourd'hui non-seulement de mauvais goût, ce qui est le plus à redouter, mais il est provincial et maniéré. Je n'aime pas cet esprit-là, et pourtant c'est de l'esprit.

J'étais engagée chez M. Saladin, celui qui était violet; il donnait un bal à sa maison de campagne. Je me promenais dans le jardin, qui est au bord du lac, et je regardais par intervalle dans le salon, où je voyais Auguste de Staël jouer des contredanses. J'étais non pas triste, mais accablée. Si jamais il y eut des pressentimens, celui de ce soir-là en était un bien sûrement. J'aimais encore la danse alors, et cependant pour rien au monde on ne m'aurait fait faire un pas. Tout à coup je vois des groupes se former; j'entends prononcer le nom de l'Espagne, du roi Joseph, de Marmont... Je demande... j'arrête deux hommes de ma connaissance qui passaient en parlant vivement. L'un allait me répondre, l'autre lui serra le bras en lui faisant signe, et ils s'éloignèrent. Alarmée au delà de ce que je puis dire, je dis à M. Perregaux, qui était près de moi, que je

voulais savoir ce qu'il y avait, et qu'il allât me chercher des nouvelles. Madame Lallemand, qui donnait le bras à M. de Rambuteau, vint me demander si je savais ce qu'il y avait... J'ignorais tout, et je tremblai un moment que les nouvelles ne vinssent du Nord... Enfin mon beau-frère revint; je l'avais envoyé à la découverte; il était avec M. Perregaux. Celui-ci était pâle comme un mort.

— Il y a eu une désastreuse affaire en Espagne, me dit alors mon beau-frère. Le maréchal Marmont est dangereusement blessé, et s'approchant tout doucement de moi, il me dit... On prétend qu'il est tué.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, que Junot en sera malheureux!

Junot et lui étaient camarades de collége, et tous deux s'aimaient tendrement comme deux frères. Jamais l'ombre d'une jalousie, d'un mauvais procédé ne s'était placée entre leurs deux cœurs. Aussi Junot aimait-il Marmont, et celui-ci le lui rendait bien. A peine cette nouvelle de sa mort m'eut-elle frappé l'oreille, que j'eus le cœur serré en pensant à Junot... Et la maréchale Marmont que j'attendais ce même soir... quelle nouvelle pour notre première parole!... Toutes ces pensées refoulèrent en moi, et me donnèrent un tel étouffement, que je fus obligée de quitter le bal de M. Saladin. Je revins à Sécheron... M. Perregaux revint avec nous... Sa pauvre sœur allait être heu-

reuse encore dans son affliction, de trouver des cœurs qui la comprendraient et partageraient sa peine. A cette époque, je l'aimais comme une sœur, et comme une sœur chérie.

Le premier moment fut affreux pour elle, néanmoins, quelques soins que nous missions pour lui épargner la rudesse du coup. On parlait diversement de l'affaire; on disait que le maréchal avait été tué; et comme sa blessure n'était pas une chose douteuse, la mort avait pu s'ensuivre, et ce n'était pas ce qu'il y avait encore de plus à redouter dans la foule des bruits qui se répandaient dans Genève, et que j'épargnais à la maréchale.

Cette fameuse bataille des Arapiles, livrée par Marmont à lord Wellington, est un des malheurs les plus terribles parmi tous ceux que la guerre d'Espagne a vus s'amonceler pour nous écraser. Cette bataille fut désastreuse pour tous, car le rapport du général ennemi porte sa perte à cinq mille hommes; la nôtre est, dit-on, de huit mille hommes hors de combat, et six mille prisonniers. La perte de notre artillerie et le résultat de l'affaire, qui est une défaite complète, tel est le rapport particulier qui parvint à Genève comme une nouvelle confidentielle, le même jour où le *Moniteur* publiait la bataille de *Salamanque*, car nous ne l'avons jamais nommée que la bataille de *Salamanque*, tandis que les Anglais ne la nomment que la bataille des *Arapiles*.

Mais à mesure que les lettres particulières arrivaient, nous apprenions de nouveaux malheurs. Presque tous les officiers supérieurs avaient été blessés ou tués : c'était un vrai carnage. Mais le plus important dans la balance des destins de l'empereur, c'est que cette bataille fut d'un poids immense dans la cause de Joseph. Tous ceux qui connaissent l'Espagne, et qui avaient conservé des relations intimes avec le pays, savent comme moi que les cortès étaient déterminés à faire leur soumission à Joseph si les Arapiles avaient vu notre victoire au lieu de notre défaite. Quelle immense différence!... quelle différence surtout dans la balance de l'Europe !... Qui peut dire ce qui serait arrivé?... Mon Dieu ! ne pensons plus à ce qui aurait pu être ; il y a de quoi perdre la raison.

La maréchale ne songea plus à son voyage de Suisse, comme on peut bien le penser. Elle fit tous ses préparatifs pour aller à Bayonne sur-le-champ... La duchesse de Raguse est une de ces personnes qui peuvent faire des fautes, mais dont le premier mouvement sera toujours noble et beau... *Elle est bien née,* comme dit Brantôme. Aussi, dans cette circonstance, ne fit-elle pas de capitulation avec elle-même pour éviter un voyage pénible, long, et n'ayant rien de doux dans sa perspective, puisque le maréchal et elle ne vivaient déjà plus très-bien ensemble... Elle partit de Genève emportant tous mes vœux, et bien accablée de tristesse, en portant ses yeux plus

loin, me disait-elle !... Hélas ! hélas !... pauvre femme, elle souffrait non-seulement du présent, mais de l'avenir.

CHAPITRE XII.

La Reine d'Espagne. — M. Balincourt. — Conspiration contre Joséphine. — Je refuse d'y prendre part. — Persécution contre les femmes. — Exil de madame Récamier. — Je vais la visiter à Lyon. — Intérieur. — Romance de Boïeldieu. — Correspondance de Russie. — Le grenadier de la vieille garde au berceau. — La vierge *della Sedia.* — Funestes présages.

La reine d'Espagne fut accablée de cette nouvelle de la perte de la bataille. J'eus l'honneur de la voir à mon retour de Genève elle était désolée ; c'est une personne bien rare et bien parfaite que je vénère autant que je l'aime.

Sa cour était bien peu nombreuse à Aix, elle n'avait avec elle que madame de... et M. de Balincourt son chambellan. M. de Balincourt est un de ces hommes dont on est fière d'être l'amie, et dont tout homme s'honorera toujours de mériter l'estime, car il est lui-même un des hommes les plus remplis d'honneur que je connaisse. Il était jeune alors, mais malgré ses vingt-six ans il avait un jugement parfait, était bien placé dans le

monde, où sa naissance et sa fortune le mettaient au premier rang, quand lui-même ne s'y serait pas maintenu par sa propre impulsion. Son caractère était doux, conciliant, et on devait lui en savoir d'autant plus de gré, qu'il était d'une force extraordinaire et porté par sa nature à se mettre promptement en colère. Mais il s'était maîtrisé surtout depuis qu'il avait acquis dans les armes une habileté remarquable... Ces avantages qu'il ne pouvait méconnaître, lui imposaient, disait-il, l'obligation d'être plus circonspect qu'un autre ; cela ne l'empêchait pas d'avoir quelquefois des affaires. Mais il en sortait toujours avec bonheur et surtout avec honneur. Il en est une, celle des mousquetaires, dont je parlerai plus tard, qui fut pour lui un brevet de fermeté de caractère et de conduite honorable.

Sa figure et sa tournure étaient également charmantes. On peut dire *qu'elles le sont*, car je n'ai jamais vu d'exemple d'une personne demeurant au même point sans changer d'une ligne, comme l'a fait M. de Balincourt... Il a des talens très-remarquables, et peint à l'huile de manière à faire un vrai cadeau à ceux à qui il veut bien donner ses ouvrages. Mais ce qu'il possède surtout, et qui lui conservera des amis, c'est une âme généreuse et hautement placée, un cœur parfait, et des qualités comme toute mère pourrait en souhaiter à son fils le plus chéri.

L'impératrice Joséphine vint à Aix avant mon

départ : j'eus l'honneur de dîner chez elle avec madame Lallemand et mon fils. A cette époque, il y avait une conspiration pour lui faire quitter la France : on voulut m'y mettre moi-même à Aix ; mais cela ne convenait ni à mon caractère, ni à ma façon d'être : je repoussai jusqu'aux moindres ouvertures, et je quittai Aix pour revenir en France le 28 septembre. On commençait déjà à être inquiet ; il arrivait des nouvelles de Russie qui contenaient des merveilles, et puis des lettres particulières qui disaient tout autre chose. On verra bientôt quel effet ces nouvelles diverses firent sur la nation.

A cette époque, les femmes avaient souvent les honneurs de la persécution : je devais les obtenir plus tard. Alors, c'était une personne à laquelle je tenais par beaucoup de liens, parce qu'ils étaient à la fois personnelles, et relatifs par des gens que j'aimais ; c'était madame Récamier ; madame Récamier qui était exilée à Lyon, sa ville natale, mais qui n'était plus sa patrie. La patrie est aux lieux où sont les habitudes et les affections.

Madame Récamier était exilée pour avoir été voir madame de Staël à Coppet. La cause de cet exil était trop honorable pour que cette femme, aussi célèbre par la bonté de son cœur que par la beauté de son ravissant visage, n'acceptât pas toutes les conséquences de son dévouement d'amie ; elle fut à Coppet, malgré les avertissemens

de Junot et de plusieurs autres de ses amis. A peine arrivée à Coppet, elle reçut l'ordre qui lui fermait les portes de Paris... Après le départ de madame de Staël, madame Récamier quitta la Suisse, et vint à Lyon, pour être au moins plus près de Paris... Elle fut *là* compagne d'infortune d'une autre personne qui avait excité la colère de l'empereur, mais qui était moins digne d'intérêt, parce qu'elle voulait le braver, et se singulariser, plutôt qu'elle n'était héroïne d'amitié; c'était madame de Chevreuse : celle qui, dans cette occasion, fut une véritable héroïne, ce fut sa belle-mère : la conduite de madame la duchesse de Luynes est admirable de tous points.

En arrivant à Lyon, j'allai descendre à l'hôtel de l'Europe, parce que je savais que madame Récamier logeait dans cette maison ; et comme je voulais la voir aussi souvent que je le pourrais pendant à mon séjour à Lyon, qui n'avait qu'elle pour objet, cela me parut le meilleur moyen.

Je ne puis rendre avec exactitude l'impression que j'éprouvai en entrant dans une vaste chambre dont un paravent marquait la distribution, et qui formait à elle seule *tout* l'appartement de Mme Récamier?... Elle que j'avais vue dans son magnifique hôtel de la rue du Mont-Blanc, entourée du luxe le plus recherché, je la trouvais dans cette chambre d'auberge, aussi calme, aussi belle, aussi gracieuse que par le passé. Ce fut de ce jour que je lui vouai un attachement qui jamais

ne s'est démenti, et qui durera autant que ma vie... Car, dans cette résignation, il y avait une grandeur d'âme qui ne se feint pas davantage qu'elle ne se détruit, parce qu'elle repose sur des bases qui sont d'airain, la foi, et la foi en Dieu.

Elle était là, comme je l'ai dit dans un article que j'ai écrit il y a quelques années, *toujours belle et bonne*... [1] elle faisait du bien, elle voyait quelques amis qui quittaient Paris à leur tour pour venir passer plusieurs semaines avec elle : c'était M. de Montmorency (Adrien, aujourd'hui le duc de Laval), Matthieu de Montmorency, dans qui on trouvait ce qui est si rare aujourd'hui, le *chevalier* et le *saint ;* Benjamin-Constant, M. de Catelan, l'un de ses plus anciens amis, et une foule d'autres que je pourrais nommer si je n'aimais mieux parler d'elle.

Elle brodait lorsque j'entrai chez elle.

— Ne vous ennuyez-vous pas? lui demandai-je tout émue, en voyant cette solitude animée.

— M'ennuyer ! me répondit-elle de sa douce voix, je ne le puis ; j'ai quelques occupations, et lorsqu'elles laissent retomber sur moi le poids de ma destinée, je me retrouve à la vérité avec moi-même, et je pleure...car je ne me vanterai pas d'un stoïcisme que je n'ai pas... Je suis fort malheureuse loin de la France !

[1] Voir l'article intitulé l'Abbaye-aux-Bois dans le Ier vol. des *Cent-et-Un*.

Elle était si belle, si naturelle en parlant ainsi, que je regardai madame Alexandre Doumerc, qui était venue avec moi jusqu'à Lyon, et nos yeux échangèrent le sentiment profond d'attendrissement que nous inspirait une si touchante infortune, supportée avec tant de courage.

Elle avait un piano, des crayons, des métiers, des livres, tout ce qui aide à supporter la vie, mais qui ne la remplit pas.

— Ah! je le sens bien, me dit-elle lorsque je lui en fis la remarque.

Nous étions alors sur un balcon qui donnait sur la place; elle était en cheveux, avec une robe blanche, et la plus ravissante personne qu'on puisse voir encore dans cet abattement et dans cette douleur; mais cette douleur avait un caractère si touchant!... elle parlait si bas!... qu'il fallait la deviner comme celle qui en souffrait : c'était bien un ange ici bas dans un moment d'exil.

Madame Doumerc promena sa main sur le piano, et en tira des sons, comme elle sait les donner, soit qu'elle accompagne, soit qu'elle chante.

— Ah! donnez-moi un peu de souvenirs qui me restent avec les vôtres! nous dit madame Récamier; chantez un peu... chantez une romance française... pas d'italien...

Il semblait que son exil de Paris la renvoyait par-delà les monts... Je ne sais plus où j'ai lu que madame Récamier n'avait pas le cœur fran-

çais... Eh!... il serait à souhaiter que celui qui a écrit le livre qui dit pareille sottise fût aussi bon français qu'elle! J'ai eu des preuves de son patriotisme, et des preuves que je puis affirmer. Lorsque nous serons en 1814, je les ferai connaître.

Madame Doumerc me demanda de lui accompagner une romance de Boïeldieu, dont les paroles sont de M. de Longchamp, qui les composa lorsqu'il fut au moment de partir pour l'Amérique, exilé par le Directoire. Ces paroles sont remplies de tout ce que le cœur peut donner de vraie tristesse et de sentiment naturel. Madame Doumerc la chanta, comme tout ce qu'elle chante avec une expression admirable. Madame Récamier la comprit si bien, qu'elle eut bien souvent l'œil humide, en écoutant surtout le dernier couplet.

Ces fleurs que je plantai moi-même,
Loin de mes yeux vont se flétrir.
Privé du bon maître qu'il aime,
Mon chien peut-être va mourir.
Touchés de ma triste infortune,
De moi mes amis parleront;
Puis, chassant l'idée importune,
Avant ma mort ils m'oublieront.

Oh! quelle profonde mélancolie il y a dans ces vers!... je conçois que l'exilé pleure en les écoutant.

Nous passâmes ainsi quatre jours à Lyon avec madame Récamier. Je fus heureuse de remplir ce devoir d'amitié, et puis j'étais certaine que Junot me saurait gré de cette attention. Il était demeuré l'ami le plus dévoué de cette excellente femme ; il l'estimait avec un cœur fait pour l'apprécier. Voici ce qu'il m'écrivit de Russie, en apprenant que j'avais vu madame Récamier à mon passage à Lyon. Je vais citer le paragraphe de sa lettre.

N° XX de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk, le 25 octobre 1812.

« . . . . . Je suis bien aise qu'en passant à Lyon tu aies vu la bonne et aimable Juliette... c'est un être bien pur et bien rare. Son âme est aussi généreuse et noble que sa figure est belle. Je voudrais bien qu'elle fût heureuse, et elle le serait, s'il ne lui fallait pour cela qu'un bien bon ami, etc., etc... »

Junot n'est pas un homme que l'on pouvait abuser par une feinte bonté ; et pour qu'un pareil éloge soit sorti de sa plume, il fallait qu'il fût dans son cœur.

Je quittai madame Récamier avec regret. J'aurais voulu demeurer plus long-temps avec elle ; mais il me fallait revenir à Paris ; j'avais hâte de revoir mes enfans. Mais deux filles avaient été

mises à l'Abbaye-au-Bois par moi-même avant de quitter Paris. Je ne pouvais les laisser avec leur gouvernante anglaise, trop jeune elle-même, dans mon hôtel, tandis que j'étais absente. J'écrivis à Junot le parti que j'avais pris ; et comme je n'avais pas eu à me louer, sous aucun rapport, de celui que nous avions mutuellement adopté, croyant bien faire en les envoyant en Bourgogne lors de mon voyage d'Espagne, Junot fut charmé de ce que j'avais fait. Voici ce qu'il me disait à ce sujet.

N° XII de la Correspondance de Russie.

Plock, le 20 mai 1812.

« . . . . . Ton projet de mettre tes filles au couvent est fort bon, et tu ne peux mieux faire. Il n'y a pas de mal qu'elles éprouvent un peu la différence qu'il y a entre une bonne mère et même une bonne maîtresse, et lorsqu'elles rentreront à leur première école, elles en sentiront mieux le bien... seulement il faut bien faire connaître leur différent esprit à la supérieure. Ce sont deux enfans à qui les mêmes moyens d'éducation ne conviennent pas. Personne ne peut mieux que toi les faire connaître ; personne ne les a mieux étudiées.

» Tu ne me dis pas ce que tu fais de mes fils. Resteront-ils à Paris? Quand sèvreras-tu donc Rodrigue? Songe qu'il a dix-huit mois.

» J'attends avec impatience le portrait de mon lancier, et dans quelques mois j'espère en recevoir un autre ; qui me prouvera que Bacchus n'est qu'un sot, et qu'il n'y a que l'eau de bonne. Mais je ne veux pas te dire de qui j'attends ce portrait; devine-le si tu peux. Seulement, pour te faciliter le moyen de le deviner, je te dirai que je voudrais que ce portrait, imitant le tableau de la *Vierge della Sedia*, de Raphaël, eût comme lui deux figures bien ressemblantes surtout, et que la plus petite figure du portrait fût *une grosse boule blanche et rose, mangeant de tout, dormant bien, et qui se trouve content de sa petite nourrice.* [1] »

J'ai transcrit toute cette partie de la lettre de Junot, parce que ces Mémoires étant destinés en grande partie à le faire connaître pour ce qu'il était véritablement, il est donc nécessaire de le placer dans toutes les positions les plus remarquables ; celle-ci l'est, il me semble, assez pour la saisir et la faire connaître. On y voit comment cet homme, que l'on jugeait comme un *parvenu par le sabre*, avait la volonté que sa fille reçût des leçons d'*égalité*, et qu'elle perdît l'orgueil et la hauteur qu'elle pouvait avoir comme enfant ; ce

1 Il me rapportait les propres expressions dont je m'étais servie dans une lettre que je lui écrivais quelque temps avant. Mon fils avait été fort mal. J'avais été obligée de le changer de nourrice, et celle-ci lui réussissant bien, j'en donnais des détails à Junot. Toutes ces lettres seront déposées chez M. Mame, mon éditeur.

qui est en général peu inquiétant pour l'avenir, mais qui l'alarmait, lui, parce qu'il était homme d'esprit et de cœur, autant que bon père; et puis cette sollicitude pour son dernier enfant... *Quand donc fais-tu sevrer Rodrigue?*... Oh! Junot était un être d'une nature bien supérieure!... Je le ferai voir plus loin sous le rapport de la sensibilité d'âme!... Une femme n'est pas plus qu'il ne l'était sensible aux affections douces et aimantes... Hélas! le malheureux a succombé à ces affections elles-mêmes, quand elles ont été vivement froissées.

Je retrouvai toute ma jeune famille bien portante. Ce moment fut bien heureux pour moi. Je l'écrivis à Junot; mais il m'avait devinée, car il aimait ses enfans aussi tendrement que je les aimais, et cela devait être; il avait été si bon fils!... si excellent!... si respectueux pour sa vieille mère!... On n'est jamais bon père quand on a été mauvais fils. Il m'écrivait de Mojaïsk après avoir reçu la nouvelle de mon départ d'Aix, en Savoie.

N° XIX de la Correspondance de Russie.

Mojaïsk, le 6 octobre 1812.

« . . . . . Te voilà donc à présent réunie à tes enfans!... entourée d'eux... quel charme, quel bonheur pour ton ami quand il approchera de

cette demeure, que vous embellissez tous pour lui !... Je n'ai jamais éprouvé comme aujourd'hui l'impatience de revoir tous ces êtres que j'aime tant !... Je n'ai plus d'autres vœux, d'autres désirs, ma Laure et mes enfans m'aimant bien.... elle bien portante, bien bonne, bien aimable, et je ne désire plus rien au monde.

» Mais, ma Laure chérie, combien il y a loin d'ici à Paris !... tu ne peux t'en faire aucune idée... les grands voyages ne sont qu'une promenade en comparaison de celui-ci, etc., etc... »

Et quelque temps après, il m'écrivait encore de Mojaïsk, en date du 15 octobre 1812 :

« . . . . . . Je craignais, comme tu as pu le voir par ma dernière lettre, ce que tu me dis du retard de Joséphine et de Constance, sur quelques points de leur éducation : cela ne pouvait pas être autrement. Mais tes soins répareront bien vite cela, et elles profiteront bien mieux sous tes yeux qu'éloignées de toi. Pourquoi ne suis-je pas là aussi, moi, pour apprendre l'exercice et à jurer à Napoléon et à Rodrigue !.,. Mais il vaut mieux que je les trouve aussi un peu en retard sur ce talent-là à mon arrivée, quitte à multiplier les leçons, si vraiment cela est nécessaire, etc., etc... [1] »

[1] Jamais nous ne nous écrivions sans parler de nos enfans. Je lui en parlais longuement, et je lui racontais toujours mes plans d'éducation, soit pour redresser le ca-

Mais la chose n'était pas nécessaire ; aussi lui écrivis-je que ses fils ignoraient même *le son d'un jurement*. Quant à ce qu'il me disait pour son *lancier*, voici le fait :

Lorsque j'accouchai de Napoléon, l'aîné de mes fils, Junot m'écrivit, en apprenant que l'empereur avait nommé son fils :

» J'ai une seconde faveur à demander à l'empereur. Il faut que toi ou Duroc vous lui remettiez la lettre que je t'envoie. Duroc comprendra le cœur d'un père ; Berthier se moquerait de moi. Quant à toi, non-seulement tu me comprendras, mais tu diras comme moi. »

Il s'agissait de demander à l'empereur de faire compter mon fils comme *grenadier dans la vieillé garde*, à dater du jour de sa naissance. Je demandai donc une audience, et je remis la lettre à l'empereur. Il se mit à rire...

— Quelle fantaisie a-t-il donc là? me demanda-t-il.

— Ma foi, sire, si Votre Majesté ne la comprend pas, ce n'est pas moi qui la lui expliquerai.

— Il rit encore plus haut, et me dit :

— Mais il veut que son fils soit *enfant de troupes*, et il n'y en a plus, entendez-vous?

— Oui, sire ; car s'il y en avait, Junot ne serait

ractère, soit pour l'instruction. Je savais combien il était de bon conseil et combien il pouvait contribuer en bien à la perfection de mon œuvre.

pas venu ennuyer Votre Majesté de l'enrôlement d'un grenadier qui tette ; il aurait fait *coucher* son fils sur le registre des contrôles d'un régiment, et puis le héros futur aurait grandi dans *la crainte de Dieu et du sergent.* C'est donc parce que la chose est de faveur qu'il faut que vous l'ordonniez, sire.

— Voilà bien une idée de femme !... C'est-à-dire que pour faire une chose qui est d'égalité, il faut commencer par contrevenir à la loi... hein?

Et il me tira l'oreille en me la pinçant.

Je n'avais pas songé à cela. Cette idée me fit rire à mon tour; mais l'empereur était de belle humeur, et il ajouta :

— Vous voyez bien, madame Junot, que vous ne savez ce que vous dites; mais n'importe, pour vous rendre tout-à-fait glorieuse d'avoir fait un garçon, j'en vais faire un soldat... je verrai cela... je parlerai à Bessières.

En effet, l'empereur ne voulant pas contrevenir à ce qu'il avait arrêté, parla au maréchal Bessières, et l'on mit mon fils dans les lanciers polonais de la garde impériale. Le maréchal Bessières lui envoya un *fourniment* complet, et un fourniment comme s'il s'était enrôlé à vingt ans. La lance elle-même était une lance comme celle d'un lancier polonais, avec la petite flamme à la pique. Je lui fis faire, quand il eut trois ans, un petit uniforme de lancier polonais, bien complet et bien fait, avec lequel je le fis peindre par Quaglia,

l'homme qui, selon moi, a le mieux peint la miniature [1]. Celle qu'il fit de mon fils est une des plus belles choses en ce genre que l'on puisse voir au monde; elle était pour son père, et lui fut portée en Russie.

Maintenant voici les jours douloureux qui vont naître; les heures de souffrance qui vont sonner. La dernière lettre que je reçus de Junot, était du 20 octobre. Après celle-là je fus deux mois sans nouvelles!... La première lettre que je reçus de lui, le malheureux, était d'Elbing... elle me brisa le cœur... Mais il faut marcher avec plus d'ordre, et le mois d'octobre ne nous avait encore apporté que des inquiétudes. Le mois de novembre devait les confirmer, et les confirmer d'une manière terrible. Quant à présent, il faut parler d'un événement bien extraordinaire, qui eut lieu à cette même époque du mois d'octobre, et peu de jours après mon retour d'Aix à Paris : c'est l'affaire du général Mallet.

1 J'excepte Isabey, parce que son genre est tout autre, et tellement spécial dans son genre, que personne ne l'a encore imité lui-même.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE

DU QUATORZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.

